
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01368366 9


UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO



LA MÉCANIQUE *DES LANGUES,* ET L'ART *DE LES ENSEIGNER.*

Par M. PLUCHE.



A PARIS,
Chez la Veuve ESTIENNE & Fils, rue S. Jacques, à la Vertu.

M. DCC. LI.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



PRÉFACE,

Où l'on compare notre méthode d'apprendre les Langues ſavantes,

Avec la manière dont les Romains apprenoient la langue d'Athènes.

QUOIQU'UNE méthode de traiter les ſciences paſſe pour être ancienne parmi nous, & que la coutume ſemble nous en faire une loi ; il peut arriver que nous y appercevions des défauts & que l'expérience nous convainque de la réalité du déſordre. Faut-il auſſitôt demander l'introduction d'une pra-

tique toute différente, & l'entière ſuppreſſion de celle qui eſt établie ? une telle conduite ſeroit peu prudente. Ce n'eſt pas aſſez qu'on voye un mal à réformer. Eſt-on ſûr, en changeant, de n'avoir point d'autre danger à craindre ?

Si cependant ce qui eſt un écart & un allongement, ſe pouvoit redreſſer par un pli preſque inſenſible, & ſe changer en mieux ſans toucher ni à la forme, ni aux exercices de l'ancien établiſſement ; il y auroit alors de la bizarrerie à ne vouloir pas faciliter, à ſi peu de frais, un avantage certain. Ce ſeroit entretenir le mal avec obſtination, ou ſe croire infaillible en tout, & exempt d'écouter aucun avis.

Voilà ce que nous éprouvons dans le premier apprentiſſage des belles Lettres. Il y régne

un inconvénient qui les fai languir & en retarde les progrès. Nous avons en mains un reméde éprouvé & facile. Mais les uns contens d'avouer que l'usage en feroit bon, se dispensent de le mettre en pratique par égard pour la coutume : les autres le rejettent par prévention pour la méthode qu'ils suivent, & le blâment par provision, sans savoir ce qu'il en faut penser.

Commençons par voir si le mal est réel, & en ce cas tâchons d'en découvrir les vraies causes. Il en sera plus aisé de sentir la justesse du reméde.

On ne parle presque plus le latin parmi nous : dans le Nord on le parle d'unee façon baibare.

On est surpris & l'on demande souvent, avec beaucoup de raison, pourquoi, malgré les secours de tant de Maîtres, malgré le grand nombre de ceux qui étudient, malgré les avantages & les distinctions qui sont

parmi nous la récompenſe ou la ſuite de l'étude des anciennes langues ; on voit cependant ſortir du Collége ſi peu de perſonnes qui les poſſédent juſqu'à les parler purement ; ou même qui les entendent d'une façon ſupportable.

A quoi ſe terminent en effet les études de la plûpart des jeunes gens ? le Grec eſt pour eux un pays inconnu : & quand ils s'avanturent de marcher ſans guide dans le latin des bons Auteurs, ils n'y trouvent qu'obſtacles, que fatigues, & qu'obſcurité. Tout les rebute.

Perſonne n'ignore ce qui ſe paſſe parmi nous à cet égard. C'eſt le même train en Eſpagne & en Italie. Au ſortir des études, c'eſt-à-dire, au premier moment de notre liberté, nous débutons communément par dire adieu au Grec & au Latin. Nous

nous en tenons la plûpart pour le reſte de nos jours à notre langue naturelle : ce qui eſt un aveu fort clair du peu de goût que nous avons pris à ces études, & du tems que nous y avons perdu.

Dans tout le Nord de l'Europe où l'on fait plus d'uſage du latin, on pourroit croire que les diſcours & les livres ſe reſſentent conſéquemment de la délicateſſe & des graces des Romains. Il n'en eſt rien. De tout côté vous entendrez le ſon de la langue Latine. Mais on ne parle latin nulle part. Au lieu de ce tour noble & aiſé qui caractériſoit la langue Romaine, vous ne trouverez par-tout qu'un jargon inſipide & groſſier. Si l'on y montre quelque facilité, c'eſt à parler mal. De pareils talens font peu d'envie : il eſt même fort ſage de s'en paſſer.

Cette culture de l'eſprit qu'il eſt parmi nous très-ordinaire de chercher, mais peu ordinaire de trouver dans l'étude du Latin, telle que nous la faiſons, les Romains la cherchoient dans l'étude du Grec & l'y trouvoient réellement. Les études qu'on faiſoit faire à la jeuneſſe Romaine prennoient un meilleur tour que les nôtres. Preſque tous ceux qu'on deſtinoit aux emplois publics apprennoient de bonne heure la langue Greque : & l'on ne ſe bornoit pas à les mettre en état de l'entendre : on vouloit qu'ils la parlaſſent proprement & légèrement. C'eſt ce qui fit paſſer aux Romains la politeſſe & les talens des Grecs.

Quelle eſt donc la raiſon pour laquelle les jeunes Romains ſaiſiſſoient ſi finement les différentes beautés de la langue Greque & de la leur ; au lieu que

nos jeunes gens après tant d'écritures & de compositions en ces deux langues ont un égal éloignement pour toutes les deux, & ne savent la leur que d'une façon très-imparfaire ?

Il étoit cependant naturel qu'il en coutât davantage aux Romains pour apprendre le Grec, qu'à nous pour apprendre le Latin : car nos langues Françoise, Italienne, Espagnole, & toutes celles qu'on parle dans le midi de l'Europe, étant sorties, comme elles le sont pour la plûpart, de l'ancienne langue Romaine ; nous y retrouvons bien des traits de celle qui leur a donné naissance : la Latine au contraire ne tenoit à la langue d'Athènes par aucun degré de parenté ou de ressemblance qui en rendît l'accès plus aisé. Si nous avons moins d'obstacle à vaincre, que n'en avoient les Ro-

mains, nous devrions aller plus vite & plus loin qu'eux.

Ce n'eſt point dans l'affoibliſſement des eſprits qu'on s'aviſera de chercher la cauſe d'une ſi grande différence. La nature eſt la même d'un ſiécle à l'autre, & ne dégénère point. Mais les progrès des Romains ſont dûs à une culture mieux entendue, à une forme d'éducation qui étoit plus d'accord que la nôtre avec les procédés de l'eſprit humain, & qui tendoit plus directement à la véritable fin des études.

Qu'ils s'y ſoient pris autrement que nous ne faiſons, la preuve s'en trouve dans l'éducation de Cicéron & d'Atticus, dans les inſtitutions de Quintilien, dans les vies paralleles de Plutarque, & dans d'autres témoignages qui ſe rencontrent par tout.

Auſſitôt que les enfans ſavoient marcher & commençoient à

s'échapper des bras de leurs nourrices, il étoit d'uſage de mettre auprès d'eux des eſclaves Grecs de nation, qui avoient de la politeſſe & des lettres. En veillant ſur les démarches de leurs éléves ils leur rendoient ſans efforts & ſans leçons, la langue Greque auſſi familière que la Latine. Ils avoient à ſouhait les termes propres, & n'étoient pas moins juſtes dans l'aſſemblage que dans le choix des mots, de ſorte que ſans être chargés de rien enſeigner à ces enfans, ils étoient pour eux de très-bons maîtres. Tels étoient les premiers ſons qui frappoient l'oreille d'un jeune Romain, & dont il devenoit l'écho fidéle.

Il étoit même très-ordinaire aux Romains de débuter dans l'éducation de leurs enfans par le Grec, de ne mettre le Latin qu'en ſecond, ou de faire mar-

cher les deux langues de compagnie. Et de bons garants (*a*) nous aſſurent qu'en les faiſant aller toutes deux d'un pas égal, on ne craignoit point qu'une des deux fît tort à l'autre, parce que le latin qui étoit la langue vulgaire en Italie, ſe préſentoit à tout propos, & venoit trouver l'enfant lorſqu'il y penſoit le moins. Cette langue ne pouvoit jamais lui manquer.

Quintil. ib. » Il y avoit même des peres » qui portoient leur délicateſſe » pour l'avancement du Grec » juſqu'à l'inquiétude : ils vou- » loient que pendant une ſuite » d'années, l'enfant ne parlât » & n'apprît abſolument que le » Grec : ce qui étoit ſujèt à de » fâcheuſes ſuites. Quand il fal- » loit venir au Latin, la pro-

(a) *Quintilien Inſtit. lib.* 1.
Plutarc. Parall. Demoſten. & Cicer.
The hiſtory of the Life of M. Tull. Cicero by Conyers Midleton.

» nonciation étoit devenu étran-
» gère, & le tour du langage
» n'étoit point celui de Rome.

On s'aperçut que ce pli étoit ineffaçable, & pour empêcher qu'il ne ſe contractât, les peres les plus prudens prennoient le parti de mettre à la vérité de très-bonne heure leurs enfans dans la compagnie des Grecs; mais ſans leur interdire l'uſage de leur propre langue, & ſans les empêcher de s'entretenir avec leurs compatriotes.

De cette ſorte il demeure inconteſtable que le premier moyen par lequel on diſpoſoit les jeunes Romains à la belle littérature étoit l'uſage familier de la langue Greque, uſage qu'ils acquéroient cependant ſans efforts, ou comme en ſe jouant, & qu'ils perfectionnoient dans la ſuite par le tra-

vail de la composition. Parmi nous c'est le contrepié.

S'il s'apprend aujourd'hui quelques prétendus commencemens de Latin, ce sont des enfans, même de sept & huit ans, qui produisent ce latin du creux de leur cerveau. On exige d'eux qu'ils s'assujettissent au travail de la composition, & qu'ils se conforment à des régles de pure Logique, dès avant la naissance de leur raison. Vous les voyez tristement assis & dans un repos qui fait leur supplice. Grand silence. Méditation profonde. Choix de mots. Réformes de tour. Enfin il sera dit qu'ils composent en Latin, & qu'il y aura des degrés de mieux dans leurs compositions avant qu'ils ayent acquis la moindre idée, le moindre sentiment du caractère de cette langue. Dans le vrai, elle

leur eſt en tout auſſi inconnue que celle du Pérou ou de la terre Magellanique.

Non ſeulement on les accable de régles très-difficiles à comprendre : pour ſurcroît de malheur la plupart de ces régles ſont fauſſes. De ſorte qu'on leur fait des crimes de ce qui eſt très-bien dit ; & qu'on les couronne avec applaudiſſement quand ils ſe ſont le plus écartés du vrai tour de la langue. Conduits par de mauvaiſes régles, c'eſt déja une néceſſité qu'ils s'égarent. Mais voici un autre inconvénient, pire que le premier.

Ceux qui commencent de la ſorte à apprendre une ancienne langue par la compoſition, ſuivent dans l'aſſemblage des mots, l'ordre de ceux de leur langue naturelle : & ce dernier étant tout différent de l'ordre qu'il

faut ſuivre dans l'ancienne langue ; au lieu d'y conduire, il en détourne.

Après ces compoſitions qui emportent tout le tems dans les Claſſes inférieures, on parle Latin dans les hautes, mais par-ci par-là, de loin à loin, d'une façon timide, & pour l'ordinaire à demi barbare. Après quelques années, il n'eſt plus queſtion de Latin.

Quelle différence d'études à études ! celles des Romains ſuivoient l'ordre de la nature, & les degrés de l'expérience univerſelle en fait de langues. Ils commençoient par bégayer le Grec avec ceux qui le parloient bien : enſuite ils le parloient avec aſſurance : enfin ils l'écrivoient avec grace. Chez nous tout au rebours : dans l'enfance on compoſe le Latin. Dans la

jeuneſſe on le balbucie. Dans l'âge viril on y renonce.

Un autre mal, qui eſt la ſuite preſqu'inévitable de tant de longueurs & de tant de leçons prématurées, c'eſt de rendre les Lettres haïſſables, & de ne laiſſer à l'âge ſuivant qu'un affreux dégoût pour toute application.

N'inſiſtons pour le préſent que ſur le principal point, qui eſt qu'en ſe mettant d'abord à compoſer en une langue, avant de l'avoir appriſe, on parvient à ne la ſavoir jamais en aucune ſorte, ou à la déshonorer en s'en faiſant des idées fauſſes.

Tel eſt l'état actuel & connu de la langue Latine. Parmi nous on dédaigne de la parler. Chez nos voiſins on la défigure en la parlant. Le mal eſt avoué.

Mais on ne convient pas également de la cauſe à laquelle

nous attribuons ce double désordre. Plusieurs personnes qui font honneur aux belles Lettres pensent là-dessus autrement que moi. Nous ne pouvons donc rien faire de mieux, ni eux, ni moi, que de travailler conjointement & dans l'intention la plus droite à la recherche des véritables causes d'un mal qui est universel, & de voir ce qui s'oppose à leur propre satisfaction comme au progrès des Lettres. Car aucun d'eux n'ignore qu'une jeune Demoiselle qu'on amène ici de Londres ou de Florence, peut en moins d'un an de séjour parmi nous, sans livres & sans écriture, entendre & parler le François ; au lieu que la plûpart de ceux qui étudient le Latin y perdent les huit & dix ans qu'ils y mettent. Communément il ne leur en

reſte rien : preſqu'aucun d'eux n'entend le Latin : & ceux qui croyent l'entendre n'oſent le parler. Ils ſe rendent juſtice.

La triſte épreuve que nous en avons faite ou par nous mêmes, ou par les exemples qui nous environnent, nous conduit naturellement à appercevoir au juſte la cauſe d'une ſi étrange perte de tems, & à nous aſſurer dans l'exacte vérité quelle eſt la façon d'enſeigner les langues la plus conforme à nos beſoins & à l'expérience; afin de nous détacher de celle qui eſt viſiblement défectueuſe, & de mettre en œuvre celle qui eſt indubitablement bonne.

Diviſion de l'Ouvrage.

1. La Mécanique des Langues.

Tout ſe réduira donc à deux opérations qui embraſſent le ſujèt entier. La première eſt de diſtinguer en quoi conſiſte néceſſairement le fond & la Mécanique des Langues.

2. La manière d'enseigner, qui est la suite nécessaire de cette Mécanique.

La seconde sera d'examiner quelle est la manière d'enseigner les langues, & la conduite qui découle de la nature même de la parole.

Les esprits les plus sensés ne blâmeront pas une méthode que la nature & les procédés de l'esprit humain nous indiquent. Ils en seront doublement satisfaits quand ils la trouveront prescrite en termes exprès dans les anciens réglemens des études publiques.

Cette matière qui roule sur une des plus belles questions dont la Philosophie puisse s'occuper, & où il est si fâcheux de s'être mépris; avoit été traitée avec quelque soin dans le Spectacle de la Nature * à l'occasion des premiers liens qui forment la société. Ce que j'en ai dit a paru à quelques personnes

* *Tome VI.*

avoir beſoin d'être imprimé à part en François & en Latin.

Quoique le Latin ſoit la langue de commerce pour être entendu par-tout des ſavans, j'aurois bien voulu m'en tenir à la mienne. Mais on me fit remarquer que ce n'étoit pas ſeulement en France qu'on pouvoit prendre intérêt à cette queſtion ; que ſuivant ce que j'avois moi-même établi, le premier devoir & la gloire de ceux qui enſeignent les belles Lettres étoit d'expliquer aſſidûment les meilleurs ouvrages des Anciens ; que c'étoit proprement là leur état, & l'objèt des ſtatuts qu'ils devoient ſuivre ; mais qu'il n'étoit pas croyable juſqu'à quel point on s'en écartoit preſque par tout, même à intention de bien faire ; que les Maîtres ne s'occupoient que très peu des

Auteurs, & n'en faiſoient traduire que de légères portions ; mais que leur grande affaire étoit de dicter des ſujèts à compoſer en Latin & de revoir les compoſitions des Éléves ; que la longue durée de ces exercices ne pouvoit manquer de former l'habitude d'une latinité ſans juſteſſe, & que les réformes qu'on y faiſoit étant fauſſes elles-mêmes, on fortifioit le mal de jour en jour en prétendant le corriger ; que cette pratique ſi nuiſible, étant univerſelle, il falloit en faire la critique de façon à pouvoir être entendu par tout, mais avec la précaution de s'en prendre uniquement à l'imprudence de ceux qui ont autrefois introduit cet uſage ; ſans ſe plaindre du travail de ceux que la coutume a ſubjugués ; que dans la vérité cette recherche ne

peut que les obliger ; que si elle tend à rendre service aux Enfans de famille qui étudient les langues savantes ; elle n'intéresse pas moins ceux qui se chargent de les leur apprendre & qui s'en acquittent avec tant de zéle ; que l'éclaircissement de cette matière, méritoit par ces deux rapports d'être traité à part en Latin & en François, puisqu'il n'y avoit que ce moyen pour se rendre utile à ceux d'entre les Étrangers qui n'entendent point notre François, & à ceux d'entre nos Compatriotes qui ne sont pas d'humeur à se charger d'un Ouvrage de quelque étendue.

Ce ne fut pas sans inquiétude que j'acceptai la commission de parler une langue qui ne m'est pas ordinaire. Mon Latin m'étoit fort suspect, & quoique je

l'euſſe peut-être quelque peu dégroſſi par un aſſez long uſage des Anciens, j'appréhendois qu'en écrivant en Latin les galliciſmes ne me jouaſſent plus d'un tour. Il n'y avoit pas juſqu'aux ſuites d'un mauvais apprentiſſage fait dans l'enfance qui ne me fiſſent peur. Y a-t-il moyen de s'en défaire ?

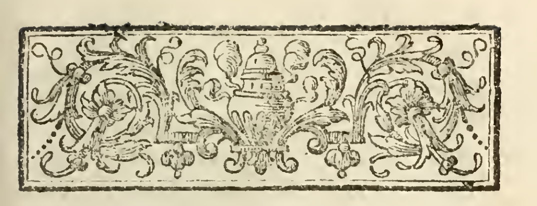
Mais il y a des rencontres où les fautes de ſtyle ſont excuſables. Je ne ſuis point du nombre de ceux à qui la médiocrité ne ſe pardonne point, & qui faiſant imprimer leurs Ouvrages comme des modéles, s'attendent à être jugés ſans miſéricorde. Je ſuis bien éloigné d'une pareille vûe. Si j'ai riſqué d'expoſer en Latin ce que je penſe ſur l'étude des langues, & ſur les moyens de ſe faire un ſtyle, c'eſt pour rendre le

tout intelligible aux Étrangers qui s'éloignent encore plus que nous de la véritable fin de l'étude. Les défauts de langage qu'on pourra me reprocher seront la preuve du mal que je veux faire connoître. Ce sont les effets d'une latinité qu'on m'a donné vitieuse dès les commencemens. Ce sont les rejettons d'une mauvaise racine qui ne meurt point.

Mais quoique le désordre de cette pratique eût été mis dans son jour, je l'ai présenté ici sous une nouvelle face & avec de nouvelles preuves. Le Public sera plus en état de sentir qu'on se donne bien des peines pour gâter le langage & le goût des jeunes gens, tandis qu'on a en mains la facilité la plus grande de leur procurer le tour d'esprit des siécles les plus polis, sans

toucher tant ſoit peu à la forme des établiſſemens publics, ſans altérer comme ci-devant la ſanté des Maîtres, & en répendant ſur le travail de la jeuneſſe un agrément infini.





LIVRE PREMIER.

LA MECANIQUE

DE

TOUTES LES LANGUES.

DANS toutes les langues tant anciennes que modernes, il faut bien diſtinguer ce que la nature enſeigne & inſpire infailliblement à un nombre de familles rapprochées dans une demeure commune; d'avec ce qui eſt l'ouvrage des hommes, d'avec ce qui eſt d'une inſtitution arbitraire. Ce que la nature leur a appris eſt le même par tout. Il ſe ſoutient avec égalité : & ce qu'il étoit dans les premiers tems du genre humain, il l'eſt encore aujourd'hui. Mais ce qui provient des hommes dans chaque langue, ce que les évènemens y

ont occaſionné, varie ſans fin d'une langue à l'autre, & ſe trouve ſans ſtabilité, même dans chacune d'elles.

A voir tant de changemens & de viciſſitudes, on s'imagineroit que le premier fond des langues, l'ouvrage de la nature, a dû s'anéantir ou ſe défigurer juſqu'à n'être plus reconnoiſſable. Mais quoique le langage des hommes ſoit auſſi changeant que leur conduite, la nature s'y retrouve. Son ouvrage ne peut en aucune langue ni ſe détruire, ni ſe cacher.

L'Auteur de la nature en mettant les hommes en ſociété leur avoit déja facilité les moyens de ſe faire connoître les uns aux autres les choſes qui les intéreſſent, & de ſe communiquer leurs penſées par quelques mouvemens de la tête & des yeux, par quelques geſtes de la main ou du corps entier, & par d'autres marques ſenſibles. Il y ajoûta la commodité de s'expliquer beaucoup mieux par le ſon de la voix, & d'en employer la flexibilité pour avoir plus de ſignes, plus d'énergie, plus de célérité. Ainſi en toute langue la parole n'eſt autre choſe que l'image ou l'expreſſion de la penſée de l'homme : & autant il entre, pour ainſi dire, de

piéces néceſſaires dans nos penſées, autant en entre-t-il dans notre langage.

Commençons donc par voir comment les hommes forment leurs penſées. Par toute terre l'intelligence & le rapport des ſens ſont les deux ſources où l'eſprit puiſe les idées qu'il a des choſes dont il juge. Quand il en porte un jugement d'affirmation, c'eſt en uniſſant des idées. Il exclut au contraire & ſépare une idée d'avec une autre, pour nier le rapport d'une choſe avec une autre. Un premier jugement lui fournit la matière d'un ſecond : & de ce qu'il vient d'aſſurer, il acquiert les moyens & le droit d'aſſurer ce qui en eſt inſéparable. A meſure que l'eſprit parvient à une nouvelle connoiſſance; il ſaiſit celle qui en découle, & va toûjours en avant.

L'eſprit ne voit pas ſeulement la vérité : il eſt ſenſible au bien & au mal qu'il peut éprouver. La préſence de l'un & la crainte de l'autre, l'excite à s'approcher ou à fuir, à haïr ou à aimer. Les impreſſions ſont néceſſaires: mais le conſentement ne l'eſt point. L'homme demeure maître de ſes déterminations. Le ſentiment de ſa liberté, la voix de ſa conſcience, la connoiſſance

des loix, tout l'avertit de réprimer ſes paſſions naiſſantes & de les tenir dans la ſoumiſſion.

Tel eſt le premier fond de l'homme. Ce fond eſt le même dans tous les tems & dans tous les lieux. Comme il eſt naturel aux Européens & aux Américains de faire uſage de leurs poumons pour reſpirer ; il n'eſt pas moins naturel aux uns qu'aux autres, d'employer leur entendement à juger de ce qui les environne. D'où il ſuit que comme le travail de la penſée eſt le même par tout, il y a même reſſemblance dans l'emploi de la parole dont tous les peuples ſe ſervent pour repréſenter ce qui fait le fond de leurs jugemens & de leurs affections. Ce n'eſt point l'art qui nous a donné un poumon & un entendement. Ce n'eſt pas non plus l'induſtrie humaine qui nous a pourvû de la parole. Il n'y avoit encore ni logique ni grammaire, que chaque peuple, chaque ſociété avoit reçu de la nature l'uſage de la parole, & conſéquemment toutes les piéces qui ſont eſſentielles à la parole pour peindre la penſée. Voyons-les en peu de mots.

Les parties néceſſaires qui compoſent nos diſcours.

En quelque pays que l'homme parle, & en quelque langue qu'il s'exprime,

ſon diſcours eſt compoſé d'autant de parties qu'il en entre dans le corps du jugement actuel dont ce diſcours eſt l'imitation : & ces parties ſont ou tellement diſtinctes qu'on peut les compter & les montrer chacune à part ; ou ſi adroitement unies qu'un ſeul & même mot par quelques changemens légers ſoit équivalent à pluſieurs autres dont la préſence devient alors inutile. La valeur de ces trois mots : *ego eram cantans*, ſe trouve adroitement renfermée & pourtant reconnoiſſable dans un ſeul : *cantabam.* Ce que les François, & les Italiens expriment lourdement par quatre mots : *qu'ils aient ſenti* ; *ch' églino habbiano ſentito*, & les Anglois par cinq : *that they may have felt* ; le Latin le reſſerre en un ſeul, *ſenſerint.*

1. Dans cette interprétation de nos idées à laquelle nous donnons le nom de phraſe ou de diſcours, nous diſtinguons toûjours ou par le rang ou par une marque ſûre le nom de la choſe dont l'exiſtence ou l'action fait la matière de notre jugement, ſoit que cette choſe ſe trouve nommée ſeule ; ſoit qu'on y joigne un nom qui en marque la qualité.

Le nom Subſtantif.

Le nom Adjectif.

Le Pronom repréſentatif, il, elle, eux, & leur.

2. On diſtingue par la même adreſſe, les pronoms qui tiennent la place, & font les fonctions des noms, dont ils empêchent les répétitions incommodes.

On appelle encore pronoms pluſieurs noms très-généraux, dont

Le Pronom perſonnel, je, tu, il, nous, vous, ils, eux, elles, &c.

Les uns ſervent à déſigner ſoit la perſonne qui parle, ſoit celle à qui on adreſſe le diſcours; ſoit celle dont on parle;

Le Démonſtratif, celui-ci, celui-là, &c.

D'autres caractériſent la préſence, le voiſinage, ou l'éloignement des objèts;

Le Poſſeſſif, mon, votre, notre, ſien, leur.

D'autres ſervent à mettre la poſſeſſion d'une choſe à la ſuite de la perſonne à qui cette poſſeſſion convient;

Le Pronom relatif, que, qui, lequel, leſquels.

La terre, *que* vous foulez, eſt ſainte.

D'autres éclairciſſent enfin la choſe ou la qualité de la choſe dont il faut juger, en y joignant un jugement explicatif qui en fixe l'état, & qui facilite la juſteſſe du jugement principal.

Le Verbe.

3. Viennent enſuite les *verbes* qui expriment l'*exiſtence* ou l'*action* d'une choſe, le progrès de ſon état, & le conſentement que l'eſprit donne à ce qu'il en aſſure.

Tous les mots ou les ſons ſignificatifs que la voix humaine peut produire, prennent en latin le nom de *verbes*. Ici ce mot eſt appliqué par la réſerve

que les Grammairiens en ont faite, à signifier ce qui marque le plus dans le discours, savoir l'attribution d'existence ou d'action, soit que la chose ou la personne qu'on présente exerce elle-même son action, soit qu'elle reçoive en elle une action qui vient d'ailleurs.

Le Substantif, être. L'Actif. Le Passif.

4. Souvent auprès du verbe, quelquefois auprès du nom adjectif, se trouve l'adverbe qui modifie la qualité, l'existence, ou l'action dont il distingue plus spécialement le lieu, la manière, les différens degrés.

L'Adverbe.

5. Dans les anciennes langues & dans les modernes, le verbe soit actif, soit passif, engendre de lui-même un autre terme auquel on donne avec raison le nom de participe, parce qu'en conservant le fond de la signification du verbe, il prend cependant la forme d'un nom, & paroît tenir ainsi de la nature de l'un & de l'autre : ce qui facilite l'insertion d'un jugement accidentel, dans un autre qui tient le premier rang, en sorte que plusieurs choses qui ont été dites ou qu'on suppose déja connues, se peuvent rappeller par un seul mot qui embrasse dans sa signification la chose ou la personne agissante, le

Le Participe, courant, louant, loué.

La nouvelle *venue*, Pompée gagna la Gréce.

nombre, l'action, & le tems. Ce secours abrége bien des longueurs.

La Préposition, sur, sous, auprès, devant, &c.

6. Quoique ces premiers signes rendissent déja très-bien le fond & les principaux traits de la pensée, on y ajoûta quelques termes courts qui pussent achever de montrer les situations respectives des objèts; quand les mots précédens ne l'avoient pas fait suffisamment.

La Conjonction que si, quand, on, &c.

7. D'autres servirent pareillement à distinguer avec netteté les membres de chaque phrase, ou à mettre un lien sensible entre des choses désunies & qu'on rapproche.

L'Interjection, hai! heu! hélas! ouf!

8. Enfin d'autres servirent à exprimer les fortes passions. Ce sont des éclats de voix qui sans aucune signification distincte soulagent l'ame par la liberté de produire au dehors l'agitation qui la transporte.

A l'aide de ces huit ou neuf sortes d'expressions, (je ne vois pas qu'on en puisse imaginer beaucoup d'autres qui ne rentrent dans la nature de celles-là,) on est parvenu en les reprenant sans fin tour-à-tour, à faire de chaque phrase en toute langue, un tableau vivant de la pensée de l'homme. Ceux à qui le discours est adressé y retrouvent

dans l'aſſortiment de ces piéces communes l'aſſemblage des idées qui conſtituent un jugement. Ils y apperçoivent l'Etre dont on eſt occupé; la manière d'être; les circonſtances qui l'accompagnent; l'exiſtence; l'action; le tems; le progrès de tout ce qui ſe paſſe; l'ordre qu'ont entr'eux pluſieurs êtres qui ſe correſpondent dans la nature; l'ordre & la ſuite des idées qui ſe ſuccédent dans l'eſprit; enfin toute l'activité des ſentimens de l'ame.

Les choſes & les actions qui diffèrent le plus les unes des autres, ont cependant certaines conformités en quelques points, & les cas de ces reſſemblances reviennent fréquemment. Tel eſt le cas de ſe trouver ſeul, ou d'être en compagnie; tel le cas de juger, ou d'être l'objèt du jugement d'autrui; d'éprouver une impreſſion étrangère, ou d'agir ſoi-même au-dehors; tel eſt encore le cas d'agir préſentement, ou d'avoir agi, ou de placer ſon action dans des tems différemment déterminés. Toutes ces déterminations revenant fréquemment les mêmes, il eſt d'uſage d'en exprimer la reſſemblance par des ſignes qui ſe reſſemblent.

Telle eſt l'origine des articles qui

précédent bien des mots en différentes langues : telle eſt l'origine des ſons accidentels qui en terminent d'autres. Ce qu'on appelle Nominatif, eſt l'énoncé ſimple & direct du ſujèt dont on affirme qu'il eſt, ou qu'il agit. Le Génitif marque le poſſeſſeur d'une choſe. Le Datif déſigne l'objèt auquel ſe rapporte l'utilité, le dommage, ou telle autre attribution. L'Accuſatif marque pour l'ordinaire l'objèt ſur lequel l'action paſſe. Le Vocatif ſpécifie le ſujèt auquel la parole s'adreſſe. L'Ablatif exprime communément les autres ſituations qui ne ſont pas contenues dans les cas précédens. Ces terminaiſons qui diverſifient les mêmes mots, ſont comme des livrées & des couleurs à l'aſpect deſquelles on reconnoît ſous quel étendart & ſous quel chef une ſuite de termes ſe rangent. Les noms ont ainſi leurs marques auxiliaires qui les caracteriſent. Les Verbes ont pareillement les leurs. Par la différence ou par la convenance des terminaiſons on reconnoît les mots qui forment une même brigade, & ceux qui ſe rapportent à une autre. Les mêmes marques ſervent à rapprocher le tout, & à y mettre l'union.

Prenne le discours telle forme, telle marche qu'on voudra : le même mot, s'il y revient, conserve son être corporel, & sa signification toûjours la même. Il ne s'y fait de changement que dans les plis qu'on lui fait prendre, ou dans les additions & dans les terminaisons qu'on y coût. Pour montrer nettement & promptement à quoi se rapporte chaque attribut, chaque assertion ; quelle est la personne qui agit ou qui est sous une impression étrangère ; quel est le nombre des agens, l'ordre, le sexe, le tems, le sujèt sur lequel l'action se porte ; le mot qui est régi ou commandé par un autre, & celui qui exerce les droits d'un verbe ou d'une préposition.

Je ne multiplierai point les exemples justificatifs de ce qui vient d'etre dit. On les trouve par-tout ; dans l'ancienne langue Hébraïque, dans celle des Grecs, dans celle des Romains, & dans nos langues vulgaires. Malgré le grand nombre des mots qui leur sont propres à chacune, personne n'ignore que dans chaque langue les parties fondamentales de toutes nos phrases, & même les syllabes auxiliaires qui diversifient le commencement ou la fin des

mots pour en fixer les fonctions, sont en si petit nombre qu'un enfant les saisit en peu de jours, & les débrouille nettement.

Jusqu'ici nous n'avons fait aucune attention à la diversité des sons qui font la diversité des langues. Il ne s'agit d'abord que des services qu'on tire dans toutes les langues de tous ces sons si différens. Les fonctions selon le lieu, selon le tems, en sont par tout les mêmes, & les langues de cette sorte rentrent toutes dans un seul & même mécanisme.

Ce n'est donc aucun homme, mais Dieu seul qui a été notre premier maître de langue. C'est lui qui a porté l'intelligence humaine à attacher ses pensées & ses désirs à des sons qui s'envolent, mais qui les rendent sensibles comme eux. C'est Dieu qui a montré à l'homme l'art de mettre ces sons dans un ordre capable de lui rendre sa pensée présente à lui-même, & intelligible aux autres. C'est Dieu qui lui a montré à faire ensuite aux mêmes sons de très-légers changemens pour ramener les mêmes objèts sous des aspects nouveaux & dans des situations différentes. Un grand trait de la divinité

des leçons qui nous ſont communes à tous, c'eſt que tant de Nations dans la néceſſité perpétuelle de parler de tout, non-ſeulement faſſent uſage de ces huit inſtrumens du Diſcours, & n'en employent point d'autres, mais s'en ſervent avant de les connoître & de ſavoir comme il les faut ranger. La plûpart des hommes paſſent leurs jours ſans ſe douter ſeulement de la différence qui ſe trouve entre un nom & un verbe ; ſans ſavoir ſi ce qu'ils diſent eſt de la proſe plûtôt que des vers.

Il eſt encore bien étonnant qu'il ne ſe trouve communément aucun lien naturel aucune conformité entre les ſons ou les inflexions, & les choſes ſignifiées; que cependant par le ſimple arrangement de ces ſignes, arrangement inconnu pour l'ordinaire à celui qui parle & à ceux qui écoutent, on puiſſe faire entendre avec préciſion ce qui eſt devant nous, & ce qu'on montre au doit ; ce qui eſt abſent & reculé dans le paſſé ou dans l'avenir ; ce qui eſt même tellement intellectuel qu'on ne peut lui donner la reſſemblance d'aucune figure qui l'amène ſous les yeux.

L'œuvre de Dieu ſe reconnoît là : &

de même que c'eſt ſa volonté notoire, & non aucune légiſlation humaine, qui a réglé par tout la différence des animaux, la conformité de chaque eſpéce, l'uniformité des rapports de nos ſens, le mariage, la propagation du genre humain, les devoirs mutuels de la ſociété, les diverſes facultés de les acquitter, le produit annuel de l'agriculture, la docilité des animaux domeſtiques, & les ſupports naturels qui en ſe renouvellant tous les jours perpétuent la ſociété ; Dieu ne ſe montre pas moins dans le préſent qu'il nous a fait à tous de l'intelligence & de la parole par laquelle, ſans en connoître l'ordre & l'artifice, nous nous communiquons ſûrement nos penſées. Otez-vous au genre humain ou la penſée ou la parole ? Les hommes comme les bêtes ſeront ſans intérêt, & ſans lien : ce ſera la même ſolitude.

La première conſéquence & le premier profit que nous pouvons tirer ici du préſent de la parole, eſt de ſentir que le deſſein de celui à qui nous la devons a été de rendre l'homme dépendant du ſecours de ſes ſemblables, & de le mettre en état de les ſervir réciproquement.

Une autre conſéquence auſſi naturelle, c'eſt qu'il n'eſt pas néceſſaire de nous tourmenter beaucoup pour les élémens & pour la première ſtructure de notre langage : c'eſt l'ouvrage de la nature, & la ſociété nous en fait des leçons. Qu'un homme ſache anatomiſer logiquement ſa penſée, ou faire le dénombrement des parties qui compoſent un jugement, une propoſition quelconque : on ne dira pas que c'eſt ce ſavoir qui l'a mis en état de penſer, de former un jugement. Mais c'eſt l'avantage qu'il a de penſer, qui lui donne celui de pouvoir obſerver & accuſer les idées différentes qui ſont le corps de ſa penſée. De-même auſſi celui qui parle, remarquera, s'il veut, la mécanique & l'art qui forme ſa parole : mais ce n'eſt ni à ſon ſavoir, ni à ſes régles qu'il eſt redevable de l'avantage de parler. Il ſuffit au contraire de jetter l'homme dans la foule de ſes ſemblables, pour le mettre en apprentiſſage. Il ne ſera pas long-tems avec eux ſans vouloir parler : & il y réuſſira ſans avoir la moindre idée de la mécanique de la parole. C'eſt donc la ſociété qui eſt l'école des langues.

Mais dans la ſuppoſition qu'un hom-

me ignorât totalement une langue dont il a besoin, ne pourroit-il pas s'en procurer l'usage par lui-même, en se faisant seulement donner un recueil de tous les mots de cette langue, & en les combinant à loisir dans la solitude, même sans avoir jamais entendu parler ceux avec qui il se propose de se mettre en société?

Rien n'est si peu faisable : la Providence y a mis un obstacle invincible. Sa conduite étant bien entendue peut jetter un nouveau jour sur cette matière.

Changement arrivé dans les langues, sans en altérer la première mécanique.

Le don de la parole accordé aux hommes d'avant le déluge, fut transmis par Noé aux siécles suivans. La langue qui se parloit dans toutes les familles provenues de lui, étoit d'abord uniforme : mais avant de passer à leur postérité il s'y fit un changement subit dont l'Auteur est le même que celui qui a fait la parole. Il la diversifia sinon par la nouveauté des mots, au moins par la nouveauté des inflexions qui varièrent d'une famille à l'autre.

Dans tout le tems où les descendans de Noé s'obstinèrent à demeurer ensemble, sans vouloir quitter les plaines de Mésopotamie, le reste de la terre

ſe couvroit de bois & de broſſailles. C'étoit un déſert affreux. Ils furent contraints d'abandonner leur premier ſéjour & de ſe diſperſer, par la ſubite confuſion qui ſe mit dans leur langage & par la diverſité des articulations, au lieu qu'elles étoient auparavant les mêmes dans toutes les familles.

C'étoit une étrange nouveauté pour eux d'entendre le ſon des paroles qu'on leur adreſſoit, & de n'en plus comprendre le ſens. De-là les dégoûts mutuels; puis les dépits & les inſultes. Ne pouvant plus ni s'entr'aider, ni ſe ſouffrir, il en fallut venir à la ſéparation.

On ſe mit à chercher des établiſſemens nouveaux, & par degré on pénétra dans les pays reculés. Ceux qui ne pouvoient s'entendre, devenoient étrangers les uns pour les autres & habitoient à part. Ceux qui avoient un tour de langage intelligible entr'eux, faiſoient corps, & habitoient le même canton. C'eſt cette diverſité qui a donné à chaque pays ſes habitans, & qui les y conſerve.

De cette ſorte on doit dire que le profit de ce changement extraordinaire & miraculeux s'étend à tous les âges ſuivans. Par la ſuite plus les peuples ſe

mêlèrent, plus il y eut auſſi de mêlanges & de nouveautés dans les langues : plus elles ſe multiplièrent, moins devint-il aiſé de changer de pays. Cette confuſion fortifia les attaches qui forment l'amour de la patrie : elle rendit les hommes plus ſédentaires.

L'intention de peupler la terre & de retenir les peuples dans certaines bornes eſt la fin ſenſible de la diviſion des langues. C'eſt aſſez de l'avoir apperçue. Il en ſort une autre vérité, ſavoir ; que les premières leçons des langues ſont l'ouvrage de nos oreilles, & point du tout de celui de nos réflexions.

La même vérité va devenir encore plus claire ſi de l'œuvre de Dieu dans la diviſion des langues, nous paſſons à ce qui s'y trouve de l'inſtitution des hommes ; à ce qui eſt leur ouvrage à cet égard.

L'ouvrage de l'homme dans la diverſité des langues.

Il n'y a ni pays ni ſiécle où l'on n'ait rémarqué qu'on voit tomber de tems en tems, des termes d'uſage & des façons de parler qui avoient cours ; qu'on en mèt d'autres en leur place dont le ſort devient enſuite le même ; que des termes ſurannés ſemblent quelquefois reprendre vigueur pour rentrer de nouveau dans le néant ; qu'enfin la

condition des langues eſt d'éprouver de fréquentes révolutions. C'eſt un flux & reflux continuel, mais ſans uniformité & ſans régle.

Rechercher ici les cauſes & les effets de ces changemens ſeroit une peine ſuperflue, parce qu'ils ſont innombrables. Mais nous nous trouverons bien d'en avoir pris une idée juſte quoique générale, puiſque l'occaſion s'en préſente, & que notre ſujèt demande qu'on obſerve juſqu'où la biſarrerie a été portée à cet égard.

Pour diſpoſer tout un Peuple à faire uſage d'une langue entièrement différente de celle d'un peuple voiſin; pour changer enſuite la forme de cette langue juſqu'à la rendre différente d'elle-même d'un ſiécle à l'autre; il n'a fallu ni Légiſlateurs, ni Philoſophes, ni Rois, ni raiſonnement, ni autorité, ni conſentement marqué. Ce ſont des évènemens imprévus qui introduiſent ces nouveautés. Tout y contribue ſans qu'on y penſe, comme font les différens caractères & les différentes coûtumes des peuples qui ſe réuniſſent ſous les mêmes loix; la variété de l'air & des climats; le voiſinage des bois ou de la mer; la diverſité des arts & des occupations

que ces différences occaſionnent; comme le goût de la navigation dans un lieu, celui de la pêche dans un autre; ailleurs l'eſtime de l'agriculture, l'humeur guerrière, l'amour de la paix & du repos, les conquêtes, les nouveautés dans le gouvernement: joignez-y toutes celles que le commerce amène.

Sermo Romanus.

Le Romans ou le Latin du moyen âge, origine de la langue Françoiſe, & de bien d'autres.

Nous n'avons point d'exemple plus ſenſible d'une extrême inconſtance en fait de langue que le Romans, ou le langage qui avoit cours en Occident au moyen âge. Ce jargon a été le tombeau de la langue Latine, & le berceau de notre François moderne. Mais par combien de degrés eſt-on venu au point où nous en ſommes? que de tems, que d'évènemens ſe ſont écoulés, avant que l'Italien, l'Eſpagnol, & le François, toutes langues provenues de ce patois ruſtique, euſſent acquis la délicateſſe & l'énergie que nous y ſentons à préſent!

Nos peres étant devenu citoyens Romains faiſoient uſage des termes uſités dans la langue Romaine, mais ſans leur donner les inflexions & les ſituations ordinaires. Ils y joignirent quantité de mots & de tours empruntés des différens peuples qui ſe mêloient parmi eux.

D'abord en changeant de langue comme de gouvernement, leur façon de parler se ressentit de leur ancien langage Celtique. C'étoit une nécessité pour eux de se servir de termes latins : mais ils les arrangeoient selon le tour Gaulois. Ils y ajoûtèrent des mots tirés de la langue Franque, de la Gotique, & de la Bourguignone. Sous Pepin Héristal, Charles Martel, Pepin le Bref, & Charlemagne, ils en admirent d'autres tirés de la langue Germanique, peu différente de celle des Francs. La langue Latine déja fort maltraitée se surchargea encore des Verbes Auxiliaires usités parmi les Septentrionnaux. Cet insipide allongement la rendit languissante, au point de n'être plus reconnoissable.

Après le départ des Sarrasins obligés d'abandonner les divers établissemens qu'ils avoient en Europe ; il nous resta de leur langue l'article qui a coutume de paroître devant les noms, & qui devoit tenir lieu des différentes terminaisons. On les négligeoit alors, & l'article naturellement très-propre à y suppléer ne les remplaça qu'en certains cas : il ne fut d'aucune utilité

dans le cas les plus néceſſaires (*a*).

Quand nous ferons la comparaiſon de l'énergie des anciennes langues avec la prolixité des nôtres, il ſera tems d'inſiſter ſur le déſordre occaſionné dans les dernières par la maladreſſe avec laquelle on y régla l'uſage de l'article. Il influa ſur le tout.

Les mêmes Sarraſins en quittant à différentes repriſes la côte de Maguelone & le midi de la France, la côte de Salerne & le reſte du royaume de Naples, enfin toute l'Eſpagne; laiſſèrent en ces lieux, d'une façon plus marquée qu'ailleurs, l'uſage & le goût des vers rimés, qui ſelon les uns ont embelli notre Poëſie, ſelon les autres l'ont aſſujettie à un ornement puéril.

C'eſt encore à eux que nous devons nos Chifres, notre Algébre, la plûpart des termes & des inſtrumens, tant d'aſtronomie que de gnomonique, avec cela un premier fond de botanique & de médecine.

Quelques Croiſés nous rapportèrent d'Orient diverſes eſpéces de fleurs, de

(*a*) Un ſeul exemple en donnera l'idée.
Le jeune Hébreu tua le Géant.
Le Géant tua le jeune Hébreu.
Mêmes articles: mêmes mots: & deux ſens contradictoires.

fruits, de légumes, & de graines, que nous ne connoiſſions pas. Ils enrichirent la langue d'autant de nouveaux termes. Nous en reçumes d'autres des Anglois dans le tems de leur ſéjour en France; d'autres en plus grand nombre des Italiens, & de tous les peuples avec leſquels la guerre, les traités, & le commerce nous mirent en rélation. Nos langues ſont ainſi autant d'amas de nouveautés qui ſe mélangent & s'accumulent.

Les marques diſtinctives de la perſonne, du nombre, du tems, & de toutes les autres circonſtances changèrent d'un ſiécle à l'autre. On imagina de nouveaux arrangemens dans la ſtructure, & l'on en fit des régles. Ce ne fut pas ſans bien des exceptions. Après même qu'on eut fait de l'exception une ſorte de loi pour tel & tel cas, il y fut encore porté bien des atteintes dans les cas ſemblables.

Tantôt le goût de la briéveté, tantôt une certaine indolence dans la prononciation donna lieu à des ſuppreſſions ſans nombre. Ici c'étoient des ſyllabes retranchées : là c'étoient des mots diſparus, quoique néceſſaires au ſens. Ces phraſes auparavant conformes aux

régles communes ne paroiſſoient plus l'être depuis ces abbréviations. La ſtructure en étoit devenu énigmatique.

Prenez ces bizarreries & tous ces tours capricieux, qui ſuivent des routes ſi oppoſées : eſſayez de les rapporter à certains chefs, & de les ramener chacun à part à une juſte analogie. Peut-être votre tentative ſera-t-elle heureuſe : car ces omiſſions & ces changemens ne ſe ſont pas introduits abſolument ſans qnelque raiſon : & cette raiſon ſe peut deviner. Mais ce ſeroit vous charger d'un travail accablant, & quel profit en reviendroit-il aux premières études de la jeuneſſe ? comment pourriez-vous pour votre propre ſatisfaction ſoumettre à des régles générales & capables de tout embraſſer, ces façons de parler qui n'ont ni la même origine, ni les mêmes ſons, ni le même procédé, & où l'on croit ne voir que les variétés du hazard ?

Mais ces changemens nombreux ſur leſquels le raiſonnement & les régles ont ſi peu de priſe, n'ont pas laiſſé d'être une reſſource & un fonds utile pour bien des langues. La nôtre ſurtout s'en eſt très-bien trouvée. Nous lui avons déja remarqué deux défauts eſſentiels ;

essentiels : je veux dire, la marche pesante & le retour si ennuyeux de ses verbes auxiliaires ; ensuite l'ambiguité de ses articles qu'on employe les mêmes dans des cas tout différens. Ces défauts aussi anciens qu'elle, n'ont jamais été réformés. Mais on les répare ou on les déguise par l'adresse avec laquelle nous pouvons selon les lieux varier la phrase & mettre à profit la multiplicité des tours de la langue.

Elle est dans son origine un amas de matériaux informes & qui n'ont jamais été faits pour s'ajuster ensemble d'une façon régulière. On ne peut cependant disconvenir qu'il ne s'en soit formé une langue très-estimable. Elle prend heureusement le caractère de tous les sujèts qu'elle traite : elle frappe agréablement l'oreille dans tous les styles : & l'Europe entière en fait l'éloge en la parlant par préférence.

Cet évènement ressembleroit à un prodige si les sources d'où les langues Gréque & Latine sont sorties, n'étoient encore plus fangeuses : d'où il suivra de nouveau que ces langues n'ont pas été formées par régles, & ne peuvent d'abord s'apprendre par régles.

Cés deux langues célebres doivent leur naiſſance à des Bandis & à des Pyrates. Elles doivent l'une & l'autre leur accroiſſement à des Barbares.

Origine de la langue Gréque :

Ce ſont des Marchands de Phénicie, des avanturiers de Phrygie, de Macédoine & d'Illyrie, des Galates, des Scytes, des bandes d'exilés ou de fugitifs qui chargèrent le premier fond de la langue Gréque de tant de déclinaiſons, de tant d'eſpéces de Verbes, de Particules innombrables, & de tant de Dialectes.

& de la Latine.

La Latine eſt provenue des habitans d'Ombrie & des Gaulois Ciſalpins, des Sabins & des Étruſques. Elle fit quelques nouvelles acquiſitions parmi les Campaniens & les Samnites ; tous peuples chez leſquels régnoit à peu près la même ruſticité, & dont il ne nous eſt reſté aucuns monumens qui faſſent preuve d'eſprit & de fineſſe.

Ce n'eſt qu'au cinquième ou tout au plus au quatrième ſiécle de Rome, que la langue Latine juſque-là très-informe, commença un peu à ſe décraſſer & à prendre inſenſiblement un air de politeſſe par quelques premières communications avec les Grecs. Dans

la ſuite lorſque le droit de bourgeoiſie eut été accordé aux Italiens & , quoiqu'avec différentes réſerves, à d'autres nations ſans nombre ; la langue des Romains acquit la même diſtinction que leur République.

Les évènemens qui introduiſent des nouveautés dans une langue ſont les vraies cauſes de ſa richeſſe , pourvû qu'en même tems il ſe trouve des eſprits féconds & hardis , qui ſachent tirer avantage de ces variétés , & qui ſe diſtinguent dans l'art de parler ou d'écrire, en mettant du choix dans leurs termes, & en diſant avec dignité ce que les autres expriment d'une façon triviale, ou ſans précaution. Les applaudiſſemens qu'on leur donne, ne manquent point de former des imitateurs. C'eſt alors qu'on ſe déshabitue des tours groſſiers ; que la rudeſſe fait place à l'urbanité ; qu'on apprend à ſentir le goût & la force des expreſſions qui changent ſelon les rencontres. Le diſcernement des bienſéances ne peut s'inſinuer chez un peuple, que le diſcours ne s'embelliſſe & ne gagne à les obſerver. Les tropes ſe multiplient comme les mots : & plus une langue a de termes & de tours à diſcrétion , plus

aussi y a-t-il lieu de choisir & de se faire honneur de son choix. Les façons de parler familières aux villes capitales & aux personnes de la première distinction, se copient sans fin & descendent jusqu'au peuple. Les différens accueils qu'on fait aux Poëtes & aux Orateurs, décident pareillement du sort des différens styles.

Toutes ces causes influent tour à tour sur le langage. Il y en a une dernière qui n'a pas moins produit d'effèts que les causes précédentes.

Combien les bons livres influent sur les langues.

Ce qu'on avoit inventé de mieux dans les arts fut peu à peu écrit. Les livres avec la connoissance des choses donnoient à tous les Lecteurs de nouvelles facilités pour la langue, & pour la perfection du style. Chacun fut à portée de comparer les façons de parler qui vieillissoient, ou qui paroissoient d'un usage peu sûr, avec les expressions les mieux reçues, & les plus accréditées par le constant emploi qu'en faisoient les bonnes plumes.

Autrefois toûjours én guerre, toûjours en courses, les Esprits étoient peu tentés de faire de semblables paralleles. On s'en occupa dans la paix. Ce travail se perfectionna dans la composition

& par la liberté même que donne le cabinèt d'arranger tout à tête reposée.

C'eſt ainſi que des langues réellement compoſées de piéces & de morceaux qu'on avoit rapprochés à l'avanture & couſus enſemble malgré leur bigarrure; prirent peu à peu une teinture uniforme. Elles acquirent un caractère qui ſe répandit ſur le tout. D'informes & de brutes que ſont les matières métalliques, elles ſe tournent & ſe poliſſent dans des mains induſtrieuſes : les langues ont changé de même, & ſe ſont adoucies ſous la plume des ſavans. Ce qu'on y trouvoit encore rude, ce que le trop de conſonnes durciſſoit comme un ſiflement, ce qui ſembloit diſloqué par le choc d'une voyelle qui heurtoit contre une autre; tous ces ſons pour ainſi dire raboteux, firent place à des ſons mieux arrondis & plus coulans. Tout ce qui étoit peu ſignificatif & languiſſant prit une forme plus énergique, ou fut mis au rebut.

Conſervation de la langue Hébraïque pour notifier les promeſſes.

On ne voit guère d'améliorations ſemblables dans la langue Hébraïque, ſœur & dialecte de la langue Phénicienne. Elle ſe ſoutint dans ſa première ſimplicité preſque ſans aucune

La langue d'Abraham & sa postérité subsistent après 3500 ans.

acquisition nouvelle, toûjours renfermée chez un peuple unique; inconnue aux autres; & cachée dans un coin du monde, jusqu'au tems où elle devoit servir à manifester les promesses du salut, & à nous en justifier l'exécution.

Conservation des langues Gréque & Latine.

La Gréque & la Romaine, malgré leur richesse, malgré leur longue supériorité, auroient suivi le sort des Républiques Gréques & de l'Empire Romain, si elles ne s'étoient conservées dans les écrits de ces hommes célébres qu'on n'a jamais cessé d'admirer & de relire.

L'extrême utilité des anciennes langues.

Cet évènement nous montre que ce n'est pas un vain plaisir qu'on cherche à se donner en pratiquant les Anciens & en se plaisant à les écouter. La diversité de leurs compositions est étonnante. Plusieurs d'entr'eux se sont élevés jusqu'à la perfection: & les défauts des autres n'ont que trop d'agrément: de sorte qu'au milieu de l'abondance il y a toûjours lieu à exercer son discernement, en s'attachant aux uns par goût, avec persévérance; & en se servant des autres avec réserve.

Faites, si vous voulez, le parallele du langage de Cicéron avec celui de Sénéque, en matière de philosophie.

Faites la comparaiſon de Columelle avec Pline en matière d'hiſtoire naturelle. Vous ne pouvez que bien tomber. C'eſt même fineſſe par tout : même étendue d'eſprit. Mais en convenant de la beauté de leur génie c'eſt à vous à opter & à dire ſi vous aimez mieux être éclairé par un diſcours vraiment lumineux, qui vous laiſſe à vous même en vous occupant d'une ſuite d'objèts rangés avec juſteſſe ; ou ſi vous vous plairez davantage à être toûjours piqué par des petillemens d'eſprit, toûjours ébloui par des tirades d'étincelles, toûjours dans l'agitation & dans les ſecouſſes.

Tacite & Tite-Live ſont deux grands noms : mais leur mérite eſt fort inégal. Peut-on compter ſur Tacite qui ne trouve par-tout que de la politique & du myſtère, où les gens penſoient à toute autre choſe ? Au contraire on ne ſe défie jamais de Tite-Live, parce que vous trouvez par-tout un homme appliqué à la recherche des faits réels, & qui ne nous occupe en aucune rencontre de ſes vûes particulières.

Il y a des Lecteurs qui font cas de la verſification de Claudien, parce

qu'elle eſt chantante, qu'elle eſt ſans dureté, ſans éliſion. D'autres ſont bien autrement ſatisfaits de celle de Virgile, parce qu'elle imite la variété de la nature en évitant une ennuyeuſe monotonie, & en faiſant encore mieux ſentir ſes vers les plus ſonores par le contraſte de quelque ſon dur qui paroît les précéder à deſſein.

C'eſt de même à votre goût qu'il appartient de décider entre la latinité de Plaute & celle de Térence. L'éloquence du ſiécle d'Auguſte eſt encore fort différente de celle du ſiécle de Trajan. Dans la dernière on n'avoit qu'un objèt en tête qui étoit de montrer de l'eſprit. Dans l'autre tout alloit directement à mettre la vérité dans ſon jour.

Voici entre les Auteurs une autre différence très-propre à donner de la pénétration & à ſoutenir le travail. Tel qui a goûté le badinage d'Anacréon, ne ſe ſent pas en état de ſuivre Pindare dans la ſublimité de ſon vol : & l'on peut ſe tirer de la lecture de Xénophon ſans trouver d'abord la même facilité dans Plutarque. En paſſant par degré d'un Auteur à l'autre il faut des efforts,

du ſens, du diſcernement. Tous ont un caractère & un ſtyle qui leur appartient en propre. On croiroit devoir compter autant de langues différentes que l'antiquité nous a laiſſé d'ouvrages & de noms célébres.

Le nombre & la beauté de ces productions de l'eſprit humain nous donnent donc avec la liberté du choix tous les moyens d'acquérir du goût & un ſtyle. Car l'habitude de n'entendre qu'un langage exquis ne peut manquer de développer ce qu'on a de diſpoſition à l'éloquence. On commence de même à s'approprier l'expérience d'autrui, & à être un peu plus de ſervice, quand on s'eſt rempli des lumières de Polybe & de Végéce pour la profeſſion des armes ; des connoiſſances de Columelle & de Palladius pour l'agriculture ; des vûes de Tacite, de Tite-Live, & de Plutarque pour la politique ; du travail de Cicéron pour les recherches Philoſophiques, ou pour le train du Barreau.

A préſent que l'invention de l'Imprimerie a répandu par-tout les écrits des Grecs & des Romains, chacun eſt à portée d'en faire uſage ; & c'eſt ſe re-

fuser de grands secours que de négliger ces Auteurs. Car il ne suffit pas d'acquérir le jeu & l'usage aisé de sa langue : il faut de plus sur toutes choses nous remplir l'esprit d'une riche fourniture de grands objèts, & mettre dans les connoissances que nous acquérons, l'agrément, l'abondance, & la variété. Mais ceux qui se bornent à leur langue maternelle sans vouloir faire leur profit ni de la politesse, ni de l'expérience des Grecs & des Romains, courent le risque ou d'acquérir un savoir taciturne & incapable de se produire, ou d'avoir une facilité de parler qui n'est soutenue d'aucun fond.

Ce qui résulte ici de l'origine & du progrès des langues, c'est que toutes, & spécialement celles des nations savantes ressemblent à un édifice : elles ont leur fondement, le corps de l'ouvrage, & l'ornement.

Trois parties dans les langues. Le fondement : le corps de l'édifice : l'ornement.

1. D'abord il n'y a point de langue qui ne soit composée d'autant de piéces qu'il en faut pour rendre par une imitation fidéle les différens membres de notre pensée. On y trouve donc des mots, les terminaisons & infléxions de ces mots, les différens emplois des in-

fléxions; & un certain accord dans les ſignes lequel repréſente l'accord, ou les rapports qui ſe trouvent entre les objèts. Voilà la baſe : voilà l'ouvrage de la nature. On le diſtingue en toute langue, ſi l'on veut y faire attention : & l'on ſuit cet arrangement, même ſans y penſer.

2. Point de langue en ſecond lieu, qui n'ait des ſons ou articulations qui lui ſont propres, pour déſigner les objèts; avec cela un tour particulier dans la ſtructure de ſes mots; & une infinité de façons de parler qui ne ſont ni aſſujetties à une régle uniforme, ni reſſemblantes entr'elles par aucune analogie; mais qu'un uſage conſtant rend fixes & néceſſaires malgré leur étonnante bizarerie. C'eſt là ce que j'appelle la propriété d'une langue. C'eſt un aſſemblage immenſe de matériaux de toute eſpéce : c'eſt le corps de l'ouvrage auquel des volontés & des mains toutes différentes ont travaillé tour-à-tour.

3. Enfin le langage des nations les plus polies a été relevé & illuſtré par des Écrivains célébres, au génie & aux ſoins deſquels il ſe trouve redevable de

cette culture & de ces graces qui ont fait l'admiration des autres peuples & des siécles suivans.

Conséquemment la Grammaire qui est l'art de parler régulièrement une langue, se trouve de trois espéces fort differentes.

La Grammaire élémentaire.

La première est la connoissance des élémens. Elle observe en toute langue ce qu'il y a de plus simple ; savoir, les parties communes du discours, les déclinaisons & les conjugaisons, les premières liaisons des mots, & les régles les plus universelles de la concorde & du régime.

La Grammaire propre à chaque langue.

La seconde sorte de Grammaire est la connoissance de la propriété. Celle-ci ne se borne pas aux mots qui appartiennent à une langue, mais elle en étudie le tour & le caractère. Elle embrasse la langue en entier. Or pour saisir autant qu'il est possible le tour particulier d'une langue ancienne & moderne, il faut suivre & rechercher ses régles spéciales, les façons de parler où elle s'écarte de ses propres régles, l'étymologie des termes, l'analogie des exceptions avec d'autres régles communes, pourvû que cette analogie se

présente avec vraisemblance ; enfin l'origine, les causes, la naissance même historique, & les progrès de ces variétés, si l'on juge à propos d'aller jusque-là.

La critique des Auteurs.

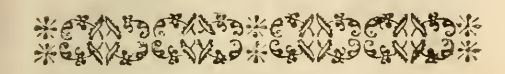
La troisième sorte de Grammaire est la critique des Auteurs. Elle tend à acquérir du goût, en ramenant leurs compositions à la régle du beau : elle tend à les comparer entr'eux, à sentir ce qu'ils valent, & en quoi ils l'emportent les uns sur les autres ; à reprendre modestement ce qu'ils peuvent avoir de défectueux ; à remarquer ce qu'ils ont de plus parfait pour le fond ; enfin à enrichir les lettres des façons de parler moins ordinaires qu'on peut leur avoir reconnues.

Voilà trois instrumens fort différens : mais quand & avec quel discernement faut-il se les procurer, & les mettre en œuvre ? C'est une question très-importante & dont cependant la solution est aisée, puisqu'elle découle fort naturellement de ce qui vient d'être établi sur la Mécanique & sur la propriété des langues, en conséquence, non de quelque raisonnement qui me soit particulier ; mais de la nature même

de notre eſprit, & de l'hiſtoire très-connue du progrès de toutes les langues.

Nous pouvons préſentement en tirer avec connoiſſance de cauſe la vraie façon d'étudier les langues & l'art infaillible de les enſeigner.





LIVRE SECOND.

L'ART

D'ENSEIGNER LES LANGUES ET *DE LES APPRENDRE par ſoi-même à tout âge.*

IL ne peut y avoir que deux façons d'apprendre les langues. On les apprend ou par l'uſage, & enſuite ſi l'on veut par une étude réfléchie; ou d'abord par une étude réfléchie, puis par la pratique. Voilà une différence très-légère au premier aſpect; mais très-grande dans la réalité. Voyez dans quel ordre vous voulez mettre l'uſage d'une langue, & l'étude raiſonnée de cette langue. Débutez-vous par l'uſage de la langue, pour venir avec le tems à la compoſition régulière? ou commencez-vous par les régles & par la compoſition réfléchie pour arriver à la pratique? Voilà le point ſur lequel rou-

lent à présent nos recherches : tout dépend de-là.

Si vous commencez l'apprentissage d'une langue par la pratique, c'est-à-dire, *par la très-constante habitude d'entendre puis de répéter des choses bien dites*, & qu'ensuite vous affermissiez cet usage par l'étude des régles, par la connoissance de la Grammaire ; voilà le vrai chemin. Telle est la route connue de tout tems, la plus agréable, & l'unique sûre. Elle tient lieu de guide à ceux qui la suivent, & non seulement elle n'égarre point ; mais elle empêche qu'on ne s'égarre.

La route sûre

Le chemin trompeur.

Si vous commencez l'apprentissage par le raisonnement, si sans aucun usage préallable de la langue, vous prétendez sous la direction d'une Grammaire passer d'une première régle à celles qui viennent ensuite à la file, & que vous comptiez d'arriver à votre but en fournissant d'un jour à l'autre une tâche de quelques lignes mises par écrit suivant telle & telle régle ; cette route est bien longue : elle vous assujettit à de longs détours. Ou vous arriverez fort tard : ou vous n'arriverez jamais : ou vous aurez changé de route.

Vraiment, direz-vous, il faut bien

prendre le dernier de ces deux chemins, puiſque l'autre nous eſt interdit. Apprendre les langues par l'uſage d'entendre ceux qui parlent bien & de parler d'après eux ; cela eſt fort bon pour les langues vulgaires : mais c'eſt une méthode qui ne peut avoir lieu dans l'étude des langues mortes. Les anciens ne parlent plus. On ne peut ni leur adreſſer la parole, ni attendre d'eux aucune réponſe. Tout commerce étant rompu entr'eux & nous, il y faut ſuppléer : il faut uſer d'adreſſe. Voici comme nous nous y prenons.

Une langue conſiſte dans ſes mots & dans l'aſſemblage régulier de ſes mots. Les Grammairiens réuniſſent dans un volume tous les mots, & dans un autre toutes les régles ou les façons de mettre ces mots enſemble. D'abord il paroît gênant de chercher des termes inconnus, de les choiſir, puis de les aſſortir ſuivant telle, telle, & encore telles régles. Mais ce qu'on acquiert avec peine ſe retient beaucoup mieux : & comme le corps de la langue ne joue, & ne marche que ſuivant certaines régles, quoique le nombre n'en ſoit pas petit, nous nous mettons tantôt à l'une, tantôt à l'autre. Nous nous arrêtons

tant qu'il en eſt beſoin, ſur des exemples conſtruits exprès, de façon à être aſſurés peu à peu de la connoiſſance de toutes les régles. En patientant ainſi durant un nombre d'années, on trouve la fin de l'ouvrage. Voilà l'unique apprentiſſage dont on puiſſe attendre quelque ſuccès. Voilà le *ſolide fondement* de l'étude des belles lettres.

Je conviens que c'eſt-là ce qui ſe pratique très-communément : c'eſt-là ce qui coute par-tout tant d'années & *d'Angoiſſes*. Mais c'eſt préciſément ce qui ne ſe devroit pas faire.

Exécuter de point en point ce que vous venez de preſcrire, c'eſt vraiment vouloir conſtruire un édifice avant d'avoir mis le fondement en terre : c'eſt donner le nom d'ouvrage ſolide à un bâtiment chétif & auſſi ridicule que ruineux. Vous êtes plein de cette penſée ſi ordinaire & ſi apparente, que les régles ſont la baſe d'une langue : mais j'oſe vous dire qu'il n'y a point de maxime dont vous ayez plus à vous défendre.

Toutes les langues généralement, tant celles qu'on parle aujourd'hui, que celles qu'on ne parle plus, peuvent avoir des révolutions fort differentes : mais

ces langues ſont toutes de même nature. Elles n'ont qu'une même mécanique : & comme il n'y a qu'une façon de les apprendre, il n'y a conſéquemment qu'une façon de les enſeigner. Le choix des termes d'une langue, & des combinaiſons de ces termes, n'eſt point l'ouvrage d'un Conſeil. La prudence ne s'en eſt point mêlée. Ce n'eſt de la part des peuples qui l'ont parlée qu'une routine, qu'une mode, à laquelle ils ont conſenti. D'où il ſuit que chaque langue a des façons qui lui ſont propres, un air qui la caractériſe. Mais prétendre à force de raiſonnement, & de compoſitions modélées ſur des régles, attrapper ce caractère & ce tour, c'eſt ſe charger d'un travail fort deſagréable & fort long pour ne rien gagner : parce que tout ce qu'on arrange & qu'on réforme de cette ſorte, avec le plus de régles & de ſoins, ne reſſemble en rien à aucune langue qui ait jamais été : & plus on va en avant dans ces compoſitions, plus on ſe détourne du vrai caractère de la langue. Combien cette mépriſe n'a t-elle pas produit de ſtyles, tout différemment ridicules !

C'eſt à l'uſage qu'il appartient de nous donner ſur-tout les premières leçons

des langues. Si la raiſon avoit préſidé à la création d'une langue, la raiſon nous la pourroit apprendre. Mais puiſque l'uſage a décidé de tout, la raiſon veut qu'on prenne cet uſage pour premier maître, & que par-là on acquière au moins l'habitude d'entendre le ſens & le tour de la langue. Après quoi il ſera tems de prendre la lime, de polir ſon langage, & de mettre de la régularité par tout.

Apprendre par uſage une langue morte & qu'on ne parle plus, c'eſt-là, ſe recrie-t-on, une penſée très-abſurde. Peut-on ſe mettre en rélation avec les morts? peut-on s'entretenir par la parole avec les muèts?

Mal à propos donne-t-on ici le nom de muèts à des hommes dont les diſcours ſubſiſtent, & dont la voix ſe fait entendre. Car puiſqu'on les lit, on les écoute encore: & ſi on leur préte l'oreille, on peut comprendre ce qu'ils diſent. On peut donc parler d'après eux d'abord en petit, puis en grand par degré, & s'approprier habituellement le goût de leur langue. Mais c'eſt en cela même que l'uſage conſiſte. Le bon uſage n'eſt autre choſe que ce qui vient d'être dit. Tout autre uſage, de

quelque cerveau, de quelque plume qu'il vienne, ne peut être qu'illégitime ou étranger. C'eſt une néceſſité qu'il corrompe le goût, & l'infecte des défauts dont il eſt plein.

Pour faire voir combien cette méthode ſi commune, de commencer l'étude d'une langue par la compoſition, eſt une choſe déplacée & abuſive, nous employerons d'abord des exemples ſenſibles du deſordre qui y régne, puis les cauſes naturelles des mauvais effèts qui en découlent néceſſairement, & enfin quelques autorités reſpectables.

Après avoir vû le faux de cette pratique, & diſcuté de quoi il ſe faut abſtenir, nous paſſerons à ce qui eſt d'une néceſſité abſolue, & qu'il ne faut jamais omettre.

I.

Ce qu'il ne faut pas faire.

Exemples des mauvais effèts de la pratique vulgaire.

Si un homme, comptant ſur la méthode & ſur les promeſſes des écoles, ſe perſuade avec raiſon qu'il apprendra les langues mortes par l'exacte obſervation des régles, & par ſa perſévérance dans le travail des thêmes Grecs

& Latins ; qui nous empêche d'apprendre l'Anglois ou l'Italien par la même voie , & même ſans maître ? Voilà bien des apprèts de moins. Il ne faut traverſer ni la mer, ni les Alpes. Nous n'avons beſoin ni des Anglois, ni des Italiens, pour apprendre leur langue. Quelque modique que ſoit notre bien, il ſera toûjours plus que ſuffiſant, pour mettre enſemble les deux livres uniquement néceſſaires à cette entrepriſe : & la diſtance des lieux n'eſt pas ici plus à redouter que la diſtance des tems.

Cette idée n'eſt pas nouvelle. Bien des gens l'ont crû immanquable. Mais ſi nous pouvons produire des exemples qui faſſent voir que l'entrepriſe d'apprendre une langue vivante par les régles de la Grammaire & par la compoſition, jette dans l'eſprit un travers irréformable, & nuit beaucoup plus qu'elle n'aide ; le même reproche retombe à plomb ſur l'apprentiſſage ordinaire des anciennes langues. Car, puiſque toutes tant qu'elles ſont, mortes ou vivantes, ſe trouvent de même nature, ce qui eſt néceſſaire pour apprendre les unes ne peut manquer de l'être également pour les autres, & la

méprise qui fera manquer l'une, les fera manquer toutes.

Il n'y a pas long-tems qu'un jeune Anglois, dans le dessein d'apprendre le François suivant l'usage assez ordinaire de sa nation, résolut de s'y prendre de la manière que nous venons de dire. Ne trouvant dans sa campagne du côté de Bristol aucuns François dont il pût mettre l'entretien à profit; il lui vint en pensée que comme il avoit appris un peu de Latin dans les écoles par la composition des thêmes Anglois mis en Latin; il pourroit de même se mettre à traduire de l'Anglois en François; qu'il ne falloit pour cela qu'être fidéle à ses régles de Grammaire; qu'avec un peu de patience il parviendroit à les appliquer toutes & à parler François avec les François, comme s'il eût été élevé parmi eux. Il fit grand amas de ces compositions, & dans un voyage qu'il fit en France il eut grand soin d'en charger sa valise. Voici une ou deux pages de son Anglois rendu à sa manière en François. Elles suffiront au Lecteur soit qu'il jette les yeux sur le texte Anglois & sur la traduction prétendu-Françoise; soit qu'il s'en tienne simplement à la traduction, pour sentir

combien c'eſt ſe tromper de vouloir apprendre une langue par la méthode d'en chercher les termes dans le Dictionnaire, les régles de ſtructure dans la Grammaire, & l'ordre de la phraſe dans le tour du langage auquel on eſt accoutumé.

The life of Cicero by Coniers Midleton, tom, a. p. 64.

» Before he left Sicily, he made the » tour of the Iſland to ſee every thing » in it, that was curious, and eſpe- » cially the city of Syracuſe, wich had » alwais made the principal figure in » it's hiſtory. Here his firſt requeſt to » the Magiſtrates, who were ſhewing » him the curioſities of the place, was » to let him ſee the tomb of Archime- » des, whoſe name had done ſo much » honour to it. But to his ſurpriſe he » perceived that they knew nothing » at all of the matter, and even de- » nied that there was any ſuch tomb » remaining. Yet as he was aſſured of » it beyond all doubt, by the concur- » rent teſtimony of writers; and re- » membered the verſes inſcribed; and » that there was a ſphere with a cy- » linder engrawed on ſome part of it, » he would not be diſſuaded from the » pains of ſearching it out. When they » had carried him therefore to the

» gate,

» gate, where the greateſt nomber of » their old Sepulchers ſtood, he ob- » ſerved in a ſpot overgrown with » shrubs and briars a ſmall column, » whoſe head juſt appeared above the » bushes, with the figure of a ſphere » and cylinder upon it. This, he pre- » ſently told to the Company, was » the thing that they were looking » for: and ſendingin ſome men to clear » the ground of the brambles and » rubbish, he fownd the inſcription » alſo wich he expected, tho' the lat- » ter part of all the verſes was effa- » ced. Thus, ſays he, one of the no- » bleſt cities of Greece, and one like- » wiſe the moſt learned, had known » nothing of the monument of it's » moſt deſerving and ingenious citi- » zen, if it had not been diſcovered » to them by a native of Arpinum.

Avant que Cicéron quittât Sicile, il fit le tour de l'Iſle, pour voir chaque choſe en elle, qui étoit curieuſe, & ſpécialement la cité de Syracuſe qui a toûjours fait la principale figure dans ſa hiſtoire. Là ſa première requête aux Magiſtrats, qui étoient montrans à lui les curioſités de la place, fut de laiſſer lui voir la tombe d'Archimedes, duquel le nom

a fait tant d'honneur à elle. Mais pour sa surprise il aperçut qu'ils connoissoient rien du tout de la matière : & même nioient qu'il y eut aucune telle tombe demeurante. Cependant comme il étoit assuré de elle, dela tout doute, par les concourrans témoignages d'Ecrivains, & qu'il se souvenoit des vers inscrits, & qu'il y avoit une sphère & un cilindre gravés sur un peu de part d'elle; il voulut n'être point dissuadé des peines de chercher elle. Quand les Magistrats eurent conduit lui donc (a) *à la porte de la ville, où le plus grand nombre de leurs vieux Sepulchres étoit; il observa dans un morceau de terre qui avoit trop cru en arbrisseaux & en brossailles, une petite colonne, de laquelle la tête apparoissoit* (b) *équitablement au-dessus des ronces avec la figure de la sphère & du cilindre au-dessus. Ceci, il présentement dit à la Compagnie, étoit la chose, laquelle ils étoient cherchans pour. Puis envoyant là un peu d'hommes, pour éclaircir la terre de ronces & de buissons, il trouva l'inscription aussi qu'il attendoit; quoique la dernière part de tous les vers fut effacée. Ainsi, dit-il, une des plus nobles*

(a) Il veut dire, *dans cette vûe.* Mais le Dictionnaire lui laisse le choix.

(b) Il veut dire, *justement.* Autre preuve du danger des Dictionnaires.

cités de Gréce, & à la fois pareillement la plus ſavante, auroit connu rien du monument de ſon le plus méritant & ingénieux Citoyen, s'il n'avoit pas été découvert à eux par un natif d'Arpinum.

Un Pariſien à qui notre habitant de Briſtol avoit voulu faire voir par cet échantillon, ce qu'il ſavoit déja de François, l'avertit avec politeſſe que tout ce travail ne l'aidoit en rien, & qu'il n'en falloit rien attendre pour l'avenir. L'autre qui ſe ſentoit autoriſé par la méthode des écoles, n'étoit pas diſpoſé à ſe rendre à cet avis. Le Pariſien ſe vit contraint d'inſiſter & de le détromper en lui montrant que c'étoit pour avoir été fidéle aux régles communes de la Grammaire qu'il s'étoit ſi fort mépris; que dans ces expreſſions, *ſa hiſtoire*, ſon *le plus méritant Citoyen*, & dans bien d'autres, on ne pouvoit lui reprocher d'avoir bleſſé aucune régle, mais de s'être écarté du tour propre de notre langue; qu'il lui étoit impoſſible de deviner en quelles rencontres l'uſage nous permettoit ou de bleſſer la régle pour éviter un ſon trop dur, ou de faire inverſion tantôt dans l'ordre des mots, tantôt dans celui des objèts; que l'ignorance de ces particu-

larités mettoit un Étranger qui vouloit composer, dans la nécessité de parler sa propre langue plutôt que le François dans ses compositions : qu'ainsi l'unique parti à prendre étoit de renoncer à la méthode pernicieuse de vouloir mettre son Anglois en une langue dont le caractère lui étoit inconnu, dont l'air & la marche ne tenoient en rien de la sienne; qu'il lui conseilloit de laisser & d'oublier pour toûjours tous les thêmes bâtis sur des régles, s'il ne vouloit tout perdre; que quand on avoit envie d'apprendre notre langue & toute autre, on ne gagnoit rien à débuter par une méthode absurde & qui faisoit sur l'esprit des impressions fausses & nuisibles ; qu'il valoit beaucoup mieux se tenir en repos.

Mais comme ce n'étoit pas assez pour cet Étranger de connoître le travers de son travail, le Parisien lui conseilla les deux moyens les plus propres pour l'habituer au vrai goût de notre langue. L'un étoit de fréquenter des personnes bien élevées, & de copier leur langage. L'autre étoit de prendre, étant encore en France, ou quand il seroit de retour à Bristol, nos meilleurs Écrivains François tour à tour, & de

les mettre de François en Anglois à l'aide d'un Dictionnaire François & Anglois, ou à l'aide d'un interpréte. La raiſon de cette conduite étoit ſenſible: il pouvoit bien prévoir que la fréquentation des perſonnes polies & la traduction des livres bien écrits ſeroient pour lui un double exercice, où il n'y auroit que du profit & jamais de riſque, parce que le François qu'il pourroit lire en particulier, ou entendre en compagnie, ſeroit dans l'un & dans l'autre cas du François pur, & de bon alloi; qu'en comparant enſuite ce beau François avec ſes compoſitions Angloiſes il appercevroit auſſitôt ſans ſe tourmenter l'eſprit & ſans ſe faire le moindre tort, en quoi on gâtoit la langue Angloiſe en la rapprochant trop littéralement de la nôtre, & en quoi le caractère de l'une s'éloignoit de celui de l'autre.

Si la méthode des Écoles étoit bonne, ce jeune Anglois ſe ſeroit-il égaré en s'y conformant. A quoi, je vous prie, a-t-il tenu qu'il ne parvînt à ſon but? Ce n'eſt ni la longueur du travail & des années, ni la patience qui lui a manqué. Il avoit à ſa diſpoſition les termes de la langue Françoiſe: il ſavoit les inflexions des mots, & les régles

d'aſſemblage. Il compoſoit exactement ſelon la grammaire, & cependant il ne parloit pas François. Il lui manquoit un maître : je veux dire l'uſage, le premier maître qu'on doive entendre pour commencer l'étude d'une langue, le ſeul qui en donne d'abord des impreſſions juſtes.

Il y a ici une queſtion bien naturelle à faire. La compoſition de ce jeune Anglois eût-elle été moins défectueuſe & moins baroque ſi, ce qu'il mit d'Anglois en François d'une façon ſi ridicule, il l'avoit mis d'Anglois en Latin ſelon l'uſage des Écoles? pourquoi veut-on que ſes compoſitions Françoiſes lui ayent nui, & que nos compoſitions Scholaſtiques ne nous nuiſent pas? Nous avons droit d'en conclure qu'on ne peut manquer d'être bien blâmable ou bien à plaindre de ſe porter par choix ou par néceſſité à compoſer pluſieurs années de ſuite en une langue dont on n'a aucun uſage, & de vouloir régler par ſon raiſonnement un langage où le raiſonnement n'a point eu de part, & que l'uſage doit enſeigner, parce que c'eſt l'uſage qui l'a fixé.

Pour ſentir encore mieux le travers de ce langage appris par régles, il ne

faut que jetter les yeux ſur les ſix premières lignes de la Géographie (*a*) qu'un écrivain Allemand chargé par état d'enſeigner les belles lettres, vient de nous traduire en François à la manière des compoſitions pratiquées dans les Colléges.

„ A Leipſic je fus prié de tenir un „ Collége Géographique (*b*) : & comme j'avois donné par écrit les principaux chapitres de mon diſcours (*c*), „ je me vis engagé à faire un manuſcrit „ auſſi en cette diſcipline (*d*).

Un dernier trait vous fera toucher au doit l'inutilité de ce travail. Figurez-vous un Polonois qui vous conſulte ſur la façon de s'y prendre pour bien parler François. Débuterez-vous par le retenir au logis, par le pourvoir de toutes les régles & de l'attirail de la compoſition ſcholaſtique ? lui dicterez-vous tous les jours quelques lignes de Polonois pour être ſur le champ traduites en François ſelon les régles ? Suivez le travail de votre homme : le voilà occupé à feuilleter ſon Dictionnaire ;

(*a*) *La vieille* * *& la nouvelle Geographie d'Hubner*, à Amſterdam chez Ottens 1735.

* Il a voulu dire l'*ancienne*.

(b) Il veut dire *une école de Géographie.*

(c) Il veut dire *de ſes leçons.*

(d) Je ne ſai plus ce qu'il veut dire.

à chercher les termes qui répondent à ſes mots Polonois ; à en faire un triage tel quel quand il s'en trouve pluſieurs pour un ; à conſtruire chaque mot en conſultant une régle, puis une autre ; à gaigner pié à pié le mode, le tems, la perſonne, le nombre, les verbes auxiliaires, & les terminaiſons qui ſont la marque de chaque piéce. Parvenu enfin à régler l'état d'un mot, il ſe mèt en devoir d'en agencer un autre, de lui donner & à chacun de ceux qui le ſuivent, l'habit & l'équipage qui leur convient. Après avoir médité longuement ſur chaque phraſe, il la mettra ſur le papier. Cet homme fera quelque chemin : mais il en fera peu : ce ne ſera qu'en tâtonnant, qu'en héſitant à chaque pas : il ne voit que défenſes, que réglemens, qu'occaſions de chutes. Avant qu'il riſque de ſe produire en compagnie, & qu'il oſe y dire ſa penſée, les mois & les années s'écouleront. La lenteur de l'ouvrage, la triſteſſe du cabinèt, le déplaiſir de ne ſavoir que des choſes générales, de ne pouvoir entendre ce qu'on lui dit, & de n'y pouvoir répondre ſans apprêter à rire, tout cela découragera votre Étranger. Il forcera les barrières, &

ſe délivrera d'une pareille contrainte.

Si c'eſt une eſpéce d'inſulte de s'y prendre par la méthode de la compoſition avec un homme fait, qui veut ſavoir, & que le travail n'épouvante point; y a-t-il la moindre apparence de raiſon à charger d'un pareil travail des enfans ſans pénétration, de les y aſſujettir pendant une longue ſuite d'années, & de les y forcer durement?

L'apprentiſſage étoit ſi ſimple. Écouter & répéter fréquemment ce qu'on a compris : voilà tout le myſtère. Voilà l'entrée des langues. En y débutant par l'uſage, point de triſteſſe : point de perte de tems : enfin aucune de ces habitudes vitieuſes, que le tems même ne pourra réformer.

En nous voyant inſiſter ſur le beſoin d'un grand uſage, vous ne nous ſoupçonnerez pas de l'entendre à la façon dont il ſe prend en Pologne, en Bohême, en Irlande, en Flandres, & parmi la plupart des Septentrionnaux qui croyent avoir beaucoup d'uſage du Latin. On ſe pique chez eux de ſavoir. Ils écrivent beaucoup : mais il faut avouer que le ſtyle du plus grand nombre d'entr'eux eſt étrangement négligé. Ce déſordre ne vient que de la perni-

cieuſe pratique de compoſer le Latin ſur des régles fauſſès, au lieu de le modéler ſur les Auteurs qu'ils négligent.

Dans tous ces pays quand les jeunes gens ſortent du Collége, ils continuent la plupart à en parler la langue. C'eſt ce qu'ils appellent parler Latin : & comme ce Latin de tous les jours eſt horriblement plat, il ne peut guère manquer par l'effèt d'une longue habitude, d'être auſſi plat dans leurs écrits. Il y a donc pour eux deux inconvéniens où il ne s'en trouve qu'un pour nous. C'eſt uniquement dans l'enfance que nous gâtons du Latin. Une fois échappés de l'école il n'eſt plus queſtion pour nous ni de compoſition, ni de Latin. L'agrément de notre langue & de la bonne compagnie fait bientôt diſparoître ce peu de Latin qu'on nous faiſoit arranger, ou plutôt eſtropier à l'écart. La perte n'en eſt ſuivie d'aucun regrèt : & il eſt en ſi mauvaiſe réputation, qu'on ne peut dans la converſation avanturer le moindre mot Latin, ſans en rougir, ou ſans en faire ſes excuſes. Ce n'eſt pas de même dans le Nord. Le Latin de l'école s'y eſt répandu dans toutes les familles, & a gagné le petit

peuple même dans certaines provinces. On le parle par tout. Mais quel Latin! Quoique les lettres ayent changé de face, que les opinions des Anciens ayent fait place à de nouvelles, & qu'un systême y donne la chasse à un autre; il n'a pas été touché au langage. En ce point c'est toûjours la même barbarie.

Je sai que l'Angleterre, l'Allemagne, la Hollande, la Suisse & bien d'autres pays ont produit d'excellens esprits & d'excellentes plumes. Le bon goût a eu par tout des partisans, & il y a peu de pays où nous ne trouvions des modéles de style. Mais ils ont peu d'imitateurs. Notre éducation nous traverse tous dans l'acquisition de la belle Latinité, & l'unique supériorité du Midi de l'Europe sur le Nord à cet égard, c'est que nous parlons uniquement notre langue & que nous n'altérons point en nous le sentiment de la belle élocution par l'usage d'un jargon insipide. Mais cette longue habitude d'un Latin faux que les savans du Nord se font tous à eux mêmes, les rend si insensibles à tout ce qui s'appelle éloquence & bienséance du style, qu'ils deshonorent souvent un profond savoir par le

langage le plus grossier. Il y a parmi eux quantité d'Auteurs renommés & respectables qu'on ne peut presque lire sans perdre patience. Le style des Freres Walembourg est sans goût : celui de Boerhaave est très-dur : celui de s'Gravesande est horrible : la plupart des Théologiens Flamands n'en ont point : & si je choisis de vrais savans, des noms célébres, ce n'est que pour mieux faire sentir les effèts d'une habitude contractée dès l'enfance.

Il faut s'abstenir de composer en une langue qu'on ne sait pas.

C'est un bien pour nous, de nous être défaits de la méthode de parler un mauvais Latin, qui se tourne en habitude. Pourquoi donc ne renonce-t-on pas à la coutume également nuisible de composer plusieurs années de suite un Latin défectueux, & d'en faire qui pis est la première habitude de notre enfance?

Ce peu d'exemples si simples, si fréquens, si applicables à la question, suffitoient pour la décider. Nous allons cependant l'éclaircir par un moyen fort différent. Prennons dans la nature même du langage de tous les hommes, & dans notre expérience particulière, de nouvelles raisons qui achévent de démontrer combien le patois des thêmes,

le Latin de la Fabrique du Collége, mèt de peſanteur dans l'apprentiſſage des belles lettres, & fait de tort à l'âge ſuivant.

1°. Un jeune homme qui n'a jamais entendu parler ni le Grec ni le Latin, place devant lui la Grammaire & le Dictionnaire, cherche les mots, les choiſit, les aſſemble le mieux qu'il peut, corrige ſa compoſition ſous la dictée de ſon Maître, & prend ces réformes pour modéles. Tel eſt le premier Latin qui frappe ſon organe. Long-tems il n'entendra, ni ne lira autre choſe. Voilà le ſujèt de ſes méditations, & l'objèt de ſes efforts. Il parviendra, s'il peut, à copier ce modéle, & à le rendre trait pour trait: On ne s'éleve, on ne ſe diſtingue que par là.

On fait voir par des raiſons tirées de la nature & de l'expérience, que ce qui ſe pratique ne ſe devroit pas faire.

Premières impreſſions.

Mais ce qu'on preſcrit à faire, & ce qu'on dicte comme fait conformément aux régles de l'art, eſt infiniment éloigné du bon uſage de la langue. » Car ne parler Latin que ſelon l'exac» titude de la Grammaire, c'eſt ne point » parler Latin.

Quintil. l. 1. c. 6.

Ceux qui enſeignent ſavent ce mot de Quintilien, & ils ne diſconviennent pas que la compoſition des enfans ne ſoit groſſière & défectueuſe: ils avouent

même qu'elle eſt fort au-deſſous de cette exactitude grammaticale qui mettoit cependant Quintilien de très-mauvaiſe humeur. Mais ils ſoutiennent que cette façon de procéder & d'apprendre une langue en compoſant d'après des régles, eſt très-bien entendue ; que c'eſt ſe conduire prudemment dans les premières études d'exténuer ſon langage, de n'employer d'abord qu'un Latin maigre & décharné.

On doit me permettre de le dire. Cette idée n'eſt point juſte. Il n'eſt point prudent de commencer par gâter une langue quand on entreprend de l'enſeigner. Une Dame intelligente ſe garde bien de ſouffrir que ſon fils ſe dénoue la langue & en faſſe les premiers eſſais en s'habituant aux façons de parler du village, ou à des expreſſions fauſſes. Il eſt vrai qu'on ne doit préſenter à des enfans que des choſes très-ſimples, & faciles à entendre pour ne leur pas fatiguer l'eſprit. Rien de plus juſte. Mais comme on ſe garde bien de les habituer au langage des halles, on leur épargne de même tous les tours faux. On en ſait tout le danger. Or c'eſt une vérité très-remarquable ; qu'il y a beaucoup plus loin des modeles

de compoſition qui ſe dictent dans les baſſes Claſſes au vrai caractère de la langue Latine, qu'il n'y a de diſtance entre la langue du village, ou de la province, & le beau François : puiſqu'il eſt notoire que le fond, le tour & la commune propriété de notre langue, ſe trouvent très-réellement dans nos provinces & juſques dans nos villages. S'il y a donc beaucoup à craindre pour le langage d'un enfant de le laiſſer long-tems à la campagne avec des gens qui ne parlent pas juſte; le danger n'eſt pas moindre dans les écoles.

Pénétrons plus avant dans le fond de notre objèt. L'eſprit d'un enfant ne peut encore entendre la plupart des choſes qui font la matière des diſcours & des livres. Les longues phraſes ſur-tout les embarraſſent. Ils s'épouvantent de tout ce qui s'appelle période. Ils ne ſavent ce que c'eſt, ni que diſtinction de membres, ni que multiplicité de nombres, ou égaux ou diverſifiés. Rien de tout cela n'eſt pour eux. Ce qu'on leur dit doit rouler ſur des choſes faciles : on les charge peu. Mais quelque courtes, quelque ſimples que ſoient les petites phraſes qu'on leur préſente à traduire conformément à la meſure de

leur intelligence, il faut que ces phrafes foient pures & tirées des Auteurs qui ont le mieux écrit, & que ce qui leur en demeurera dans l'efprit leur ferve à tout âge de modéle pour parler.

Mais regardera-t-on comme des modéles pour l'avenir, & comme les vrais fondemens de l'étude des belles lettres, ces étranges façons de parler : *Petrus celavit me hanc rem. Magifter docturus eft nos totam Bibliam. Joannes laborat ad lucrandam fuam vitam.*

Si l'on peut exercer la jeuneffe fur ces modéles d'un ufage fi ordinaire, & fur cent autres de pareille étoffe, par cette raifon que les régles n'y font pas bleffées; rien n'empêche un Pere de famille ou un Tuteur, de fe débarraffer du foin d'avoir fes enfans à Paris ou à Verfailles. Il peut leur laiffer paffer fix ou fept ans au village. Ils y entendront fans rifque & répéteront utilement ces phrafes ruftiques : « A quoi » vous *avez* vous diverti ce matin. » Vous vous *avez* trop échauffé. Vous » êtes *fuant.* Prennez un *blanc* mou- » choir. Voilà *un* quelqu'un qui entre. » C'eft Monfieur votre Tuteur qui de- » mande *après vous.* Pendant que vous » lui fouhaiterez le *bon Vêpres*, je ferai

» *mettre la nappe.* Nous lui ſervirons
» une volaille des mieux *nories.* Il
pourra ſoi per *auprès de nous* & s'en
retorner de jour à la ville.

Ces façons de parler comme les Latines précédentes ſont à peu près d'accord avec les régles de ſtructure. Eſt-ce une raiſon pour les croire propres à dénouer la langue d'un enfant? Étant contraires à l'uſage elles ne peuvent que faire tort à ceux qui s'en ſervent: parce que l'habitude du mauvais uſage les y ramène lorſqu'ils y penſent le moins. On voudra inutilement les redreſſer par la ſuite à force d'avis, de railleries, & de turlupinades. Ce qu'il en arrive c'eſt qu'ils héſitent, parlent avec défiance, & ſans grace: ou s'ils s'enhardiſſent, c'eſt en ſe faiſant à eux-même un ſtyle qui leur eſt tout particulier.

Le tour du langage eſt fixe & réglé comme le coin auquel on frappe nos monoyes. Ni l'un, ni l'autre n'eſt abandonné aux caprices des particuliers, & il eſt auſſi déraiſonnable de vouloir faire l'apprentiſſage des belles lettres par un Latin faux, que de faire ſon entrée dans le commerce en y débitant de la fauſſe monoye, ou même

en commençant par être faux-monoyeur.

Plus un jeune homme deviendra ferme & assuré dans ce langage contrefait & Sophistiqué ; plus il sera fait d'éloges de son travail. N'est-ce pas de gaîté de cœur introduire le désordre dans les études qui suivront ? « Car naturellement rien ne se retient mieux » que ce qu'on a appris dans l'enfance. » Elle ressemble à un vaisseau neuf qui » conserve long-tems l'odeur de la pre- » mière liqueur dont on l'avoit empli. » Elle ressemble à la laine qui a perdu » sa première blancheur dans la cuve » du teinturier, & à laquelle il devient » impossible d'ôter en entier cette cou- » leur étrangère pour lui rendre sa » couleur naturelle. On remarque mê- » me que plus les premières impressions » sont vitieuses, plus elles s'opiniâtrent » à demeurer. Nous avons beaucoup » de facilité à passer du bien au mal. » Mais changer le mal en bien, c'est » chose rare. Je voudrois donc qu'on » n'accoutumât personne, même dans » la plus tendre enfance, à un langage » dont il sera par la suite obligé de se » défaire.

Nous voilà suffisamment convaincus

des ſuites fâcheuſes qu'attirent infailliblement les défauts du langage de l'enfance. L'autorité & le diſcernement de Quintilien que nous venons d'entendre nous le perſuadent. Nous en trouvons la preuve juſque dans ſa diction, dans l'air de ſa latinité.

Sans le ſavoir, ſans le vouloir, & par le pur effèt de l'éducation qu'il avoit recue, il eſt ici * plus pointilleux que coulant. Ce n'eſt plus cette diction nombreuſe & ſonore du ſiécle précédent. Son ſtyle ſe trouve déja tombé bien au-deſſous du mérite & des graces qui relevent celui de Cicéron.

Nous allons prendre une preuve encore plus preſſante & plus forte de la même vérité dans la nature tant de l'organe de l'ouie, que de l'organe de la parole, dont le premier exerce un empire abſolu ſur l'autre.

Suites néceſſaires des déſordres de l'ouie.

2°. TEL EST L'ORDRE DE LA NATURE QUE LA LANGUE DE L'HOMME SOIT SOUS LE GOUVERNEMENT DE L'OREILLE.

Auſſi voit-on un rapport néceſſaire entre ces deux inſtrumens. Selon que l'oreille eſt bien ou mal affectée, la langue eſt conſéquemment réglée ou défectueuſe. Celui qui vient au monde

* Dans ſon Latin.

ſans l'uſage de l'ouie, ſe trouve néceſſairement privé de celui de la parole : & ſa langue ne ſe dénouera jamais, tant que ſes oreilles demeureront maléficiées de façon à n'entendre ni ſons ni articulations : à moins qu'un homme patient & adroit n'enſeigne à ce muèt à former de ſa langue des ſons à peu près ſemblables aux nôtres, en lui faiſant diſtinctement voir les mouvemens des lévres, des dents, & de la langue qui ſervent à former les ſons par leſquels nous déſignons les objèts.

Par la même raiſon & par une ſuite également néceſſaire, ſi un enfant abandonné dans une île ou dans les bois y menoit une vie vagabonde, & qu'il apprît à ſoulager ſa faim en rampant & en courant avec les bêtes ; comme il n'a jamais entendu les ſons de la voix humaine il n'en proférera aucuns : & dans la vérité il n'en a actuellement aucun beſoin à la compagnie des bêtes. Il imitera plutôt les ſignes qu'elles ſe donnent les unes aux autres. Il hurlera parmi les loups, & avec des éléphans il contrefera leur cri.

Par la ſuite cet enfant vient-il à rencontrer & à entendre des hommes ? L'impreſſion faite ſur ſes oreilles éveil-

lera ſa langue. Mais pour imprimer à cet inſtrument de la parole le juſte mouvement qui doit former ſelon ſes déſirs un tel ſon plutôt qu'un autre, quel Maître lui donnera des leçons? quel Muſicien lui fera prendre le juſte ton? quel Anatomiſte aura-t-il pour lui montrer les cordes qu'il faut remuer, & pour les lui bander ſur leurs chevilles ni plus ni moins qu'il ne faut? aveugle comme il eſt ſur cette multitude d'organes compliqués, comment ſe peut-il faire qu'il mette en action ceux-ci plutôt que ceux-là, ſans héſitation? comment peut-il ſelon la circonſtance du lieu, & du beſoin en tirer le ſon ſignificatif, l'articuler nettement, & le prononcer à la ſatisfaction des oreilles les plus difficiles à contenter?

Cet ouvrage eſt incompréhenſible. L'enfant qui parle enfin, n'entend rien au mécaniſme qui produit ſa parole. Le plus grand Philoſophe n'en ſait pas plus que lui. L'Auteur de cette merveille eſt le ſeul qui ſache comme le tout s'exécute, & la loi qu'il a établie c'eſt que le ſon qui frappe l'oreille puiſſe être copié par la langue, que celle-ci le puiſſe rendre à ſouhait, non par aucune leçon ou en vertu d'aucune adreſſe de

la part de l'homme ; mais par l'effèt de cette communication prompte que Dieu a mise entre un organe & l'autre.

Cette communication se trouve la même dans tous les animaux. Elle est sur tout remarquable dans ceux qui ont la langue plus déliée que d'autres. Quand à force de tourner la manivelle d'une serinette (*a*) on a mis un air dans la tête d'un serin de Canaries, le chant passe dans une si parfaite exactitude des oreilles de l'oiseau à sa langue, qu'il en arrive souvent des disputes entre ceux qui l'entendent de l'antichambre, les uns voulant que ce soit le flageollèt qui sifle la leçon ; les autres que ce soit l'écolier qui la répéte.

C'est encore parce que l'oreille influe puissamment sur la langue qu'on réussit à faire causer les perroquèts, & tant de différens oiseaux. Le mécanisme d'entendre & de redire est en eux ce qu'il est en nous. Mais les sons qu'ils articulent comme nous, ne sont point significatifs pour eux. Ce n'est que du bruit tout pur, faute d'une intelligence qui y attache un sens.

(*a*) Flageollèt en forme d'orgues d'Allemagne pour sifler les serins.

Toute la ſociété eſt pleine des effèts admirables de cet ordre vraiment machinal. Mais l'habitude empêche d'y penſer. Voyons ce qui arriveroit dans un cas entièrement relatif à notre ſujèt. Je ſuppoſe qu'un bourgeois de Paris ſe tranſporte avec un enfant de deux ans au pié des Pyrennées, ou ſur les bords de la Garonne, & que le beſoin de ſes affaires l'y retienne pluſieurs années de ſuite. Le pere fera des liaiſons avec des hommes faits. L'enfant jouera avec ceux de ſon âge. Ils feront tous les deux leur perſonnage. De retour à Paris la prononciation du pere ſera encore celle de Paris : mais celle de l'enfant ſera la prononciation Gaſconne : parce que les oreilles du pere lors de ſon départ pour la Province étoient faites à l'accent Pariſien, & que celles de l'enfant ne connoiſſoient encore ni ſons, ni accens. Delà vient la difficulté que tant de perſonnes éprouvent à ſe défaire totalement de l'accent de leur province. Abordez les petits fils de nos Réfugiés établis à Breſlau ou à Londres : vous reconnoîtrez à l'un l'accent Picard, à l'autre le Normand, ou celui de delà la Loire fidélement conſervé de pere en fils dans la famille.

Il n'eſt pas même extraordinaire de voir des perſonnes qui en entendant de nouveaux accents & d'autres façons de s'énoncer, quoique dans un âge déja avancé, ne laiſſent pas de s'y conformer peu à peu & d'y plyer leur organe ſans réflexion. De-là vient qu'une infinité de jeunes gens qui avoient dans l'enfance la prononciation la plus juſte & la plus aiſée, perdent beaucoup de l'agrément qu'ils devoient aux leçons d'une mere bien élevée. C'eſt quelquefois la monotonie du Collége qui y contribue. C'eſt plus ordinairement la longue fréquentation de gens qui parlent mal. A cet égard nous ne gagnons ni à parler une autre langue, ni à reſter long-tems parmi les Étrangers.

Il me ſeroit aiſé de produire bien d'autres déſordres occaſionnés dans le langage ou par les premières impreſſions données à l'enfance, ou par la longue habitude d'entendre dans un autre âge un parois ou un mauvais accent. Mais il eſt très-ſuffiſamment démontré que pour former la langue le ſoin capital eſt de former l'oreille; bien loin de débuter par la gâter. Il demeure donc certain qu'un jeune homme ne peut pendant une longue ſuite d'années

d'années s'occuper d'un latin faux, & ſur-tout le compoſer tous les jours de ſon chef, ſans ſe fermer à lui-même l'accès de la vraie latinité, ou ſans accumuler mille obſtacles auſſi nuiſibles au goût qu'à la belle érudition.

Un autre mal inévitable dans le train commun des études publiques, c'eſt qu'un jeune homme qui ſe gâte l'oreille par ſes compoſitions journalières, eſt encore obligé d'entendre tout le travers de la compoſition des autres : en ſorte que les fautes de tous les particuliers deviennent contagieuſes : il faut que toute la troupe ſe reſſente du même mal.

On ſe figure que le reméde ſe trouve auſſitôt dans ce qu'on nomme le *thème corrigé*. Le latin n'en étant pas de la force & de la pureté qu'un maître ſavant ſeroit apparemment en état d'y mettre, mais ayant été défiguré par économie & appauvri par complaiſance, ce n'eſt plus du latin. Ces modeles ſont autant de galliciſmes, & autant d'atteintes portées à la juſteſſe de l'oreille.

3°. Toutes ces compoſitions puériles n'ont pas ſeulement le défaut d'établir dans les eſprits des habitudes vicieuſes

Grande perte de tems dans les compoſitions ordinaires.

plutôt que d'y en mettre de bonnes: le grand malheur eſt qu'après bien du travail & des années, ou bien l'on ne ſait pas le latin, ou bien l'on parle toute autre choſe que le latin. Au lieu qu'on pourroit ſe procurer un bon ſtyle en beaucoup moins de tems. Tous ces thèmes par leſquels on commence comme ſi c'étoit le vrai fondement de l'édifice, ſont entièrement contraires à la propriété & au vrai uſage de la langue.

J'ajoûte que cette compoſition ſi peu ſûre & ſi trompeuſe eſt beaucoup plus difficile à acquérir, & demande plus d'efforts que l'uſage même de la langue, dont on la croit le préambule néceſſaire. Mais eſt-il une plus grande abſurdité que de vouloir parvenir à la vraie pratique d'une langue par ce qui en eſt le renverſement? Eſt-ce par le faux qu'on trouve le chemin du vrai? & ſe peut-il une perte de tems plus volontaire que de s'entêter du ſervice d'un inſtrument très-difficile à acquérir & à manier, pour parvenir à une choſe dont chacun eſt capable, & qu'on ſe donne ſans apprêts ni machine.

Ceux qui ont ſoin par condeſcendance pour les commençans de ranger

le latin ſelon la marche de notre langue, conviennent que c'eſt un méchant latin, un latin fort éloigné du bon uſage : mais ils ne conviennent pas de même qu'il en coute plus pour apprendre ce mauvais latin que pour apprendre le bon, parce qu'ayant l'eſprit plein de leurs rubriques, & perſuadés que ce qu'ils font avec d'autres, eſt ce qui ſe doit faire; ils ne font plus de réflexion ſur l'action & ſur la méthode de la nature. En effèt, ce n'eſt point la Grammaire qui engendre l'uſage d'aucune langue : mais c'eſt l'uſage d'une langue qui peu à peu engendre la grammaire, les remarques, & les régles. La raiſon en eſt ſenſible.

Celui qui veut apprendre une langue en entendant fréquemment ceux qui la parlent bien, ou en traduiſant fréquemment ceux qui l'écrivent avec pureté, trouve bien des ſecours dont il ſeroit privé en ſe mettant d'abord à compoſer de ſa tête.

Quand un Étranger ſe trouve parmi nous, ſes yeux & ſon imagination s'inſtruiſent par la vûe des objèts, par la prononciation des ſons qu'il y entend joindre, par le geſte des perſonnes qui l'entretiennent. On ne ſauroit croire

combien l'air du viſage, le mouvement des yeux, & le ton de la voix ſe proportionnent aux circonſtances & donnent d'énergie à la parole. Avec ces ſecours notre voyageur trouve autant de maîtres que de perſonnes qui parlent en ſa préſence. On l'inſtruit ſans ſonger à l'inſtruire, & il apprend, même lorſqu'il ſe propoſe toute autre choſe que d'apprendre.

Quand il ſaura la langue par le bon uſage & par la fréquentation des honnêtes gens, il peut arriver qu'il veuille rendre le tout plus ſûr par la connoiſſance des régles, qu'il veuille connoître le génie de cette langue, ſes défauts, les manières qui la diſtinguent, ſes expreſſions ſurannées, ou même entièrement miſes hors d'uſage. Il peut ſe piquer de parler non ſeulement d'une façon aiſée, coulante, & gracieuſe; mais même avec pureté & ſans ſe permettre aucune faute.

Rien n'eſt ſi bien entendu que cet ordre. Ce qu'il ſe propoſe alors eſt d'une exécution facile & d'un profit ſûr. Cet homme qui va ſe mettre à la grammaire Françoiſe ne court pas après une langue qui lui ſoit inconnue. L'acquiſition en eſt faite. Il eſt en repos à

cet égard. Le grand uſage lui a donné la facilité d'entendre ceux qui la parlent, & de la parler lui-même. C'eſt alors qu'il eſt bon, s'il veut ſe perfectionner de prendre en main les remarques de Vaugelas, celles de Bouhours, de Ménage, de Deſmarèts, de Buffier, de Reſtaud, & tout ce que nous avons de nouveau ſur notre langue. Il pourra voir avec plaiſir & avec profit ces ouvrages qu'il n'auroit pas même pu entendre auparavant, s'il avoit voulu apprendre le françois par de pareilles lectures.

Il en ſera de même de la méthode d'apprendre une langue par la traduction. Même progrès & même ſuccès. Qu'on commence, & il n'importe à quel âge, par bien ſavoir les déclinaiſons, les conjugaiſons, & les dix ou douze plus communes régles de la ſtructure. Avec ce léger appareil qu'on ſe mette tout de ſuite à traduire d'après un bon maître la petite hiſtoire de Sulpice Sévère, Cornélius Népos, Quinte-Curce, & les autres tour à tour, ſelon le degré de force de leurs différens ſtyles : on ne peut manquer de s'accoutumer peu à peu au bon uſage. Il eſt impoſſible que ce qu'on retient

ne ſoit bon. Ce ſont tous termes juſtes ; inflexions juſtes, ſituations juſtes, & telles que l'uſage les demande. L'habitude du bon ſe fortifie d'un jour à l'autre, & eſt aidée par le fil même de la narration hiſtorique, par la liaiſon des penſées, par les répétitions fréquentes, par le ton même de la lecture qu'on proportionne à la nature des objèts, par l'émulation qui régne dans les exercices, & par le ſoin de remarquer à propos les retours des mêmes façons de parler. De cette ſorte une tête ne ſe remplira que du bon, ſans avoir aucune connoiſſance du mauvais. Les régles ou les généralités s'y aſſemblent naturellement à la ſuite des bons exemples, qui reviennent les mêmes. Au lieu qu'à la ſuite des régles il ne vient qu'un latin machinal, ſec, & plein de contrainte. C'eſt donc le bon uſage qui avec les réflexions enſeigne peu à peu la meilleure grammaire & qui l'enſeigne ſans fatigue.

Voici un autre avantage inſéparable de la méthode de n'employer que des Auteurs d'une latinité parfaite, ſoit dans les commencemens, ſoit dans les progrès. On peut dire que leurs ouvrages ſont la fleur de l'eſprit humain.

Telle eſt la première nouriture d'un jeune eſprit qui s'en occupe uniquement. Le ſentiment du beau lui vient peu à peu, & ſe fortifie en lui ſans s'altérer par des compoſitions vicieuſes ou ſuſpectes & par des exemples faux ou inſuffiſans.

Tout cet ordre eſt renverſé & ces avantages perdus dans la méthode d'apprendre une ancienne langue, ou la nôtre ſans aucun uſage précédent, mais par des compoſitions où l'on ne s'étudie qu'à appliquer les régles.

Votre jeune Diſciple les accumulera par ſa perſévérance à y être fidéle. Mais où cet ennuyeux travail le mène-t-il? Sa gloire ſera de compoſer ſans faute. Mais ce qu'il compoſe le plus régulièrement n'eſt rien qui vaille. Il vaudroit bien mieux pour lui qu'il lui échapât des fautes, & que ce qu'il a retenu fût bon; que ce fût du latin.

Le premier mérite du langage eſt de ſe trouver conforme à l'uſage. La ſeconde qualité qu'on y ſouhaite, mais qui eſt de beaucoup inférieure à l'autre, c'eſt l'exacte fidélité aux régles de la Grammaire. Dans notre ſociété il eſt tout commun que les Dames ſe mettent fort peu en peine d'étudier les ré-

gles de notre langue. Elles y portent même par-ci par-là quelque atteinte. Cependant elles ſavent la langue, & le tour de leur François eſt excellent. Quand il leur plaira elles ſauront les régles, & éviteront juſqu'aux moindres mépriſes. Il n'en eſt pas de même de celui qui ne ſait que ſa compoſition grammaticale. Où eſt-il parvenu ? Il eſt encore dans les avenues de la langue. Il n'en connoît pas la première entrée. Après tant de tems, de peines, & de régles, voyez je vous prie, ce qu'il lui reſte à faire. Il faut qu'il ſe remette ſur nouveaux frais à apprendre la langue latine entière. Je dis *entière*, & la choſe eſt vraie. Il ne ſait point le latin.

Car à l'exception des mots auxiliaires & des ſyllabes finales qui diverſifient les emplois des Noms & des Verbes, connoiſſance aſſurément fort mince; tout ce qu'il ſait de régles & ce qu'il applique avec tant d'efforts dans ſes compoſitions, n'eſt guère plus de ſervice pour le latin que pour ſa langue maternelle, que pour la langue Portugaiſe ou Eſclavonne. Il eſt venu à bout d'entendre les régles les plus générales qui fixent l'aſſemblage & le régime des

mots dans toute ſorte de langue. Il ne ſait abſolument que cela : mais ce n'eſt pas là que ſe trouve le latin. Il eſt tout entier dans la connoiſſance des termes de la langue, puis du tour propre ſelon lequel les Romains les rangeoient. On a beau y rêver : cela ne ſe trouve dans aucune tête ; & c'eſt uniquement dans les bons Auteurs qu'il le faut prendre. Mais avant que notre jeune Grammairien enfin parvenu au bout des régles puiſſe en recourant aux bonnes ſources, y acquérir une raiſonnable proviſion de termes, & de phraſes uſuelles ; il ſera tems de paſſer dans les écoles ſupérieures. Autres matières. Nouveau langage. Ce n'eſt pas la langue du ſiécle d'Auguſte qu'on y parle. Celle du moyen âge y a prévalu, & s'y maintient. De ſorte qu'à l'habitude de compoſer mal ſuccéde l'habitude de parler encore plus mal. Si les eſprits ſe ſentent alors quelques diſpoſitions pour l'éloquence & pour les ouvrages de goût, tous ces heureux germes ſe trouveront arrêtés. Ce ne ſera pas le ſtyle de l'école qui les fera éclorre.

Bientôt après il ſera queſtion d'un choix de vie : les affaires de toute eſpéce vont ſe ſuccéder. Il ne faut plus comp-

ter d'être à ſoi. La vie étant ſi courte un travail en chaſſe un autre. Nous courons où le beſoin actuel nous demande. Si ce qui méritoit d'être appris & ne pouvoit s'apprendre que par une longue pratique commencée dès l'enfance, a été négligé ou mal fait dans ſon tems ; c'eſt autant de perdu. On n'y revient preſque jamais.

Nous aurons dans la ſeconde partie de ce Livre une occaſion naturelle de faire voir pour quelle raiſon la ſtructure fondamentale des huit ou neuf parties du diſcours dont la nature enſeigne l'uſage à toutes les nations, eſt pour nous une étude pénible, & communément inutile, quand on conſidère cette ſtructure en elle-même, qu'on la ſépare de tout objèt, & qu'elle ne tient plus au vrai uſage de la langue. Nous verrons que c'eſt cette abſtraction même qui gâte tout. Au lieu que cette connoiſſance eſt aiſée, agréable, plus ſûre & bientôt plus étendue quand on commence tout d'un coup par l'uſage des bons Auteurs, quand enſuite on s'y affermit, & qu'enfin on perfectionne le tout par les obſervations, par la compoſition, & par une étude ſoigneuſe de la Grammaire.

4°. Il y a ici un autre ſujèt de plainte que je ne dois pas paſſèr ſous ſilence. Pendant que les jeunes gens ſont occupés à méditer ſur des régles, & à compoſer en ſilence, leur langue demeure muette pour le latin, & ne ſe dégourdit guère plus pour le françois. Souvent deux heures de travail ne ſuffiſent pas pour traduire de françois en latin une douzaine de lignes. Plus ils ont devant eux de régles & d'exceptions, plus ils deviennent défians ou diſtraits. Ils en contractent l'habitude de rêver & d'héſiter, par la connoiſſance qu'ils ont des dangers qui les environnent de toute part. On leur verroit au contraire une contenance aſſurée, & même pleine de gaîté, ſi on les mettoit d'abord dans l'uſage continuel de traduire, & de rendre compte auſſitôt de ce qu'ils ont compris.

L'habitude de compoſer d'abord au lieu de parler rend les enfans diſtraits.

Que les compoſitions qu'on preſcrit aux jeunes commençans ayent beſoin d'un arrangement mieux entendu, je crois la choſe démontrée par ces quatre inconveniens : 1. les ſuites d'une habitude qui ne s'accorde ni avec les procédés de la nature, ni avec le génie de la langue qu'on veut apprendre : 2. le tort qui ſe fait irréparablement

à l'oreille : 3. la perte de tems : 4. enfin l'accroissement infaillible d'une timidité qui ne nous est que trop naturelle.

Le mal augmente en faisant longtems des vers & des amplifications qui ne valent rien.

Les exercices qui viennent ensuite, dans les humanités même, augmentent encore le mal. Parmi les jeunes gens qu'on oblige à faire des vers & des amplifications, il y en a peu qui n'éprouvent du dégoût ou même beaucoup de répugnance pour ces compositions ; très-peu qui ne les remplissent de bévûes & de fadaises ; d'où il arrive nécessairement que ces exercices très-bons par eux-mêmes, non seulement sont sans fruit pour le très-grand nombre ; mais même très-pernicieux pour la plupart : puisque c'est pour eux une occasion continuelle de se fortifier dans un style détestable, tandis qu'on sait très-bien que pour former le goût, & embellir le style, il n'y a point d'autre moyen qu'un usage très-soutenu du vrai & du beau, sans prendre aucune connoissance de ce qui est vicieux.

Le même danger regarde les Maîtres.

Je ne voudrois pas répondre que le même danger ne regardât les Maîtres mêmes. Ce qu'ils dictent comme corrigé, sur-tout dans les basses Classes, ils le proportionnent, disent-ils, à la portée de l'âge : & non seulement ils

ne ſe permettent aucune hardieſſe de ſtyle ; mais ce qu'ils dictent eſt ſans graces & ſans goût par pure précaution. La longue habitude d'une latinité ſi abjecte émouſſe la juſteſſe de l'oreille. Les Maîtres de cette ſorte apprennent à ſe paſſer du beau, & peut-être à ne le plus ſentir. Quand ils prennent avec le tems la conduite d'une première Claſſe, il eſt bien à craindre alors, s'ils compoſent, que leur ſtyle ne ſoit flaſque & ſans vie, quand ils ſuivent l'habitude à laquelle leur eſprit eſt fait ; ou qu'ils ne donnent dans l'enflure s'ils font effort pour s'élever.

Vous, qui ne croirez pas devoir penſer comme moi, vous ne pouvez me refuſer la juſtice de convenir qu'il n'y a ici aucune perſonalité, aucun deſſein de déſobliger qui que ce ſoit. La penſée n'en peut venir dans un cœur équitable. C'eſt ici un ſujèt qui intéreſſe réellement tout le Public, mais dont on peut parler ſans compromettre en rien ceux qui enſeignent ; parce qu'on ne peut pas leur faire un crime d'avoir ſuivi une coutume qui eſt ſi généralement établie ; ni leur faire des reproches raiſonnables d'y renoncer s'ils en apperçoivent le foible.

Comme nous traitons une matière où la raiſon a tout droit d'être écoutée, & que l'expérience appuye ici la raiſon contre l'allégation de la coutume, il eſt de la probité de ceux qui ne m'approuveront pas, de ne point s'aigrir contre moi, & de ne me pas rendre odieux par des reproches vagues de nouveauté & de trop d'indulgence pour la jeuneſſe.

Eſt-ce une choſe ſi rare dans les Académies & dans d'autres Corps, de faire quelques changemens en mieux, ſans donner lieu à l'accuſation de nouveauté? Renonçons de part & d'autre à ces accuſations auſſi mal ſéantes qu'étrangères au ſujèt. Nous a-t-on jamais entendu taxer ni de pareſſe, ni d'ignorance, ceux qui enſeignent les belles lettres par la méthode vulgaire? Mais nous ne pouvons nous diſpenſer de dire que ceux qui l'ont introduite autrefois n'ont pas montré toute la prudence néceſſaire, & n'ont pas aſſez prévû les dommages qu'elle cauſeroit.

Quelque chrétiennes que ſoient les intentions de celui qui enſeigne, il peut ſe méprendre, ou en perdant de vûe le vrai but où tend ſon travail; ou en ſe laiſſant conduire dans ce qu'il

fait avec le plus de zèle, par des vûes trop peu ſûres, par la coutume, & par le nombre de ceux qui l'ont précédé.

Or c'eſt une vérité connue & juſtifiée par le ſoin qu'a pris Quintilien de nous l'inculquer à pluſieurs repriſes; par le témoignage de la nature même, par celui de l'expérience, & par le conſentement univerſel des Muſiciens qui fait preuve en cette matière; c'eſt une vérité décidée qu'il n'y a ni progrès, ni juſteſſe à eſpérer pour la langue, tant que les années ſe paſſeront à gâter l'oreille par des ſons diſcordans ou par un tour étranger dans la phraſe & dans la prononciation. « Gardons-nous donc » de former dans l'enfance & dans des » oreilles encore ſaines, une habitude » vicieuſe qui ſe fortifiera comme les » organes & deviendra un mal incu» rable. »

Les exemples & les cauſes naturelles appuyées ici de l'autorité.

Je ne ſuis pas le premier qui avertiſſe le Public du tort qu'on fait aux belles lettres, en y débutant par la compoſition. Ce que je viens d'en dire, Monſieur Rollin l'avoit dit en des termes plus forts, avec la candeur que chacun lui connoît; & aſſurément on ne le ſoupçonnera ni d'avoir donné dans les voies ſingulières, ni d'avoir voulu af-

foiblir le goût du travail. Voici ses propres paroles.

Traité des Etudes, l. 2. ch. 3.

„ Faut-il commencer par la composition des thêmes, ou par l'explication des Auteurs? c'est ce qui fait plus de difficulté, & sur quoi les sentimens sont partagés.

„ A ne consulter que *le bon sens & la droite raison*, il semble que la dernière méthode devroit être préférée. Car pour bien composer en latin, il faut un peu connoître le tour, les régles de cette langue, & avoir fait amas d'un assez grand nombre de mots dont on sente bien la force, & dont on soit en état de faire une juste application. Or *tout cela ne se peut faire qu'en expliquant les Auteurs*, qui sont comme un Dictionnaire vivant & une Grammaire parlante, où l'on apprend par l'expérience même la force & le véritable usage des mots, des phrases, & des régles de la Syntaxe.

„ Il est vrai que la méthode contraire a prévalu, & qu'elle est assez ancienne: mais il ne s'ensuit pas pour cela qu'on doive s'y livrer *aveuglément & sans examen*. Souvent la coutume exerce sur les esprits une es-

„ péce de *tyrannie qui les tient dans la*
„ *servitude & les empêche de faire usage*
„ *de la raison ; qui dans ces sortes de*
„ *matières est un guide plus sûr que*
„ *l'exemple seul, quelqu'autorisé qu'il soit*
„ *par le tems.*

„ Quintilien reconnoît que pendant
„ les vingt années qu'il enseigna la Rhé-
„ torique il avoit été contraint de sui-
„ vre en public la coutume qu'il avoit
„ trouvé établie dans les écoles, de n'y
„ pas expliquer les Auteurs, & il ne
„ rougit pas d'avouer qu'il avoit eu tort
„ de se laisser entraîner par le torrent.
„ On ne se trouve point mal dans l'Uni-
„ versité de Paris d'avoir apporté en
„ d'autres choses quelques changemens
„ à l'ancienne manière d'enseigner. *Je*
„ *voudrois qu'il fût possible d'y faire quel-*
„ *que essai de celle dont nous parlons*,
„ afin de s'assurer par l'expérience si
„ elle auroit dans le public le même
„ succès, que *je sai qu'elle a eu dans le*
„ *particulier, à l'égard de plusieurs en-*
„ *fans.* Mais en attendant on doit être
„ content du sage milieu que suit l'Uni-
„ versité.

Quoique M. Rollin paroisse n'avoir pas voulu décider la question, il la décide cependant par l'inclination qu'il

montre pour la méthode de s'en tenir d'abord à la traduction des Auteurs purs; par le témoignage qu'il rend au ſuccès de cette methode; & par les ſuites naturelles qui decoulent de ſon aveu. Car les eſprits & les exercices des commençans ſont de même nature dans les Écoles publiques & dans le particulier : & le procédé qu'il atteſte avoir eu des ſuccès ſi marqués dans les études particulières, il ſeroit honteux de ne le pas faire tourner à l'avantage de tout le Public.

M. le Févre de Saumur nous avoit déja donné le même avis: & ſur la manière d'étudier les belles lettres perſonne n'avoit plus de droit que lui de ſe faire écouter. Il poſſédoit parfaitement les anciennes langues, & oppoſoit des exemples ſans replique aux vains efforts qu'on faiſoit pour donner un air de raiſon à la méthode commune.

En moins de trois ans, ſans aucuns thèmes & par le ſeul travail de la traduction, il avoit mis ſon fils en état d'entendre en entier la plupart des Hiſtoriens, preſque tous les Poëtes épiques & dramatiques, ſoit Grecs, ſoit Latins, ſans y être arrêté nullepart,

Cet enfant à l'âge de treize ans commençoit à se faire un nom lorsque le pere vint à le perdre. Il essaya d'adoucir sa peine en donnant les mêmes soins à sa fille, qui par l'unique secours de la traduction est parvenue à l'érudition la plus brillante. Chacun sent d'abord que je parle de Madame Dacier, l'un des grands ornemens de notre Nation & de notre siécle.

Voici le jugement de M. le Févre sur la méthode vulgaire, qu'il blâme avec beaucoup de justesse quoiqu'avec des termes peut-être un peu trop durs.

Méthode pour commencer les Humanités, par M. le Févre.

» Dans une éducation si chère, je » me gardai bien de suivre la méthode » que l'on suit ordinairement; qui est » de commencer par la composition. » Il n'y a rien selon mon sens qui nuise » si fort à un enfant. Je me suis toûjours étonné de voir pratiquer une » telle méthode pour introduire les » enfans dans la connoissance de la langue Latine. Car cette langue est après » tout comme les autres langues. Cependant qui a jamais oui dire qu'on » commence l'Hébreu, l'Arabe, l'Espagnol par la composition. Un homme qui délibère là-dessus n'a pas » grand commerce avec la raison. Qui-

» conque me demandera pourquoi ; je
» lui dirai que c'eſt à lui à prendre du
» tems pour y penſer.

Quelque reſpectables, direz-vous, que puiſſent paroître les témoignages qu'on vient de produire, il y auroit de l'imprudence à quitter notre façon d'enſeigner les anciennes langues. Tant d'hommes célèbres par leur éloquence & par leur érudition n'ont-ils pas paſſé par le même apprentiſſage ? Tous ont fait le même trajèt. Tous ſe ſont mis ſur la même barque, & ont été ſous la conduite des mêmes régles. Voilà ce qui les a menés au vrai ſavoir & à la perfection.

Tous ceux qui ont un ſtyle l'ont acquis par un moyen différent de la compoſition de l'école.

Vous auriez bien plus ſujèt de dire que ces grands hommes, comme les autres qui ont perdu leur tems dans les études ordinaires, ont tous fait naufrage, & couru riſque de ſe perdre les uns comme les autres par une conduite fauſſe. Que ſi quelques-uns ſont revenus à la lumière, ils en ſont redevables à des ſecours poſtérieurs, qui comme autant de planches leur ont été préſentés à tems, & dont ils ont ſu ſe ſervir mieux que d'autres. Boileau doit ſon ſalut au goût qu'il prit pour l'Art Poëtique d'Horace & pour les Poëmes

d'Homère en les traduiſant. C'eſt l'Odyſſée qui a monté l'imagination de l'Auteur du Télémaque. C'eſt la traduction de l'Iphigénie & de la Phédre d'Euripide qui a formé le grand Racine. Sigonius doit ſa Latinité & ſa gracieuſe briéveté à l'habitude de lire tous les jours Salluſte. Dom Mabillon doit ſon ſtyle nerveux à la lecture aſſidue de Tite-Live. Le Bembe, Murèt & les Manuces doivent le tour nombreux & la pureté de leur langage au ſoin qu'ils prirent de très-bonne heure de copier Cicéron. Enfin tous ceux qui ont acquis du goût & une vraie érudition, n'ont eu de ſuccès qu'autant qu'ils ont pris perſévéramment les Anciens pour modéles, & qu'on leur a épargné l'uſage de tout ſtyle inſipide & agreſte.

Voici ce qui fait illuſion en ce genre. On ſe figure confuſément, à force de l'avoir entendu dire, que les études de tant de jeunes gens ne demeurent infructueuſes que par le refus qu'ils font de travailler. Le premier mal vient d'ailleurs. La plupart ne ſe ſont détournés du bon chemin que parce qu'on ne le leur a pas montré. Ceux qui enſeignent ſavent très-bien le terme où

il faut arriver. Mais voyent-ils bien distinctement la route qui y mène ?

Ceux qui s'égarent, & l'on peut sur mille en compter neuf cens & plus qui s'égarent, souvent avec beaucoup de bonne volonté ; tous tant qu'ils sont ont d'abord pris uniformément le même chemin. Mais ceux qui ont réussi ne l'ont fait qu'en quittant de bonne heure cette route pernicieuse, & en se jettant dans la bonne. Ils seroient allés & plus loin & plus vite s'ils y avoient toûjours marché. Enfin ils se sont totalement livrés à la lecture des Anciens, ce qui a décidé du sort de leurs études. Auparavant les régles mêmes appésantissoient la marche & ne menoient pas au but. Ne dites donc point que ceux qui ont acquis de l'éloquence, du goût & un beau nom doivent leur succès à votre méthode. Mais pour ceux dont les études n'aboutissent à rien, c'est votre ouvrage & vous avez tout droit de vous l'approprier.

Nous avons rassemblé & produit les principales raisons de l'inutilité des études publiques pour le très-grand nombre, & de la modicité du profit que d'autres en tirent. Toutes ces raisons

ſe peuvent réduire à ce mot de Cicéron; qu'*en parlant ſouvent mal on parvient* * *naturellement à parler mal.*

* Lib. 2. de Orator.

Nous avons fait voir & ceux qui enſeignent n'ignorent pas, combien les premières compoſitions ſont mauvaiſes, combien la pratique en eſt longue C'eſt conſéquemment avoir ſuffiſamment fait ſentir ce qui ne ſe devroit pas faire. Il eſt tems de venir à l'autre article & d'établir *ce qui ſe doit faire* pour mieux réuſſir ſans allonger le tems des études, ou même en le reſſerrant.

I I.

Examen de ce qui eſt de néceſſité dans l'étude des anciennes langues.

LES langues vulgaires & les anciennes étant de même nature, la mécanique en étant la même, le bon ſens nous conduit à une régle ſûre, à une méthode de les enſeigner parfaitement ſimple & conforme à ce mécaniſme.

Comme nous apprenons nos langues vulgaires par l'habitude ou d'entendre des choſes bien dites, ou d'en lire de bien écrites, en un mot par le bon uſage, c'eſt la même choſe pour

les anciennes. L'ufage de traduire les bons Auteurs, le feul qui puiffe nous introduire à la connoiffance de leur langue, fe fortifie d'abord par le fecours de la petite Grammaire qui contient les élémens; & après quelques années par le fecours d'une Grammaire plus pleine & plus étendue.

Rappellons-nous ce que nous avons dit des jeunes Romains. Ils entendoient & parloient le Grec, avant qu'on les envoyât aux Écoles publiques. Nos jeunes gens avant ce tems ne connoiffent de ces deux langues que le nom, & on ne les mèt au Collége que pour y commencer à apprendre le latin. La marche de nos études publiques ne peut donc pas être la même que celle des écoles de l'ancienne Rome : & c'eft une néceffité de remetrre à un autre tems l'étude de la propriété de la langue & la critique des Auteurs : c'étoient là les exercices les plus ordinaires dans l'éducation publique des jeunes Romains. Nous ne pouvons commencer par là : nous y viendrons dans le tems propre.

En attendant & pour mettre les jeunes gens en état d'y parvenir, il faut leur faire commencer l'étude des lan-

gues Latine & Gréque ; non en les obligeant à parler Latin avec d'autres, ce qui leur nuiroit infiniment ; car personne ne ſait plus parler cette langue ; non en compoſant de François en Latin ſelon des régles données, puiſque c'eſt un moyen trompeur, & qui ne conduit perſonne au vrai but ; mais par un uſage fréquent & bien ordonné des Écrivains anciens dont le mérite a fait l'admiration de tous les ſiécles.

Tous les exercices de nos Colléges ſont parfaitement d'accord avec cet uſage des Auteurs : ils ſemblent avoir été établis pour le mettre en train & pour le porter très-loin. Exceptons-en la ſeule compoſition des thèmes : encore n'eſt-ce pas proprement la compoſition de François en Latin qu'il faut changer : c'eſt uniquement la matière de la compoſition, & tout le reſte ſubſiſte.

On dicte du François choiſi à l'avanture qu'il faut enſuite mettre en Latin ſur telle & telle régle de grammaire. Voilà ce que j'appelle un travail perdu, déſagréable, pernicieux. Qu'on faſſe écrire au contraire le François d'un excellent Auteur latin qui a été auparavant bien expliqué & bien entendu, pour être remis en Latin, & rétabli, s'il

ſe peut, dans ſa première forme : voilà du Latin & non une ombre ou un ſqueléte de Latin. Voilà le bon uſage de la langue. Par tout où ces lectures & ces compoſitions ſeront très-fréquentes, là ſera infailliblement une ſource de goût. Par cette méthode à coup ſûr on n'acquerra rien que de vrai : on ne retiendra rien qui ne ſoit ſolide & de garde.

Le mérite des écrivains d'Athènes & de Rome, & leur délicateſſe en tout genre de compoſitions, ont naturellement engagé ceux qui enſeignoient les belles lettres ou en public, ou en particulier, à lire & à expliquer ces Auteurs à leurs éléves. D'où eſt venu l'ancien uſage de donner à tous les Maîtres le nom de *Lecteurs.* Mais l'eſprit de l'homme toûjours ami de lui-même & de ſes productions, ne s'en tint pas à la ſolidité de cet exercice, il voulut y mettre du ſien. Tout ce que les Maîtres rencontroient dans leurs lectures qui ſe trouvât de même eſpéce, ou d'un uſage fréquent, ils ne manquoient pas de le rédiger en forme de régle, puis de faire compoſer conformément à cette régle. Les remarques & les régles s'accumulèrent. Tout le mérite de la profeſſion

parut consister à rappeller la structure de la langue à certaines généralités. Les jeunes gens ne s'occupèrent plus d'autre chose. Attention sur une régle : attention sur une autre. Ils en chargeoient leur mémoire & y ramenoient à tout propos leur style. Les explications de Grammaire, les dictées, & la réforme des compositions emportèrent tout le tems. Il n'en resta plus pour la traduction des Auteurs. On se fit ainsi une langue différente de la leur. On quitta le vrai & le beau pour un langage imaginaire.

Il est bien permis quand on s'est égarré de revenir sur ses pas : & si l'on veut entendre les Anciens, c'est d'après leurs livres qu'il faut composer & parler : leur langue se retrouve là, ou elle n'est plus nulle part.

Mais c'est une plainte fort ordinaire parmi les personnes qui ont le plus de discernement, que rien n'est si lourd que le commencement du Latin ; rien de plus desagréable pour ceux qui l'enseignent & pour ceux qui l'apprennent, parce que de tant de livres Latins qui nous restent, il ne s'en trouve aucun d'assez simple pour être à la portée des commençans ; qu'ainsi ce seroit rendre

un vrai ſervice au Public, ou de prendre dans les Auteurs les plus eſtimés une ſuite d'extraits proportionnés au beſoin de l'âge ; ou de compoſer dans cette vûe un recueil de petits ouvrages aſſez faciles pour être entendus des jeunes gens, & aſſez agréables pour les encourager, en y mettant toute la ſimplicité convenable à l'enfance, ſans bleſſer en rien la pureté du langage; en ajoûtant enfin à toutes ces précautions, celle de fortifier ce ſtyle inſenſiblement & par degré.

* *Janua Linguarum.*

Coménius * a rapproché les termes des langues Gréque & Latine : mais bien des perſonnes ne les trouvent ni toûjours juſtes, ni ſuffiſans. Le ſtyle qu'il en employe pour les coudre eſt maigre & peu propre à donner le goût de la langue.

Cordier a compoſé des Dialogues d'une bonne latinité, & dans la vûe d'aider les enfans. Mais il faut leur former l'eſprit auſſi-bien que la langue, & il eſt ſi plein de puérilités qu'on croiroit qu'il n'a jamais porté les yeux plus loin que les quatre murailles de ſon école.

Eraſme a plus de gayeté, il embraſſe plus de termes & d'objèts ; mais ſon

Latin eſt-il aſſez ſûr, n'étant que celui d'un moderne ? Ajoûtons qu'il n'eſt point du tout ce qu'il faut pour ceux qui commencent.

D'autres s'y ſont pris de bien des manières fort différentes. Il n'y en a point qui ayent raiſonné moins juſte en ce point, & qui ayent plus mal ſervi la jeuneſſe que ceux qui lui gâtent l'oreille, en lui faiſant d'abord expliquer des ouvrages qui ne ſont pas Latins, ou qui lui mettent en main des Auteurs dont ils ont renverſé la latinité.

La traduction vulgate des ſaintes Écritures eſt un grand préſent que Dieu a fait à ſon Egliſe. Nous y trouvons la doctrine du ſalut, la foi, & les mœurs. Mais n'y cherchons pas la belle latinité. La religion Chrétienne n'a rien dû à l'apparence de l'érudition, ni aux apprêts de l'éloquence. Elle s'eſt établie par ſes propres forces.

Il ne faut pas commencer par le Latin de la Vulgate.

D'autres au lieu d'employer le Latin de la Vulgate ont fait imprimer des Auteurs latins dont ils avoient dérangé le ſtyle en le ramenant à la phraſe Françoiſe. Ce Latin n'avoit plus rien d'effrayant. Mais autant il devenoit ſemblable à la langue ruſtique du

moyen âge, autant reſſembloit-il peu à celle des bons ſiécles. Quelle néceſſité y avoit-il de gâter les anciens, tandis que nous avons du Latin plat à diſcrétion ? Mais la première & longue habitude du mal a des ſuites auſſi fâcheuſes en fait de langues qu'en fait de mœurs. Ne lire pendant trois & quatre ans qu'un Latin déguiſé & habillé à la Françoiſe, c'eſt lire du François quatre ans de ſuite : c'eſt n'être pas ſorti de chez ſoi, & n'avoir encore entendu d'autre langage que le ſien. Quand on voudra mettre le pié dans les Auteurs mêmes, on ſe trouvera en pays étranger. On y ſera tout neuf.

Diſons l'exacte vérité. Un enfant peut gagner quelque avance pour les belles lettres, en commençant par contracter pendant quatre ans l'habitude d'un Latin aſſurément très-faux, étant de ſa fabrique. Mais quelle eſt cette avance ? La même que celle qu'on peut donner pour la langue Françoiſe à un jeune Eſpagnol, en l'exerçant quatre ans de ſuite à parler le patois Auvergnac ou Limoſin, dans l'intention de le perfectionner enſuite à Verſailles. Que ne commencez-vous par l'amener à Verſailles. S'il y eſt ſéden-

taire, vous le prendrez bientôt pour un jeune François. Il n'entendra que le langage de Verſailles & retiendra auſſi-bien le bon François qu'il auroit retenu le mauvais; & il n'en ſera jamais réduit à ſe défaire des tours & des accens Limoſins.

Après tant de vaines tentatives pour faciliter l'entrée des études, il reſtoit un moyen à prendre & c'étoit le plus ſûr de tous. Il conſiſtoit à faire des extraits des meilleurs Auteurs en n'y prenant que ce qui convient à des commençans, & en ne touchant en rien à la pureté de la langue. C'eſt ce que l'Univerſité de Paris avoit conſeillé, & même commandé comme néceſſaire depuis l'entrée des baſſes Claſſes juſqu'au ſortir de la Rhétorique, en fortifiant ce choix par degré (*a*).

(*a*) Vingt-troiſième article des Statuts de l'Univerſité de Paris, réforme de 1600.

Quoniam linguarum cognitio à bonis & priſcis autoribus petenda eſt, videant Lectores quos Regentes vocant, ut delectum optimorum librorum habeant, nempe ut pueris adhuc rudioribus unâ cum regulis Grammatices aliquid ex Terentianis fabulis, familiaribus Ciceronis Epiſtolis, Virgilii Bucolicis, & aliis hujuſmodi purioribus autoribus prælegant; provectioribus aliquid de Salluſtio cum Commentariis Cæſaris, Officiis Ciceronis & facilioribus ejuſdem Ciceronis orationibus, una cum Virgilio & Ovidio interpre-

On ne pouvoit mieux entrer dans les vûes de l'Université, ni dans les intentions des gens de lettres qui demandoient depuis long-tems ce secours; qu'en donnant au Public le recueil qui vient d'être annoncé sous ce titre : *Latini sermonis Exemplaria è Scriptoribus probatissimis* (*a*). J'apprends qu'il y aura des Extraits semblables pour le Grec.

La première obligation qu'on paroît s'y être imposée a été de respecter le

tentur. Regulas subinde utriusque Grammatices Latina cum Græcis conjungendo repetant, ut eos in cognitione linguæ utriusque confirment. Majoribus verò qui in secunda vel prima Classe se exercebunt, graviora Ciceronis opera nempe Orationes, Tusculanas quæstiones & alia philosophica, libros de Oratore & ipsum Oratorem Brutum, partitiones Oratorias, Topica cum Quintiliano lectitent, non omissis interim Poetis, nempe Virgilio, Horatio, Catullo, Tibullo, Propertio, Persio, Juvenale, interdum & Plauto : & ut linguæ Græcæ non ignari existant post præcepta Grammatica aliquid de Homeri seu Iliade, seu Odyssea, Hesiodi Opusculum ἔργα καὶ ἡμέραι nuncupatum, Theocriti εἰδύλλια ediscant, tum quosdam Platonis Dialogos, aliquot Demostenis & Isocratis Orationes, tum etiam Pindari Hymnos, & alia hujusmodi pro arbitrio lectorum & captu discipulorum seligant. Libros obsoletos, neotericos qui nuper in Gymnasia invecti sunt, rejiciant & ad puriores fontes revocent.

(*a*) Modéles de Latinité, tirés des meilleurs Ecrivains, ou les Extraits de M. Chompré, chez les Freres Guerin.

texte des Auteurs comme une chose sacrée : & dans le dessein d'aider les commençans on a pris le parti de supprimer ce qui seroit d'abord trop difficile pour eux, plutôt que de défigurer le Latin en le renversant.

Dans cette suite de différens Extraits on ne passe pas brusquement d'un style à un autre de différent caractère : le premier dispose au suivant par quelque ressemblance ; & quoique le jeune Lecteur s'élève par degré à un style plus fort, on lui a par tout épargné les épines : il ne se trouve arrêté nullepart. Chaque page amène une agréable nouveauté, & au lieu de l'ennuyer par des leçons de morale, on l'attache par des traits d'histoire qui portent leur morale avec eux, & donnent lieu aux réflexions.

La traduction qui est jointe à ces Recueils, peut mettre un jeune homme en état de rendre service à d'autres, & seconder la bonne volonté de ceux qui veulent dans un certain âge se remettre à l'étude des langues, sans se donner un maître.

Cette petite bibliothéque, ou toute autre qu'on voudra faire dans cette vûe, est suffisante pour le présent : &

par une ſuite bien ménagée de tous les différens ſtyles, elle forme & affermit le goût, de façon qu'en paſſant aux Auteurs mêmes qu'elle invite naturellement à voir, on reconnoîtra la nouriture à laquelle on eſt fait. Ce n'eſt plus un changement qui rebute.

Ce recueil & les premiers élémens de la Grammaire, voilà tout l'appareil qui ſuffit. Il ne faut ni ſyntaxe, ni particules, ni dictionnaire, ni larmes.

La Grammaire élémentaire, & la première étude des langues.

Ces élémens de Grammaire qu'on ne ſauroit trop reſſerrer ſe réduiſent à quatre chefs d'une très-petite étendue.

Le premier contient les courtes définitions des huit parties du Diſcours avec des exemples.

Le ſecond contient les paradigmes des Noms & des Pronoms ſelon leurs claſſes.

Le troiſième comprend les conjugaiſons des Verbes réguliers, en y joignant ceux qui s'éloignent de la loi commune, & forment leurs tems d'une façon qui leur eſt particulière.

Le quatrième chef renferme en petit

nombre les régles les plus communes qui s'obſervent en Latin & en toute langue pour aſſembler les mots. Sciop-pius les a très-bien réduites à douze qui embraſſent tout le premier néceſ-ſaire, & une ſimple page les peut con-tenir. Il n'y faut ni définitions ni expli-cations : mais des exemples Latins très-courts & très-purs, dont le maître fera concevoir le ſens & l'uſage. Tels ſont ceux-ci ou d'autres, auſſi peu chargés.

1. *Cultus ager. Solum pingue. Tenerum gramen.*

2. *Menedemus & Crito vicini.*

3. *Funus procedit. Sequimur.*

4. *Rem omnem audies. Audita eloquar.*

5. *Itane contemnor abs te?*

6. *Qui ſcîs eos diſcordare?*

On peut y en joindre un petit nom-bre d'autres, en faiſant toûjours choix d'objèts tout à fait ſenſibles (*a*). Les lectures, le tems, & les fréquens re-tours des mêmes façons de parler don-neront lieu d'en amaſſer peu-à-peu ce qu'il en faut, ou ce qui preſſe le plus.

Il faut avouer qu'il n'y a rien de ſi froid que la Grammaire & tous ces

(*a*) Ce petit Rudiment d'une feuille de vingt-quatre pages ſe trouve chez les Freres Guerin. Il eſt de l'Auteur des Extraits.

traités qui ne roulent que ſur les ſignes des objèts. Ce ſont en effet les objèts ſignifiés par le diſcours qui nous occupent & qui nous touchent. Il n'en eſt pas de même de la ſtructure des mots. Nous y prennons peu d'intérêt. Les Logiciens & les Grammairiens en font une étude ſpéciale. C'eſt leur métier. Mais c'eſt une triſte commiſſion pour des enfans. Les infléxions ou les formes que les mots peuvent prendre, & les premières loix de l'aſſemblage ne ſauroient trop ſe réduire au plus grand néceſſaire. Il faut que les jeunes commençans voyent la fin d'une tâche qui ne les réjouit pas.

Ils n'en ſeront que plus diſpoſés à apprendre le tout parfaitement. C'eſt une affaire de quelques mois, & il eſt néceſſaire qu'ils ſachent bien ces quatre petites parties de la Grammaire élémentaire, parce que ce ſont des Généralités qui reviennent ſans fin & que les fonctions de ces inſtrumens ſont naturelles en toute ſorte de langue.

Pour rendre la marche plus prompte dans les Auteurs où ils vont entrer, il eſt à propos que les commençans s'exercent à bien ſavoir les élémens. Il vaut mieux qu'ils les apprennent une bonne

fois que de chanceller à chaque mot, faute de pouvoir diſtinguer les rapports & les fonctions des termes, leurs infléxions, & les communes régles de leur union.

Alors ſans aucun délai on ſe mettra à la traduction des bons Auteurs, en débutant par les plus faciles. Je ne demande point d'être crû à cet égard, quel que ſoient les ſuccès dont j'ai été témoin : je demande qu'on ſe repoſe de la réuſſite ſur la parole de M. le Févre, de Madame Dacier, du célébre Voſſius (*a*), & de M. Rollin. Voilà mes garrants.

Il faut que celui qui commence l'étude d'une ancienne langue s'entretienne tout d'abord avec les Auteurs du bon ſiécle, & qu'il n'entende qu'eux. C'eſt proprement le mettre à Verſailles pour apprendre à parler François.

A chaque inſtant il trouvera lieu de rappeller & de fortifier par de nouveaux exemples tout ce qu'on lui a fourni d'élémens & de principes. Il n'entendra que des termes choiſis, & placés avec juſteſſe. Par l'habitude de rendre compte de tout & de répéter les mê-

(*a*) *Gerardi Joann. Voſſii Opuſcul. de ſtudiorum ratione.*

mes locutions, il en remplira son imagination. Il n'en connoîtra point d'autres, & ne sera point réduit par des compositions nécessairement gauches à se faire un Latin rustique, un jargon mêlé de mots latins & de phrases populaires.

Si nous en croyons ceux qui ont le plus réfléchi sur cette matière, on ne commencera point par la traduction des fables de Phédre. Quoique le style en soit assez simple, on y sent un tour travaillé & un son poétique. Tout est mesuré & cadencé : ensorte que la première impression qu'elles font sur l'oreille ne la dispose pas à sentir le vrai caractère du Discours ordinaire.

Le motif qui a engagé plusieurs personnes à employer pour les commencemens la petite histoire d'Eutrope, n'est point tiré de l'agrément de sa narration qui en est fort dépourvûe, mais de la simplicité de sa diction jointe à un tour, qui malgré sa sécheresse est Latin, & ne mèt rien de faux dans l'esprit, comme pourroit faire le Latin d'un moderne.

Celui qui enseigne & ceux qui apprennent se trouveront mieux de l'histoire sacrée de Sulpice Sévère. Cet

homme aussi estimable par sa vertu que par son savoir a composé ce petit ouvrage en faveur de la jeunesse qu'il faisoit élever à grands frais dans la piété & dans l'étude des belles lettres. Son intention étoit de lui procurer dans un assez petit volume le fond de l'histoire du monde, & les progrès de la religion aussi ancienne que le monde.

Le sujèt de l'ouvrage ne pouvoit être meilleur. Il employe un style également court & élégant, relevé d'ailleurs par une clarté parfaite. S'il s'y trouve par-ci par-là quelque phrase, plus longue ou plus embarassée que de coutume, on peut la laisser pour le présent, ou la couper en autant de petites phrases séparées qu'elle contenoit de différens membres.

Comment il faut faire usage des Auteurs.

Mais soit qu'on traduise encore les abrégés de Sulpice Sévère & d'Eutrope; soit qu'on ait fait un pas en avant, & qu'on ait pris Justin, ou plutôt Cornelius Nepos, dont la latinité est tout à la fois très-délicate & très-accessible, voici le point où vous devez amener les commençans par la méthode de traduire, de questionner, & de faire rendre compte en Latin. C'est d'entendre si bien & de redire en tant de sortes

& à tant de repriſes les écrits des morts, que ces exercices deviennent en quelque ſorte équivalens aux entretiens qu'on auroit avec les Grecs & les Romains s'ils étoient encore vivans : il faut que les jeunes gens à force de répéter & d'imiter les Anciens, n'acquièrent pas ſeulement la facilité de s'énoncer, mais que le tour de leur langage ne puiſſe pas être différent de celui de la belle antiquité.

Ici nous ſuivons la nature pas-à-pas & c'eſt l'hiſtoire même des langues qui régle notre conduite. Puiſque chaque langue en effèt, a d'abord ſon mécaniſme naturel qui lui eſt commun avec toutes les autres, & qu'elle a de plus une infinité de termes qui lui appartiennent, une infinité de façons de les ranger qui ont été fixées par l'uſage & par les écrits des ſavans ; il faut bien ſe garder dans la manière d'enſeigner de s'occuper de la première partie aux dépens de la ſeconde ; & c'eſt, nous l'avons vû, ce qui arrive en les ſéparant. Or il n'eſt rien de plus praticable que de les faire tout d'abord marcher de compagnie.

Pour diſtinguer & aſſigner juſte les parties du Diſcours, ou ces fonctions

essentielles qui sont de l'institution de la nature dans chaque langue, il ne faut que le secours d'une Grammaire élémentaire : & quoique les Grecs & les Romains jouissent d'une grande liberté dans l'ordonnance de leurs phrases, la Grammaire élémentaire nous y montre par des marques faciles à distinguer quelle est la dépendance d'un mot à l'égard des autres, quelle est la fonction de chacun d'eux, quel est l'accord & le résultat du tout. On ne peut donc, quand on commence à traduire, faire trop d'usage de la connoissance des élémens.

Avec ce secours un jeune homme sera en état, non de composer par lui-même en latin ou en grec, ce qu'il ne pourroit faire avec toutes les régles & avec l'application la plus grande, que d'une façon pitoyable, & sans se nuire par un langage vicieux ; mais il se mettra en état de reconnoître les parties d'un Discours bien fait, & d'en assigner exactement les divers emplois, ce qui en fixe le sens d'une façon sûre.

Dans cette vûe il fera bien d'observer fréquemment dans l'étendue d'une phrase le mot principal qu'on nomme le Verbe, c'est-à-dire, le mot qui ex-

prime l'attribution qu'on fait de l'existence, ou d'une action à un sujèt. Il remarquera ensuite le mot qui désigne ce sujèt ou la personne à qui l'on attribue l'existence, ou de qui provient l'action.

S'il se trouve à côté une action incidente, si au Verbe principal, il s'en joint un autre qui lui soit comme subordonné, & qui à l'aide d'un Pronom relatif ou autrement tienne au sujèt dont on vient de parler, ou à la qualité de cet objèt; c'est bien fait de pouvoir reconnoître ces piéces; de les nommer juste, & de déterminer par les inflexions des mots celui qui en attire un autre sous son régime, & celui qui est régi; enfin d'assigner leurs rapports, & leurs fonctions toûjours reconnoissables par les livrées ou les marques qui sont particulières à chacun d'eux.

Il ne faut pas toucher à l'ordre du Latin en traduisant.

Mais en traduisant puis en accusant l'état & l'emploi de chaque terme, il ne faut jamais toucher à l'ordre général de la phrase Latine. Que l'oreille soit toûjours frappée par le tour propre de la langue. Si l'ancienne quitte son habit pour prendre celui de notre langue moderne, elle n'est plus reconnoissable.

Car toutes les langues & ſur-tout les anciennes ont une façon, une marche différente de celle de la nôtre. C'eſt une autre méthode de ranger les mots & de préſenter les choſes. Dérangez-vous cet ordre ? vous vous privez du plaiſir d'entendre un vrai concert. Vous rompez un aſſortiment de ſons très-agréables. Vous affoibliſſez d'ailleurs l'énergie de l'expreſſion & la force de l'image. Sans le vouloir vous vous perdez l'oreille, au point de ne plus ſouffrir qu'avec peine l'arrangement qui eſt propre à la phraſe Latine. Vous ne croirez être content en vous mettant à traduire que quand votre oreille aura entendu ce Latin entiérement changé & mis ſur l'air de la phraſe Françoiſe : un exemple aſſez court éclaircira cette vérité.

Goliathum, proceritatis inuſitatæ virum 1, David adoleſcens 2, impacto in ejus frontem lapide 3, proſtravit 4 : & allophylum, cum inermis puer eſſet 5, ei detracto gladio 6, confecit 7. L'ordre de la nature.

Si on ſe mèt à ranger cette phraſe à la façon de l'école, on la détruit.

David adoleſcens 2 proſtravit 4. Goliathum virum proceritatis inuſitatæ 1, la- Renverſement de l'ordre naturel.

pide impacto in frontem ejus 3, & confecit allophylum 7, gladio detracto ei 6, cum puer esset inermis 5.

Le moindre goût suffit pour faire sentir que le Latin de cette seconde phrase a perdu toute sa saveur. Il est aneanti. Mais ce qui mérite le plus d'attention, c'est qu'en déshonorant ce récit par la marche de la phrase Françoise, qu'on lui a fait prendre, on a entièrement renversé l'ordre des choses qu'on y rapporte, & pour avoir égard au génie, ou plutôt à la pauvreté de nos langues vulgaires, on mèt en piéces le tableau de la nature.

Car dans cette dernière phrase, (dans ce Latin francisé) le jeune homme renverse avant qu'on sache qu'il y ait quelqu'un à renverser : le grand Goliath est déja par terre, qu'il n'a encore été fait aucune mention ni de la fronde, ni de la pierre qui a fait le coup : & ce n'est qu'après que l'Étranger a la tête coupée, que le jeune homme trouve une épée au lieu de fronde pour l'achever.

Ceci nous conduit à une vérité fort remarquable, que c'est se tromper de croire, comme on fait, qu'il y ait in-

version ou renverſement dans la phraſe des Anciens (*a*), tandis que c'eſt très-réellement dans notre langue moderne qu'eſt ce déſordre.

La première de ces deux périodes; celle qui eſt pure & Latine, eſt fort différente de l'autre qui eſt un vrai gallicisme. La latinité de la première, ſans être dans le goût oratoire, préſente dans ſa ſimplicité hiſtorique un vrai tableau du fait: & ſi vous y conſidérez l'adreſſe avec laquelle la langue Latine diſpoſe ſes termes, vous y trouverez plus que l'art des Peintres mêmes ne peut fournir. Ceux-ci n'ont qu'un inſtant à vous livrer. Au lieu que vous avez ici la continuité de l'action, & le progrès des circonſtances qui ſe ſuccédent.

Vous voyez d'abord (1 & 2) ſelon l'ordre de la nature, les deux Champions en préſence, & la diſproportion de l'un à l'autre; puis on les mèt aux priſes. La pierre (3) partie de la fronde du jeune homme, briſe le front du Géant: il tombe (4): le jeune Hébreu ſe trouvant ſans armes (5), lui enleve ſon épée (6) & l'acheve (7).

(*a*) Voyez le Cours de Belles Lettres par M. Batteux, Chanoine de l'Egliſe de Reims, chez Saillant.

Ici l'ordre grammatical du Latin se rend esclave de la nature, & quoiqu'il conserve ses droits en donnant à chaque terme l'inflexion & la terminaison qui en caractérise l'emploi, cependant la suite des choses signifiées n'est point dérangée par l'ordre du Latin : au contraire la marche de la phrase est précisément comme celle de l'action.

Sulpice Sévère raconte cette défaite en d'autres termes : mais c'est en suivant de même le progrès de l'évènement qu'il rapporte. Après avoir fait mention du Géant il fait commencer l'action.

David etiam nùm puer in prælium processit. Primoque ictu, misso fundâ lapide, allophylum perculit. Caput victi & spolia abstulit.

Pour faire tout d'un coup apercevoir la servitude & la foiblesse de nos langues modernes à cet égard, il ne faut que prendre les trois mots essentiels de la phrase de Sulpice Sévère, & les ranger tour-à-tour à la manière des Latins puis à la nôtre. *Allophylum perculit puer.* Voilà la phrase Latine. *Puer perculit allophylum.* Ce tour est moins Latin & rentre dans le nôtre : c'est parce que nos oreilles sont faites à celui-ci que nous

nous figurons voir un renverſement dans l'autre. Mais qu'on employe la première phraſe ou la ſeconde : il n'importe pour le ſens. Il eſt également éclairci dans l'une comme dans l'autre par la commodité des terminaiſons qui ôtent toute équivoque.

Par cet avantage les Grecs & les Latins étant toûjours ſûrs de produire nettement leur penſée, il leur étoit aiſé d'ajoûter à la clarté quelques nouveaux ornemens, ſans l'affoiblir, & même de ranger tellement les mots de la phraſe, qu'il en réſultât une image plus juſte & une ſignification plus énergique. De là vient que dans le Diſcours même le plus familier, ce qu'ils diſent peint l'objèt qu'ils ont en tête, & fait ſaiſir la diſpoſition des parties, les avantages ou les dangers qui ſe montrent, & la marche de l'action. Ce qui marquoit le plus dans une penſée, ce qui preſſoit le plus en toute rencontre, c'eſt ce qu'ils mettoient en avant dans leur diſcours, & ce qui occupoit le devant du tableau.

Lupum fuge.

Taurum, cornu petit ille, caveto.

Vos *iſtæc* intro auferte.

Malo me Galatæa petit.

Miles, *vultum* feri.

Quand il arrive cependant que la circonſtance & un motif raiſonnable, permèt ou commande de prendre un arrangement moins ordinaire; c'eſt alors une nouvelle beauté de diſpoſer les termes autrement. C'eſt ainſi qu'un pere dans Térence ſe nomme d'abord lui-même, & mèt au ſecond rang les objèts que l'uſage mettoit au premier.

Primus ſentio mala noſtra.
Primus reſciſco omnia.
Primus porrò obnuncio.
Ægrè *ſolus*, ſi quid ſit, fero.

Nos langues modernes n'ont pas la même liberté : c'eſt preſque toûjours le même air, la même mode, & le même habit. Elles ſont communément ſi pauvres, qu'elles n'en ont pas un ſecond pour changer. En voici la preuve.

Puer perculit Allophylum.
Allophylum perculit puer.

Voilà les mêmes termes dans les deux phraſes, & le même ſens. Dans nos langues c'eſt autre choſe.

Le jeune Hébreu tua le Philiſtin.
Le Philiſtin tua le jeune Hébreu.

Voilà les mêmes mots & les mêmes articles : mais ce ſont deux ſens oppoſés, & on ne les diſtingue l'un de l'autre que par la ſituation même des mots. C'eſt donc

donc une néceſſité de négliger, ou même de renverſer l'image des choſes, & de renoncer aux graces de la variété, pour avoir cet unique arrangement des termes ſans lequel on ne s'entendroit pas. Car pour peu que cet ordre ſoit rompu, la phraſe forme un autre ſens, ou n'en forme plus aucun.

Ce qui nous a aſſervi à cette néceſſité, c'eſt l'uniformité de nos terminaiſons, & le mauvais emploi de nos articles. Les terminaiſons étant invariables, on fit bien de recourir aux articles. Mais ce n'étoit plus remédier à l'inconvénient que de joindre aux mots des articles, qui en bien des rencontres ne varioient point le ſens, ne le fixoient en rien, & le rendoient même ambigu.

Ce vice, radicalement le même dans les langues du Nord, s'eſt communiqué par-tout dans le midi de l'Europe. Toutes nos langues s'en reſſentent, & juſqu'ici les remédes ont été impuiſſans.

Les Italiens, par exemple, avec les mêmes articles forment des ſens contradictoires par le ſeul déplacement des mots.

» Il Giovanetto uccise il Philiſtino.
» Il Philiſtino uccise il Giovanetto.

C'eſt encore de même en Anglois.

„ The boi Killed the Philiſtine.

„ The Philiſtine Killed the boi.

Dans toute l'Europe celui qui parle & celui qui écoute, portent toute leur attention ſur l'ordre des mots, non ſur l'ordre des choſes. La loi eſt faite. L'ordre des mots fixe tout, & on ne peut s'en écarter. La Grammaire mène impitoyablement tout le diſcours : elle y aſſigne communément la première place au ſujèt qui agit (1); la ſeconde au verbe ou à la marque de l'attribution qu'on juge lui convenir (2); la troiſième à l'objèt ſur lequel paſſe l'action (3).

„ L'enfant (1) tua (2) l'Étranger (3).

Les dernières places ſont pour les ſignes des différentes circonſtances. L'eſprit eſt dirigé par cette allure connue, ou par cette enfilade réglée de quatre ou cinq piéces, qui ont le pas preſque par tout, & qui ſe ſuivent entr'elles dans une phraſe comme dans une autre.

On ne pouvoit imaginer rien de plus froid, ni de moins propre à jetter dans le diſcours quelque utile nouveauté, ou à éviter une monotonie aſſoupiſſante. Car outre le déſagrément d'entendre par-tout un ton uniforme, &

de retrouver une entière reſſemblance dans les petites & dans les longues phraſes, la ſervitude où l'on ſe trouve de faire marcher d'abord le *nominatif*, puis le *verbe*, & auſſitôt le *régime*, pour former un ſens déterminé ; nous réduit à ne pouvoir preſque mettre aucun rapport, aucune agréable proportion entre des mots toûjours rangés de même, & les objèts qui prennent des formes ſi différentes. Il faut beaucoup de génie pour y réuſſir, & pour réparer adroitement cette péſanteur preſque inſéparable de nos langues.

C'eſt ce que font ou tâchent de faire ceux des nôtres, qui traduiſent de Grec ou de Latin, en François. S'ils commencent par renverſer l'ordre de l'ancienne phraſe & la ramènent à la ſtructure de notre François, ils s'apperçoivent d'abord que l'image de l'objèt n'eſt plus la même, & que la phraſe pleine de feu & de grace dans le texte, ſe traîne dans la traduction & dégénère en une longueur ou une péſanteur dont les oreilles ſont choquées. Que fait alors le traducteur ? Sa reſſource ordinaire eſt de convertir en trois ou quatre phraſes détachées les différens membres qui dans le texte ancien n'en

faiſoient qu'une ſeule. L'avantage qu'il y trouve, eſt de remettre dans le françois au premier rang ce qui s'y voyoit d'abord dans le texte & dans la nature, puis de faire marcher les autres parties du diſcours comme la nature avoit rangé les autres parties de l'objèt.

Mais il en eſt arrivé à bien des Traducteurs & à d'autres qui manient les langues modernes, un accident très-déſagréable, qui eſt de racheter un défaut par un autre. Car en coupant ainſi une ſeule phraſe en trois ou quatre autres tout-à-fait courtes, on a introduit parmi nous une façon de parler, qui n'a ni poids, ni dignité; un ſtyle affranchi de toutes liaiſons; qui ne va que par bonds & par ſauts; qui affecte en tout une vivacité pétillante, & un air de petit-maître.

Ceux de nos Écrivains qui ont évité ce double inconvénient ſont d'autant plus eſtimables que leur condition étoit plus déſavantageuſe. Il en étoit bien autrement des Grecs & des Latins. En les ſuppoſant d'une part & nos Écrivains de l'autre dans une parfaite égalité de génie, l'avantage eût été pour les Anciens, & le tour de leur langue en ce cas leur aſſuroit la ſupériorité.

Car quelque ſoin qu'on ait pris de cultiver & de polir nos langues, le premier fond des phraſes eſt toûjours le même. Il faut en paſſer par-là, & y revenir ſans ceſſe. Si quelqu'un riſque par-ci par-là les plus petits écarts, on en eſt bleſſé, & il s'expoſe à la déſagréable alternative, ou de donner dans l'obſcurité, ou de paſſer pour une tête légère.

Les Anciens par la diverſité des ſituations qu'ils donnoient librement d'une phraſe à l'autre aux mêmes parties du diſcours; mettoient plus de force dans leurs compoſitions. L'eſprit s'y trouve ſans ceſſe attiré & puiſſamment attaché par des peintures nouvelles : & comme la liberté de l'inverſion n'y tombe guère que ſur les mots, pour faire mieux ſentir l'ordre naturel des choſes; toutes ces phraſes differemment conſtruites, enchantent l'oreille & tiennent l'eſprit collé ſur l'objèt par la façon de le peindre : ou ſi l'eſprit demeure quelque peu en ſuſpens, c'eſt une adreſſe qui ſoutient l'attention : quand on a fait effort pour arriver au ſens plein & entier, on le ſaiſit avec plus de feu & de ſatisfaction.

Si quelqu'un ſe figuroit que la phraſe

où nous venons de repréſenter le combat de David, ne fournit ou n'admèt aiſément une image de ſon objèt, que parce qu'elle eſt hiſtorique ; il ſeroit facile de le détromper. C'eſt en tout genre que les anciennes langues jouiſſent de l'avantage de tourner ce qu'elles diſent de façon à nous préſenter une véritable peinture. Prennons, pour nous en convaincre, une phraſe qui roule ſur un objèt intellectuel & de pure morale : la voici d'abord en françois.

» Nous (1) devons regarder (2) comme un homme (3) d'une eſpéce peu » commune & preſque divine (4), celui qui (5) s'eſt comporté (6) à l'égard de ſes amis (7) dans la mauvaiſe comme dans la bonne fortune (7) d'une manière noble, égale, » & inébranlable (7).

Voilà l'ordre grammatical de toutes nos phraſes. Mais ce n'eſt pas celui de

(1) Le Nominatif ou la perſonne agiſſante.

(2) Le Verbe ou l'expreſſion de notre jugement.

(3) Le Régime, ou l'objèt ſur lequel paſſe l'action.

(4) La manière d'être de l'objèt.

(5) Le Relatif qui fait l'attache de la phraſe incidente.

(6) Le Verbe incident.

(7) Les Prépoſitions, leurs ſuites, & toutes les circonſtances.

la nature. Cicéron * range le tout d'une façon fort différente. Il ne débute point, comme nous, par porter un jugement avantageux d'un personnage qu'il n'a encore ni caractérisé ni nommé : mais après avoir, comme il est naturel, amené d'abord sous nos yeux celui dont il s'agit de porter un jugement, après avoir produit en sa faveur le témoignage d'une conduite toûjours bienfaisante & inébranlable, alors il le couronne avec justice & fait de lui un éloge auquel nous applaudissons.

* De Amicit.

Qui enim utrâque in re gravem, constantem, stabilemque se in amicitia præstiterit, eum ex maximè raro hominum genere judicare debemus ac pœnè divino.

Cet ordre naturel des objèts, qui se trouve presque toûjours renversé par l'uniformité tyrannique de notre Grammaire, se remontre dans la phrase de Cicéron. C'est l'avantage qui se tire de la liberté qu'ont les Anciens de ranger les termes à volonté ; & le mérite réel de cette dernière image vient moins de Cicéron que de sa langue.

S'il y a tant d'énergie, & s'il se trouve des sons si gracieux dans le tour même du latin, il faut bien se garder d'anéan-

tir ce tour, en le bouleverſant comme on fait dans les Écoles. C'eſt empêcher l'oreille d'en ſentir le caractère. C'eſt dépouiller la belle latinité de ſes vraies parures. C'eſt la réduire à la pauvreté des langues modernes, & accoutumer l'eſprit à ſe familiariſer ſans répugnance avec la ruſticité.

Faites, je vous prie, la comparaiſon de l'avantage que vous cherchez en dérangeant le latin avec l'avantage que vous négligez. Celui-ci eſt très-grand, & l'autre n'eſt rien.

Ce que vous cherchez eſt le ſecours de la reſſemblance qu'aura ce latin retourné, avec notre phraſe françoiſe. Vous n'y mettez l'ordre ou le progrès auquel vos oreilles ſont accoutumées, que pour ne laiſſer entre le latin & le françois que le moins de différence qu'il ſera poſſible.

Mais c'eſt cette reſſemblance qui gâte tout, & que votre imagination ne pouvoit trop éviter. Quand une langue ancienne ou étrangère a été à tout moment & pluſieurs années de ſuite ramenée au caractère de la vôtre, elle perd le ſien à votre égard : elle eſt dénaturée & n'eſt plus la langue que vous

vous proposiez d'apprendre. Vous faites exactement ce qu'il faut pour ne la jamais posséder.

Rien n'étoit mieux que de faire avec les Grecs & avec les Romains ce qu'un François bien conseillé a grand soin de faire à Londres, quand il veut se mettre promptement le goût & le tour de la langue Angloise dans la tête. Sa première attention est d'éviter la rencontre de ses compatriotes, parce que pour bien entrer dans le sentiment de la phrase angloise, il faut perdre de vûe celui de la sienne.

Ce que vous cherchez n'est pas un gain : & ce que vous négligez est une perte très-réelle. Par cette habitude de démembrer le latin, vous perdez le discernement de ce qui en constitue la vraie beauté. Vous réduisez a rien l'image de l'objèt, & l'énergie du style. Je ne dirai point que l'oreille perde pour cela sa justesse : mais l'organe devient indifférent au bon, par la longue habitude de se contenter du mauvais.

C'est mal raisonner, dit-on : il faut bien éclairer la marche des jeunes voyageurs. Si on ne leur renverse d'abord la phrase latine, si on ne leur montre dans le latin ce qu'ils ont coutume de

voir dans leur langue ; les commençans ſe croiront perdus. Ils ne trouveront qu'embarras & que précipices. Comment voulez-vous qu'ils s'en tirent?

On ſuppoſe ici ce qui n'eſt point: on met les ténébres où il fait jour : & l'on nous recommande l'uſage d'une lampe quand nous voyons le ſoleil luire. Ce texte eſt d'abord une nouveauté pour nos oreilles : mais il n'eſt pas pour cela d'une obſcurité impénétrable: on y voit bientôt clair, & jamais la lumière n'y manque. La Grammaire latine, il eſt vrai, permèt de placer les mots tantôt d'une ſorte, tantôt d'une autre, pour peindre & faire ſentir l'ordre naturel des objèts: mais elle ne perd pas ſes propres droits, ni ne refuſe ſon ſecours à perſonne, & bien loin de donner à la phraſe latine une forme qui la rende obſcure, elle n'y ſouffre pas l'ombre d'ambiguité. Par-tout il ſe préſente ou des mots, ou des ſyllabes auxiliaires, qui, comme autant d'affiches, vous indiquent où il faut trouver l'agent & l'action. On y diſtingue le mot qui régit & celui qui eſt en régie. Ainſi en traduiſant, il n'y a rien à déplacer : point de renverſement à faire, & c'eſt ſurtout dans les commencemens *qu'il faut*

accoutumer l'oreille au caractère du latin, bienloin de tordre le latin au gré de l'oreille : ce qui est la ruine de l'un & de l'autre.

Tout demeurant en état, les termes qui font accord se distingueront promtement à l'aide des syllabes qui les terminent. Il ne faut avec cela que donner à chaque mot le sens qui lui convient dans votre langue, sans y mettre encore aucune liaison. Tout est fait de ce moment : le jeune Lecteur n'aura pas plutôt apperçû le terme principal qui exprime l'attribution d'existence ou d'action, & le nominatif qui conjointement avec le verbe, commande ou mène toute la phrase ; qu'il mettra aussitôt dans le reste de sa traduction, l'ordre auquel il se porte sans réflexion & par le pur effèt d'une longue habitude.

Ce que nous venons de dire établit suffisamment la nécessité de débuter par la traduction en y apportant les trois précautions suivantes, 1°. que l'auteur qu'on explique soit très-simple, quoique pur & estimé : 2°. qu'on joigne à la traduction qu'on en fait, une fréquente application des élémens ; 3°. qu'en traduisant, il ne soit jamais touché à l'ordre de la phrase latine.

Il faut enſeigner comme la nature nous enſeigne.

Ici l'adreſſe importante, l'adreſſe infaillible, & qui ne peut manquer d'être du goût d'un bon maître, c'eſt d'imiter dans ſon travail la dextérité de la nature dans les moyens qu'elle prend pour nous inſtruire. On ne peut que réuſſir en s'y conformant.

La nature ne nous communique la connoiſſance des objèts qui nous environnent, & les penſées de ceux avec qui nous vivons que par des ſignes intermédiaires, par des marques ſenſibles qu'elle produit au-dehors : telles que ſont les couleurs, la figure, l'odeur, le toucher, les mouvemens de la tête ou des yeux, les geſtes, les attitudes de tout le corps, en un mot toutes les marques dont la perception ſert à nous faire connoître la préſence & la différence des objèts. Tous ces ſignes par leſquels la nature nous en avertit, ſont enſuite fixés dans la mémoire à l'aide de quelqu'un des ſons de la voix, lequel devient ainſi la marque très-commode & très-abrégée de l'objèt & de ce qui le caractériſe. Ce ſon par lui-même ne ſignifie rien ? mais les hommes conviennent entr'eux qu'il ſignifiera telle choſe : & par une convention toute ſemblable on attache encore ces ſons

à quelques caractères tracés ſur le papier ou ailleurs.

Plus le concours des ſignes naturels qui font d'abord connoître l'objèt, ſe trouvera grand; plus les traces en demeureront profondément gravées dans l'eſprit. Il n'en eſt que plus aiſé de les unir en les faiſant tenir enſuite à un ſigne de pure inſtitution, (qui devient le mot du guèt de chaque idée) deſorte que le ſeul nom lû ou prononcé, vous rappelle & fait revivre la couleur de l'objèt, la figure, l'odeur & toutes les marques dont la nature le caractériſe.

Cette adreſſe de la Providence eſt accompagnée d'un caractère de bonté vraiment digne d'elle. Comme l'Auteur de la nature & de la ſociété a jugé qu'il étoit néceſſaire aux hommes d'acquérir par l'exercice & même par un travail rude les choſes dont ils ne ſe pourroient paſſer; il a voulu en même tems que la preſence de ces choſes & leurs qualités nous fuſſent déclarées par des marques promptes, & que la diſtinction de ces ſignes ne demandât ni tems, ni efforts. Diſcerner une plante par la figure, ou un fruit par ſon goût, c'eſt choſe aiſée. Mais cultiver cette plante & la faire fructifier, c'eſt un travail ſérieux.

Quand la Providence fait des présens à l'homme & lui prépare de quoi l'occuper ; elle a soin d'y laisser beaucoup à faire : elle invite la main de l'homme à l'achèver. Elle la demande : elle l'attend. C'est-là qu'il faut du travail. Mais quand elle nous instruit ; elle marche la première : elle guide la raison & la conduit où elle doit arriver, par des signes sensibles *qui la préviennent :* & soit que ces signes soient de l'institution de la nature, soit qu'ils soient du choix de la société pour abréger & rappeller le tout, ces signes sont d'une agilité inconcevable.

Par quel étrange raisonnement s'est-on donc avisé de vouloir rendre lourd & fastidieux ce que la nature a pris soin de rendre aisé & expéditif ? par quelle singulière exception s'est-on cru en droit d'ordonner qu'il seroit employé des milliers de régles & de machines, pour parvenir à entendre le latin, si tant est qu'on y parvienne par cette voie ; tandis qu'il en est de cette langue comme de toutes les langues, & de tous les signes que le simple usage saisit sans obstacle, & qu'il emporte avec célérité.

S'il faut du soin & des efforts, c'est

pour obtenir les choſes mêmes, jamais pour apprendre les mots qui les déſignent. Plus il vous aura couté de travaux & d'application pour ſavoir les choſes à fond, plus la connoiſſance en ſera durable. Mais dans l'apprentiſſage des langues, auſſi bien que dans la façon ordinaire de les parler, tout doit être facile, & plein de gaïté. La lenteur y gâte tout. C'eſt l'exemption même de tout embarras & de toute contrainte qui en aſſure naturellement le ſuccès.

Pour ne nous point méprendre dans la manière d'apprendre les anciennes langues ou les modernes; il eſt prudent d'obſerver encore de plus près, ce que la nature a ſouſtrait à nos recherches : nous nous épargnerons par-là un travail qui n'eſt point néceſſaire; puis de voir ce qu'elle a confié à nos ſoins : nous éviterons par-là de nous faire tort à nous-mêmes en refuſant notre travail où il eſt indiſpenſable.

Comme il y a donc deux tems & deux progrès différens dans la révélation naturelle; il y en aura ſemblablement deux dans la manière d'enſeigner une langue, puiſque c'eſt une partie de ce qu'on apprend naturellement. Le

premier degré des leçons que nous recevons de la nature, consiste en ce que les objèts & les marques extérieures qui les distinguent, se présentent sans efforts de notre part & viennent nous trouver, sans le secours de notre main ou de nos raisonnemens.

Nous pouvons faire usage des choses qui nous environnent, en étant sans cesse informés ou par le simple aspect, ou par l'indication d'autrui : après quoi ces signes s'entraident tellement par leur concours qu'ils nous rappellent la pensée de l'objèt quoiqu'absent ; & que la présence même d'un seul signe peut les remplacer tous.

L'autre degré qui suit dans la science naturelle, consiste en ce qu'après avoir acquis la connoissance des choses & des premiers signes qui y tiennent, on peut observer la nature & les différens usages de ces signes, puis à force de manier ou de suivre les mêmes signes dans des rencontres différentes, acquérir une connoissance plus étendue de l'objèt même.

Un Botaniste a commencé par distinguer une renoncule d'avec une anémone, une jacinte d'avec un narcisse, & la plupart des plantes d'un usage or-

dinaire. Il ne lui a fallu pour cela que ce qu'il faut à tous les hommes pour acquérir ces connoiſſances. Le coup d'œil, l'odeur, la figure, l'air de la fleur, un nom, en un mot les premiers ſignes qui ſe préſentent. Par la ſuite il range dans un ordre méthodique & les renoncules, & les roſes, & toutes les plantes uſuelles, ou même, s'il veut aller juſque-là, toutes les plantes dont on a connoiſſance. Il les diſtribue en différentes claſſes par une étude ſuivie des caractères qui les diſtinguent, comme ſont les pétales, le nombre ou la diſpoſition des étamines & du piſtile; la fanne, l'odeur, les couleurs, les utilités, les noms propres de ces particularités. La connoiſſance de ces différens ſignes le mèt même en état de ſe faire des idées juſtes de pluſieurs plantes dont on lui fait la deſcription ſans les lui montrer en nature.

Dans le premier dégré de cette recherche, il ſe fait ſans ennui & ſans peine une étroite liaiſon des ſignes avec les choſes connues, & des ſignes entr'eux. Dans le ſecond dégré il faut du ſoin & du travail. L'étude de ces ſignes bien ordonnée, ſur-tout pour connoître les choſes ſans les avoir vûes, eſt une affaire,

une ſcience d'une très-grande étendue. Mais on y eſt aidé ou par la liberté de voir les objèts précédemment, ou par le concours des ſignes qui fixent les objèts en leur abſence, & qui ſont même un attrait ou une invitation preſſante à juſtifier le tout par une vûe plus préciſe.

Voilà ce qui arrive dans l'étude du latin, ou de toute autre langue : on débute par connoître conjointement les objèts & les ſignes qui les expriment. Enſuite ſans avoir ni la vûe, ni la connoiſſance des objèts, on ſe ſert du concours des ſignes précédemment connus, pour ſuppléer à la préſence de l'objèt : on croit le voir : & il n'eſt plus poſſible d'en rappeller la penſée ſans ſe ſouvenir du nom qu'on lui donne, & de ce qu'on en a entendu dire.

Mais ſi ce progrès, ſi cette double démarche de ſaiſir d'abord les objèts avec leurs ſignes, puis d'étudier les ſignes à part, ſe trouve néceſſaire ; c'eſt ſur-tout dans les langues. On n'y peut pas d'abord ſéparer les ſignes d'avec les objèts, & faire entendre ce qu'on veut ſur la nature & ſur l'emploi de ces ſignes, comme on le pourroit dans bien des arts. Un homme peut fort bien

parler d'architecture & d'agriculture ſans avoir ſous ſa main les objèts dont il parle. Qui eſt-ce qui ne le ſuivra pas dans les leçons qu'il peut faire ſur le choix d'un bon emplacement ; ſur le choix de l'air & de l'eau ; ſur celui des matériaux convenables, ou ſur le beſoin de pulvériſer la terre, qu'on veut cultiver, d'en réparer les pertes par l'amendement, de nettoyer, de ſarcler. Chacun lui prétera l'oreille & entendra ſa penſée, parce que ces objèts & leurs ſignes ſont déja quelque peu connus. Eſt-ce de même dans les langues ?

Débutez-vous, comme il eſt d'uſage, par l'étude des ſignes ? entreprennez-vous de faire concevoir à des commençans quelle eſt la manière d'arranger dans leur compoſition la perſonne, l'agent, le patient, le tems, le cas, la ſubſtance, la manière d'être ou d'agir, le gérondif, le ſupin, le .... n'en accumulons pas davantage : vous verrez d'abord tout votre monde bâiller. Ces ſignes ne ſont liés à aucun objèt connu. Ce ſont des idées purement intellectuelles ſur leſquelles les ſens n'ont point de priſe. Ces leçons expriment des êtres métaphyſiques, dont l'aſpect eſt capable de rebuter un homme fait. Com-

ment voulez-vous qu'un enfant y prenne goût ?

Comme c'eſt une occupation réellement très-affligeante pour l'enfance d'entendre differter ſur la Grammaire ; ce n'eſt pas non plus un début fort agréable pour elle d'entendre lire des tirades d'anciens Auteurs, dont elle ne ſait pas le premier mot. Faites donc dans l'École ce qui ſe fait dans la nature & dans la ſociété. Faites marcher ou paroître d'abord les choſes qu'on doit traduire. Que les commençans ſachent de quoi il s'agit, & ne leur en montrez le latin que quand le tout eſt déja conçu, & rangé dans leur eſprit. Pour lors faites tenir à cet objèt tels ſons qu'il vous plaira. Termes Latins, Grecs, Hébraïques ſi vous voulez. L'objèt une fois connu fixe les ſignes qu'on y joint.

Premier dégré de l'apprentiſſage des langues.

Entretenez la jeuneſſe de choſes qui ſe puiſſent montrer au doit. Si vous ne les avez point ſous vos yeux, faites concourir pluſieurs ſignes précédemment connus qui les rendent comme préſentes. Si les objèts même ou la deſcription qu'on en peut faire, ſe trouvent agréables, les ſignes que vous employez pour en parler ſe collent pour

ainſi dire à l'objèt, & tiennent indiviſiblement les uns aux autres. C'eſt l'action de la nature même. Mais autant la nature fait preſtement cette union (des choſes connues & des ſignes qui les repréſentent) autant la compoſition ſcholaſtique y apporte-t-elle de retardement. Souvent elle arrête tout en n'occupant l'eſprit que des noms & des fonctions de ces ſignes avant que le tems en ſoit venu.

C'eſt viſiblement réſiſter aux loix de la nature, & lutter contre l'expérience de tous les ſiécles ; de vouloir commencer l'étude d'une langue par un étalage ſcientifique de purs ſignes, puis par le ſoin de ranger les ſignes ou les mots tout autrement qu'il ne ſe pratique dans la langue même qu'on veut apprendre ; & enfin par la triſte commiſſion de chercher des termes entièrement inconnus, & d'en faire le choix, puis l'aſſemblage conformément à des régles métaphyſiques.

Y a-t-il une apparence de poſſibilité & de réuſſite à vouloir qu'un enfant aille fouiller dans tous les recoins d'un dictionnaire, auſſi gros que lui, qu'il ſe reconnoiſſe dans des généralités très-abſtraites & très-lugubres ; qu'enfin

il ſe mette en quête après des mots auxquels il ne peut raiſonnablement donner ni une juſte préférence ſur d'autres, ni un juſte arrangement entr'eux, en ſuivant des régles qui ne lui apprennent point le procédé réel de la langue ?

Je le ſuppoſe occupé d'un mot françois. Il en trouvera trois latins qui y répondent. Le voila arrété. Auxquels faut-il donner l'excluſion ? quelle raiſon lui en fera prendre un autre ? Il ne connoît ni la choſe dont il s'agit, ni le terme juſte qui eſt d'uſage pour la déſigner. C'eſt une néceſſité qu'il s'exprime en latin, comme le fit en françois cet Officier Suiſſe à qui ſon tailleur demandoit s'il étoit content de l'habit qu'il lui avoit eſſayé. L'Officier eut recours à ſon dictionnaire ; il fit ſon thème & répondit. » L'habit eſt pro- » pre & *bel* ; mais pas *équitable* à mon » *corps*.

Ne voyez-vous pas que votre chercheur de mots prendra juſtement celui qui convient le moins au ſujèt & fera une ſeconde chute en le conſtruiſant avec d'autres au rebours du bon uſage. Y a-t-il du ſens à exiger ce qui n'eſt pas faiſable ? Vous voulez qu'un jeune homme ſe détermine dans

le choix de chaque mot en faveur de celui qui eſt le plus conforme aux circonſtances & qu'il lui donne d'autres termes pour adjoints en s'aſſurant qu'ils vivront en bonne intelligence. C'eſt la même conduite que ſi vous commandiez durement à un domeſtique encore neuf d'aller reconnoître à la première rencontre des gens que vous avez en tête, & qu'il n'a jamais vûs ; de les démêler dans la foule ; & de les mettre enſuite en même auberge avec d'autres dans la ferme perſuaſion qu'ils ſe plairont enſemble, & y vivront en paix.

De plus comme la recherche des ſignes dont on ne connoît ni le bon emploi, ni le juſte ſens, eſt un travail triſte, qui n'avance qu'avec peſanteur, & qui fait tout à l'aveugle, c'eſt une complication immanquable de longueur, de dégouts, & d'inutilité.

Les bons maîtres en conclûront que c'eſt pour eux une néceſſité, mais une néceſſité très-agréable & exempte de tout inconvénient, de commencer & de continuer l'étude d'une langue par l'attention de bien faire connoître d'abord les objèts dont on doit parler en cette langue, & par le continuel uſage de traduire les Auteurs qui la parlent

bien; jamais par des compoſitions qu égarrent, jamais par cet attirail de régles qui n'opèrent par proviſion que la contrainte & la barbarie, au grand préjudice de l'oreille, de la langue, du goût, & du ſtyle.

Faiſons au contraire ce que fait la nature dans les leçons ſi fines & ſi promptes qu'elle nous donne: que ſa marche régle la nôtre. C'eſt ici qu'il faut faire ce que nous avons remarqué qui ſe pratiquoit pour un Étranger qui arrive parmi nous. On lui montre exactement chaque objèt dont il faut lui parler. A la vûe ou à l'indication ſuffiſante des choſes, on ajoûte auſſitôt les termes qui les expriment, & on donne à ces termes leur juſte aſſemblage. Il ne faut d'abord qu'en faire autant dans les Écoles, amorcer, pour ainſi dire, l'enfance, en l'entretenant nettement des ſujèts dont on va lui parler dans une langue différente de la ſienne, puis appliquer aux choſes ainſi connues les termes qui les déſignent. Le commencement ſe réduit là. Les choſes & les ſignes entreront de compagnie dans la mémoire.

Mais prennez garde que les ſignes ne ſoient point imaginaires ou eſtropiés, c'eſt-

c'eſt-à-dire arrangés ſelon le génie d'une autre langue. Auquel cas ce ne ſont plus les ſignes que vous cherchez. Ils n'appartiennent plus à l'ancienne langue, & en les apprennant vous n'apprennez point la langue.

Plutarque a décidé notre queſtion.

Connoître parfaitement les objèts avant que d'étudier les termes qui les expriment dans une autre langue. Voilà l'adreſſe fort ſimple dont ſe ſervit Plutarque dans ſa vieilleſſe pour apprendre le latin, qu'il avoit dédaigné juſque-là par un peu trop de prédilection pour ſa langue. Il nous apprend * qu'il n'avoit eu beſoin d'aucun maître, ni n'avoit fait aucune étude pénible des termes de la langue romaine.

* *Vita Parall. Demoſten. & Cicer.*

„ Ce n'a été, dit-il, que fort tard „ & dans un âge fort avancé que je me „ ſuis aviſé d'apprendre le latin. Il „ m'arriva alors une choſe fort éton„ nante, mais qui eſt très-réelle. Ce „ n'eſt point par l'étude des mots latins „ que je ſuis parvenu à entendre les „ choſes, (dont les Auteurs ont parlé „ en cette langue:) mais c'eſt par la „ connoiſſance que j'avois précédem„ ment acquiſe des objèts (dont on „ parle ſur-tout & dont on a écrit „ dans cette langue) que je ſuis par-

» venu à entendre les termes qu'on
» employe pour les exprimer.

Plutarque eſt fort ſurpris d'un évènement qui ne méritoit point du tout ſa ſurpriſe, parce que c'eſt préciſément là l'ouvrage conſtant de la nature dans ceux qui apprennent une langue. Il n'y a rien dont il ne ſoit aiſé de ſaiſir & de retenir le ſigne ou l'expreſſion, quand la connoiſſance de l'objèt a précédé l'uſage des ſignes qu'on y attache.

A moins que, comme notre ſujèt le demande, & pour juſtifier l'étonnement de Plutarque, nous ne voulions remarquer, qu'en ce point la condition des vieillards eſt moins avantageuſe que celle des enfans. Les organes de ceux-ci par leur ſoupleſſe ſe prêtent mieux aux termes d'une nouvelle langue, & aux ſignes de toutes les choſes qu'on leur aura montrées, que ne font les organes des perſonnes avancées en âge, après s'être endurcis & affermis dans l'habitude de ne parler qu'une langue depuis l'enfance.

La mémoire des enfans eſt une table raſe où l'on n'a encore rien écrit. Mais c'eſt même parce qu'elle eſt vuide, qu'ils aiment à la garnir. Toutes ſortes d'idées peuvent y entrer. Mais toutes ne s'y

conſervent pas également. Il n'y demeure guère que ce qui s'eſt préſenté avec ordre & avec quelque ſentiment de plaiſir.

Ne débutez point par les ténébres. Que l'enfant connoiſſe ou apprenne de vous la choſe (dont vous allez lui parler en une autre langue, ou qui va être traduite d'un Auteur ancien dans la ſienne): voilà le premier pas. Frapez enſuite ſon oreille des nouveaux ſons qui ſervent dans l'auteur à exprimer chaque ſujèt. répétez les mêmes ſons d'un ton très naturel, & à pluſieurs repriſes. Coupez la même penſée en différentes queſtions. Revenez ſur vos pas d'une ſorte, puis d'une autre. Dans ces allées & venues des objèts à leurs ſignes, & des ſignes aux objèts précédemment éclaircis, il ſe forme des liens qui uniſſent fortement les idées des ſignes, aux idées des objèts, & par la ſuite vous verrez à coup ſûr la penſée d'un objèt ſuivie du terme latin qui l'exprime, & les mêmes ſons ſuivis du ſouvenir des choſes qu'on y a jointes.

Choix d'exercices conformes aux principes qui viennent d'être établis.

Il viendra un tems où le jeune-homme ſera immédiatement uſage des ſignes & les entendra ſans aucune explication préalable de ce qu'ils ſignifient. Bientôt après il fera plus. Il ſera curieux

de ſe mettre mieux au fait de la valeur des termes. Il en recherchera toute l'étendue, les divers uſages, les ſens propres, les ſens métaphoriques ou de pure comparaiſon. Il voudra devenir grammairien; & alors par une plus exacte connoiſſance des ſignes il ſe mettra en état de connoître les choſes mêmes plus exactement ſans les voir.

Mais en attendant qu'il puiſſe utilement ſe livrer à cette étude plus profonde, ménagez une ſuite d'exercices qui l'y mènent, & qui en imitant ce que fait la nature, animent de plus en plus la curioſité, bien loin de l'étouffer par le ſentiment d'une affliction réelle, ou par la crainte d'un fardeau qui devient accablant.

La dénomination latine des objèts connus.

Avant d'en venir aux exercices réguliers, rien n'empêche d'employer d'abord & de faire enſuite durer ou revenir tant qu'on voudra, la dénomination latine de tous les objèts connus. Ce petit travail eſt le vrai lot de l'enfance : ce n'eſt qu'un jeu pour elle. Tout en l'amuſant il lui aſſemble des proviſions que l'âge ſuivant ſeroit fort aiſe de trouver faites. Appeller d'abord les objèts par leurs noms, telle eſt l'entrée des langues; tel a été notre pre

mier ſavoir, & l'enfance s'y porte d'inclination. Ce qui plaît à la vûe ne déplaît jamais à la penſée, & le ſouvenir ne s'en efface pas aiſément. Voyez avec quel feu les enfans accourent, quand on leur préſente ou des oiſeaux étrangers, ou la revûe d'un corps de troupes, ou la viſite d'un vaiſſeau équippé de tous ſes agrèts, ou la vûe d'une belle campagne, ou quelqu'autre nouveauté dont on eſt naturellement avide à quelqu'âge que ce ſoit.

Ne penſez pas que la diverſité des objèts ſoit ici un obſtacle à vos deſirs. Au contraire quel qu'en ſoit le nombre & celui des parties qui les compoſent; toutes les piéces, tous les noms ſe retiennent en aidant la penſée par l'ordre même qui ſe voit dans les objèts. Il s'en forme dans l'eſprit une chaîne que le tems ne peut rompre: c'eſt pour la vie.

Les enfans ont une mémoire de fer. Rappellez-vous pour un moment les riches exemples dont on les occupe. Il s'agit d'abord *de la muſe & de Penelope*. Viendront enſuite *Egidius* & *Pantaleon*, le *travail & la pareſſe*. On les entretient ainſi des années entières & tous les jours de choſes qui ſont ſans

intérêt, ſans ordre, ſans dignité, ſans lien. S'ils les apprennent toutes découſues qu'elles ſont; s'ils les retiennent; combien ne ſeroit-il pas plus facile à cet âge de leur montrer une ſuite d'objèts bien liés & d'en employer le bel arrangement pour leur meubler la mémoire de pluſieurs connoiſſances utiles & de la plupart des termes dont ils auront beſoin par la ſuite? combien n'y auroit-il pas de prudence à faire valoir en leur faveur l'attrait de la nouveauté & à ne leur jamais rien montrer ſans mettre à profit l'avantage de l'ordre pour aider le travail de la mémoire?

Il eſt vrai que la vûe & l'accès de bien des choſes ne ſont pas toujours à notre diſpoſition. Il faut donc quand un ſecours nous manque y ſuppléer par un autre. Une deſcription qui ne frappe que l'oreille touche beaucoup moins l'eſprit que ce qu'il apprend par le rapport de ſes yeux. Rien n'eſt ici plus parfaitement d'accord avec les inclinations de l'homme & avec l'expérience univerſelle que de préſenter aux jeunes gens de bonnes eſtampes de la plupart des choſes à portée deſquelles il n'eſt pas communément poſſible de les mettre.

Ce que vous montrez de la ſorte, quoique ce ſoit un tout compoſé d'un grand nombre de parties, s'arrangera très-bien dans la mémoire. Il ne faut que chiffrer chaque partie dans l'eſtampe & tranſporter ſur une autre feuille les mêmes chiffres accompagnés des noms propres qui y conviennent. Dès que vous mettrez le doit ſur un point de l'eſtampe, on vous en livrera le nom; & ſi vous nommez vous-même la partie qu'il vous plaît de choiſir dans une grande figure; l'enfant portera auſſitôt le doit ſur le point que vous avez nommé. Ce qui rend ce jeu infaillible & promt, c'eſt l'aſſortiment ou l'ordre même des piéces & l'enjoument de l'exercice.

Par ces moyens & par d'autres que vous imaginerez vous-même, ſelon le beſoin, ou l'occaſion, vous pouvez de bonne heure apprendre une infinité de choſes à l'enfance, au lieu de la laiſſer dans une ignorance univerſelle de ce qui ſe paſſe dans la nature & dans la ſociété. Vous pouvez très-utilement mettre dans ſa mémoire les noms avec les figures des animaux, les parties d'un vaiſſeau, celles d'un port de mer, les principales matières du commerce,

les objèts de l'agriculture & du jardinage; les matières dont on s'habille, & le travail admirable des étoffes; les piéces d'une batterie de cuisine; les diverses fabriques de nos manufactures; & un commencement passable de l'histoire naturelle.

Tant qu'il ne s'agit que de mots ou de simples dénominations, mettez-en dans une tête tant que vous voudrez. C'est un bien pour ceux qui commencent. C'est un moyen propre à éveiller la curiosité. Rien à craindre en cela pour leur style. Mais s'il vous arrive de porter quelque jugement d'une chose que vous aurez nommée, & que vous mettiez deux mots ensemble; c'est ici comme dans l'article des mœurs, que l'enfance mérite une attention particulière. Ne faites jamais marcher ni deux ni trois mots latins selon le procédé de votre langue. Il ne suffit pas que ces mots soient latins. Le tour que vous leur donnez doit l'être aussi. Cet ordre ayant été réglé par l'usage des Anciens, c'est dans ces Anciens qu'il le faut prendre, & pour ne rien dire en latin qui ne soit pur, ne prennez rien chez vous. En puisant tout dans la belle antiquité, ce que vous aurez dit sera un modéle

ſûr & ſe pourra répéter ſans riſque. Vous en pouvez même faire l'éloge en ſûreté de conſcience.

Comme on apprend à bien ranger le françois en fréquentant des François, ceux ſur-tout qui ſont bien nés & bien élevés ; c'eſt de même chez les ſeules honnêtes gens qui nous reſtent de Rome & d'Athènes, qu'il faut prendre le goût de la phraſe grecque ou latine : jamais ailleurs.

Pour nous procurer dans la lecture des Anciens les mêmes ſecours qui dans l'uſage de la vie facilitent l'intelligence des choſes & le ſouvenir des expreſſions ; c'eſt pour nous un devoir de rapprocher un nombre d'exercices & de moyens qui par leur union même nous tiennent lieu de l'adreſſe merveilleuſe de la nature & de la converſation ; en ſorte que ſi ces exercices ne vont pas juſqu'à nous donner un uſage de la langue auſſi léger qu'il l'eſt dans les langues vulgaires ; du moins l'uſage qu'ils nous procurent, ſoit bon, & ſans aucun ſoupçon de mauvais arrangement, ni de mauvais termes.

Comme la nature demande que la vûe ou une ſuffiſante deſcription des objèts en prévienne la dénomination, Exercices néceſſaires.

c'est imiter la conduite de la nature de commencer le travail des Ecoles par lire en françois, ou par rapporter nettement en langue vulgaire ce qui sera le sujèt de la traduction qu'on va faire d'un Auteur ancien.

Il faut que les commençans sachent de quoi il s'agit, avant qu'on leur fasse entendre le moindre mot grec ou latin. Ce début les charme. A quoi bon leur dire des mots qui ne sont pour eux que du bruit. C'est ici le premier degré : c'est le premier tems dont nous avons parlé : & je crois avoir démontré qu'ici les recherches & les difficultés sont entièrement déplacées.

Ho ! mais on n'obtient rien sans peine. Il faut que les enfans ayent du mal. Ils en retiennent mieux.

Ceux qui tiennent ces discours montrent qu'ils ne sont pas assez au fait de la question, & ne l'ont pas approfondie. C'est pour avancer l'ouvrage qu'on écarte ces peines des commencemens de l'apprentissage. C'est pour imiter ce qui se pratique en toute langue : c'est pour donner lieu à l'admirable agilité de la nature, & pour se conformer à la capacité comme aux procédés de l'esprit humain. Le travail aura lieu dans son tems.

Le ſecond exercice eſt de lire & de rendre fidélement en notre langue le latin dont on a annoncé le contenu ; en un mot *de traduire.*

Le troiſième eſt *de relire de ſuite tout le latin traduit en donnant à chaque mot le ton & l'inflexion de la voix qu'on y donneroit dans la converſation.* La monotonie y ſeroit inſupportable, & le ton en ſe conformant au ſens en facilite le ſouvenir.

Ces trois premières démarches ſont l'affaire du maître : celles qui ſuivent ſont l'affaire des commençans.

Le quatrième exercice conſiſte *à répéter la traduction ſans déranger l'ordre des mots latins.*

Le cinquième *à rendre compte en françois de ce qui a été traduit.*

Le ſixième *à rappeller fidélement aux définitions, aux inflexions, & aux petites régles élémentaires les parties qui compoſent chaque phraſe latine.*

Le même travail pourra ſe réitérer au logis la plume à la main. Il eſt bon d'y exercer les commençans durant le cours de la première année. A meſure qu'ils ſe fortifieront on pourra réduire cette tâche, ou enfin la ſupprimer.

Le ſeptième exercice, après cinq ou

ſix mois d'écoulés & employés à traduire ſera, *après les traductions faites & répétées, de remettre chaque phraſe en un latin qui approche du texte le plus qu'il eſt poſſible.*

Le huitième ſera *de compoſer de tems en tems & de mettre par écrit ſur le champ le latin de ce qui a été traduit.*

Tous ces exercices mettent plus en œuvre le jugement que la mémoire. ils peuvent animer l'émulation & donner lieu à des éloges fondés. D'ailleurs ils ne ſont au-deſſus de la portée de perſonne ; & ils ne peuvent manquer d'amorcer tous les commençans par une apparence de réuſſite. Ne craignez pas de les voir alors demeurer dans l'engourdiſſement ou dans la néceſſité de ſe taire par le peu d'habitude où ils ſont de parler leur propre langue dans les écoles. S'ils n'acquièrent pas promtement la faciliré de s'énoncer en latin, comme ils ſeront dans l'uſage perpétuel de rendre compte de tout en françois, ils s'y énonceront bientôt avec plus de légèreté. Il n'eſt pas poſſible que leur eſprit ne s'ouvre à force d'entendre continuellement traiter de beaux ſujèrs dans leur langue naturelle, & enſuite dans les meilleurs termes latins. Ils ne

peuvent ni les concevoir, ni en rendre compte à tout propos sans y prendre quelque goût. Ce goût fera éprouver un nouveau plaisir dans de nouvelles lectures. Ainsi se forme la curiosité qui ne sait ce que c'est de rester en chemin.

Un grand point dans cette méthode si praticable, c'est qu'on ne peut y acquérir la moindre hardiesse, qu'aussitôt on ne puisse, quand on voudra, se mettre à l'épreuve soi-même, se passer quelquefois d'un Conducteur, & jouir du plaisir de marcher seul. Il ne faut pour cela qu'une traduction, & le texte original.

Si la pratique de ce que nous proposons est simple & aisée, la réussite n'en est pas pour cela moins infaillible. Chacun peut à quelque âge que ce soit l'essayer sur lui-même. Après quelques mois d'exercice tout prendra figure. Sa langue se dénoûra : quoique seul, il ne manquera d'aucun secours. Il a devant lui un modéle d'expressions choisies, & un maître qui ne le perd point de vûe. S'il se méprend en voulant répéter en grec ou en latin ce qu'il a lû ou traduit, il trouve un moniteur qui le redresse avec l'exactitude d'un ami

éclairé. L'écrivain qu'il tâche de copier est encore un spectateur qui lui applaudit à mesure qu'il se fortifie dans l'usage de redire en bons termes ce qu'il a expliqué, & de ne s'écarter en rien du texte qu'il imite.

Tous ces moyens également propres à former le langage de ceux qui suivent les études publiques, aussi bien que de ceux qui s'en tiennent au travail du cabinèt; ne sont point du tout des choses nouvelles, ni de mon invention. C'est ainsi que les langues s'apprennent par toute terre. On commence par faire connoître les objèts & leurs noms. Vient ensuite la répétition fréquente des mêmes termes. Un enfant parle d'après sa mere. Il peut parler d'après Térence. L'ouvrage avance en copiant avec légèreté ceux qui parlent bien. Il se perfectionne enfin par la précaution d'écrire souvent & régulièrement.

Comme les études publiques sont celles qui intéressent le plus les familles, faisons ici la distribution des exercices qui doivent y remplir la journée. On verra que ceux qui viennent d'être proposés, bien loin de troubler

en rien l'ordre des Colléges, en rendent au contraire l'exécution plus aisée, & le succès plus sûr.

Distribution du tems & des exercices dans les études publiques.

Dans la plupart des études publiques la séance du matin est à peu près de deux heures & demie : celle de l'après-dînée est de même. Les jeunes gens qui dans la petite classe ont une fois appris les déclinaisons des noms, les conjugaisons des verbes, & une douzaine au plus des premières régles de la Syntaxe présentées par autant d'exemples courts & d'une bonne latinité, se mettront tout de suite à entendre l'explication, puis à répéter la traduction d'un bon Auteur. Le choix & les bons extraits applanissent tout à cet égard. La division des exercices peut être la même pour la petite classe qu'on appelle quelquefois septième, pour la sixième, & pour la cinquième. En régler une c'est en régler trois.

Quand nous parlons ici de distribution d'études & de réglemens, nous ne nous érigeons ni en critiques, ni en législateurs. Nous ne voulons que faire sentir la justesse de notre hypothèse, en montrant que ce qui, au rapport de M. Rollin, a si souvent réussi dans le particulier, peut très-bien trouver sa

place dans le travail public, & s'ajuster parfaitement à l'ordre établi.

Emploi de la première demie heure.

C'est l'ordinaire d'employer une vingtaine de minutes au plus à l'exercice de mémoire. On souhaite avec raison que le sujèt qui doit être récité soit utile, & que la manière de faire ce récit ait quelque grace.

Manière d'exercer la mémoire.

On ne peut aller plus directement à l'utilité qu'en faisant réciter aux enfans une partie du Catéchisme du Diocèse, & une partie du Catéchisme historique & dogmatique dont M. l'Abbé Fleury a enrichi le Public, & qui a mérité les éloges de toute l'Eglise. On peut s'assurer de donner un air aisé & gracieux à la manière de réciter, si soir & matin chaque jour on prend soin d'exercer la mémoire des jeunes gens sur un trait ou historique ou fabuleux, qu'on leur aura choisi, & lû précédemment. J'y joins une *importante précaution*. C'est que ce récit se fasse d'un ton familier & avec les inflexions de la voix que demande la conversation.

Importante précaution.

Pour mettre chacun en état de s'en bien acquitter, c'est une nécessité que sur la fin de la première demie, on leur lise du bon ton, ou une nouvelle fable, ou la suite d'une histoire commencée,

& qu'on leur donne à écrire au logis le trait qu'ils auront à réciter en commençant la ſéance ſuivante.

Il eſt fort inutile de s'informer ſi pour écrire ce trait, on n'a pas eu recours à la dictée ou au ſecours d'un ami. C'eſt aſſez que chacun l'apporte bien écrit de ſa main, & le récite de bonne grace. Cette liberté les formera & les enhardira. Bientôt ils ſauront ſe paſſer d'autrui.

Nous avons une aſſez bonne proviſion de très-jolies fables dans les traductions françoiſes d'Eſope, de Phedre, & de Faerne. Il faut commencer par celles d'Eſope, à cauſe de leur extrême ſimplicité, & ne jamais parler alors du latin ni de Phedre, ni de Faerne dont il n'eſt pas encore queſtion. On y ajoûtera enſuite le recueil incomparable des Fables de la Fontaine, ouvrage encore auſſi nouveau qu'il l'étoit il y a quatre-vingts ans quand il vit le jour pour la première fois. Il s'y trouve quelques vers, & certaines narrations qu'il eſt prudent de ſupprimer.

Dans l'exercice du récit il ne s'agit de rapporter ni les termes, ni les vers, ni les rimes. Ce qu'on demande c'eſt le fond de la narration, une façon na-

turelle, l'agrément des choſes, & le ton. Vous ſentez qu'en écrivant & en récitant très-fréquemment dans ce goût, les jeunes gens commencent à fournir du leur. Ces petites choſes ne ſont point mépriſables. Ce ſont les élémens de l'art de penſer. Un jeune homme peut donc très-utilement mettre tous ces récits en réſerve, écrits de ſa main & à ſa façon, mais revus par une perſonne intelligente. Il aura quelque ſatisfaction à les relire lui-même, & à y recourir quand on les lui redemandera.

Quand les apologues & toutes les fables morales ſeront épuiſées, on y fera ſuccéder l'hiſtoire. Il eſt juſte de commencer par le livre qui eſt intitulé *Hiſtoire de l'ancien Teſtament* (a), en le diſtribuant en autant de portions qu'il conviendra. On continuera par la vie de Jeſus-Chriſt (*b*); puis par l'excellent livre des mœurs des Chrétiens (*c*).

Le récit que le jeune homme aura entendu faire & qu'il aura mis par écrit à la tête de ſa tâche ordinaire; il eſt égal qu'il le faſſe dans les com-

(*a*) Un volume in-12. chez Deſaint & Saillant.
(*b*) Par le Tourneux in-16. chez Joſſe & Deleſpine.
(*c*) Chez Mariette.

mencemens mot pour mot comme il l'a écrit, ou qu'il en rapporte le ſens & ne s'aſtreigne pas aux paroles. Il y a même une ſi étroite liaiſon entre la langue & l'eſprit, qu'il ſe remarque toûjours un air plus libre dans ce que chacun raconte à ſa façon à meſure qu'il le penſe ou le rappelle, que dans ce qu'il récite d'une façon ſervile, comme d'autres l'ont écrit, ou comme il l'a écrit lui-même.

La traduction d'un Auteur ancien pendant une heure entière.

Après avoir reſſerré le plus qu'il eſt poſſible, la durée de l'exercice de mémoire, l'heure qui ſuit ſera employée toute entière à traduire un ancien Auteur de latin en françois, puis à le remettre en latin. Comme c'eſt là le travail du matin & de l'après-dînée le plus étendu, on ne ſauroit trop s'appliquer à le rendre profitable; & rien n'eſt ſi ſûr pour y parvenir, que de prendre au moins une partie de cette explication pour en faire la matière du travail domeſtique, ou de la petite compoſition qu'il faudra mettre par écrit.

C'eſt aſſez dans les premiers mois de faire écrire les parties, ou tous les termes du texte latin fidélement rappellés aux élémens de la Grammaire. On y fera joindre peu à peu quelques phraſes

de la traduction ; & enfin toute la traduction ſera rapportée par écrit, quand il ne paroîtra plus néceſſaire d'exiger l'explication des parties. Cette traduction avec la narration à la tête voilà la tâche ordinaire de toutes les claſſes inférieures, & perſonne ne s'en doit exempter.

Travail particulier pour ceux qui ont le plus de facilité.

A la fin de chaque explication il eſt naturel de propoſer quelques queſtions ſur ce que la matière a de plus intéreſſant, & d'en donner les réponſes. On peut faire ſur le champ répéter les réponſes à ces queſtions & les donner à rapporter par ceux qui ont le plus de facilité. Ce n'eſt que d'eux qu'on exigera ce travail. Mais étant une diſtinction honorable, d'autres ſe préſenteront pour y avoir part.

Ceux qu'on verra héſiter encore ſur l'élémentaire, on peut les y retenir plus long-tems, & les bien affermir dans l'uſage d'expliquer par écrit la qualité & la valeur de chaque partie du texte.

On épargne bien du tems, en ſe diſpenſant ainſi de la longueur des dictées dans un âge où la plume n'a encore ni légèreté ni juſteſſe, & où l'encre joue ſouvent de mauvais tours. Chacun

au contraire ſera nettement inſtruit de ſa tâche journalière. On ne ſera jamais expoſé à entendre mal ce que le maître dicte, ou à le rendre de travers, ſource ordinaire du bruit & des larmes.

Nous couperons la dernière heure en deux demies, dont la première ſervira à parcourir quelques-unes des compoſitions. Pour en rendre la lecture plus piquante par une ſorte de nouveauté, après que deux de la troupe auront lû par manière de concours une partie de leur traduction, l'on peut exiger des mêmes, puis de deux autres qu'ils la remettent en latin à qui mieux mieux, & ſur le champ, ſans avoir devant eux ni livre ni écriture. Dans ces diſputes & dans tous les changemens d'exercices, l'attention la plus propre à ménager la ſanté des Maîtres, & à aider efficacement le progrès des études, c'eſt que celui qui enſeigne s'abſtienne de parler tant qu'il eſt poſſible, & faſſe beaucoup parler ſes éléves.

Partage de la dernière heure.

Dans l'examen des compoſitions il peut arriver que la recherche des mépriſes & des expreſſions vicieuſes emporte trop de tems. Il eſt de la prudence comme de l'affection d'un bon

maître de parcourir dans son particulier une certaine quantité de ces écritures, de marquer d'un trait de plume ce qu'il trouvera de plus défectueux, & de rendre les feuilles les plus fautives à ceux dont elles portent le nom : afin que cette marque d'attention les attache à leur maître, les rende plus précautionnés, & qu'ils sentent sur eux une vigilance à laquelle rien n'échappe.

La dernière demie heure pourra être employée en partie à dire & à redire tant en françois qu'en latin, la dénomination des choses naturelles, en partie à entendre la lecture de quelque histoire françoise bien écrite.

C'est présentement au maître à prendre son parti. Aime-t-il mieux pour former la raison & la langue de ses disciples se conformer à la manière pleine d'adresse & de célérité dont la nature nous instruit ? Nous l'avons montrée : elle est en son pouvoir. Ou aime-t-il mieux voir ses éléves accablés de régles très-obscures, d'exemples encore plus tristes, ne produisant jamais un mot qu'à force d'apprêts & de machines, demeurant tous dans une ignorance universelle, & aussi neufs au milieu de nous que le seroient des Lapons ?

C'eſt du diſcernement des maîtres que dépend le ſuccès des études. Il ne faut que vouloir occuper & embellir les eſprits par l'uſage perpétuel de penſer & de parler d'après les Écrivains de Rome les plus polis. A ce langage ſi pur joignez en toute rencontre l'hiſtoire de la nature & de la ſociété. N'eſt-ce pas de cette ſorte que le goût s'acquiert & qu'on ſe ſent porté à l'acquérir ?

Dans ce genre de travail c'eſt à tout propos qu'il ſe préſente quelque nouveau terme. Un maître peut-il en fixer le ſens, qu'il ne faſſe connoître à ſes diſciples un nouvel objèt ? Sans négliger dans ſes interrogations ni les genres des noms, ni les tems primitifs des verbes, il leur remplit l'eſprit d'un jour à l'autre d'un bon nombre d'expreſſions latines, qu'il arrête dans la mémoire par l'attrait & les attaches de l'hiſtoire naturelle ou civile.

Le progrès de la langue latine ne traverſe ici en rien celui de la langue françoiſe. Quoique celle-ci ſoit fort inférieure à l'autre en pluſieurs points ; étant le lien de notre ſociété, nous ne pouvons trop avoir à cœur de la bien parler ; & il faut convenir qu'à

l'exception de cette marche uniform qui renverſe, comme nous l'avons dit l'image des objèts; elle a de grand beautés, & peut plaire dans tous le genres imaginables.

Il n'eſt pas e core tems de commen. cer le Grec.

Pendant ces premières années o peut s'en tenir à l'uſage du latin & d françois. Quoique la mémoire des en fans ſoit capable de tout recevoir & d tout retenir, il eſt aiſé de voir qu l'étude du grec produiroit alors u mauvais effèt. Ce n'eſt point qu'o craigne de ſurcharger leur délicateſſe mais il faut leur laiſſer contracter l'ha bitude & le tour du latin ſans en affoi blir le ſentiment par le mélange d'un autre langue. Le voiſinage du grec nuiroit encore par une autre raiſon il partageroit l'activité, au lieu de l réunir toute entière ſur l'objèt qui preſſ le plus.

N'entamons point le travail des Cla ſes ſupérieures ſans avoir aidé les pre mières par d'autres ſecours d'un ſuccè reconnu.

Cette méthode de traduire conti nuellement de latin en françois, pui de remettre le même françois en latin étant ce que nous avons de mieux pou imiter la façon naturelle dont toute

le

les langues s'apprennent, & pour former ſûrement le goût de la belle littérature ; c'eſt auſſi à la réuſſite de ce double genre de compoſition qu'il eſt raiſonnable d'attacher l'eſpérance des diſtinctions & des couronnes.

L'art d'enſeigner les langues ſavantes rentrera dans la manière dont la nature nous enſeigne les langues vulgaires, ſi les petits commencemens ou les plus ſimples dénominations des objèts n'ont aucune apparence de difficulté ; ſi enſuite par l'habitude de répéter légèrement, de vive voix, & la plume à la main, de très-petites choſes, mais bien dites ; on acquiert tout d'abord le bon uſage de la langue ; ſi enfin certaines nouveautés amenées de tems à autre dans le travail des compoſitions, donnent lieu à une apparence de difficulté, & au déſir de s'en tirer honorablement, ſans occaſionner des chutes fréquentes & des habitudes vicieuſes.

Dans cette vûe on peut employer l'après-dînée de chaque Vendredi à dicter & à faire remettre en un latin pur une partie de ce qui a été expliqué & répété ou depuis quelques jours ou depuis pluſieurs mois. A moins qu'on n'aime mieux changer le ſujèt du diſ-

cours en se contentant d'en imiter le procédé. Ne composer jamais qu'après un modéle sûr & qui ait été vû précédemment au moins une fois ; est un moyen fort naturel pour éviter toute structure bizarre, & tout ce qui n'est point de la langue qu'on veut apprendre. La jeunesse accoutumée à ce secours voudra par intérêt mettre l'explication des Auteurs dans sa tête. Elle y cherchera son modéle & se gardera bien de le perdre de vûe.

Nous sommes donc fort éloignés de souhaiter qu'on supprime la composition des thèmes, c'est-à-dire, la traduction de nos langues modernes en grec ou en latin. Nous voudrions au contraire qu'elle devînt plus fréquente, & nous en facilitons les moyens. D'abord dans les Classes mêmes le matin & l'après-dînée on peut proposer tantôt à l'un, tantôt à l'autre, de remettre de vive voix, une ou plusieurs phrases françoises en latin. On peut faire mettre ce françois en latin par écrit, & le faire composer sur le champ par toute la troupe, en fixant la durée de la composition. Quelquefois il vaudra mieux remettre ce travail au logis en ne leur donnant pour modéle & pour secours

qu'une ſeule lecture du latin qu'on leur redemande. Ils courent de cette ſorte peu de riſque de mettre de l'alliage avec le bon latin. Il ne leur faut point de dictionnaire. Il n'y a plus de longueurs, ni de pertes de tems. Dans les Claſſes ſupérieures la compoſition latine deviendra beaucoup plus fréquente & plus hardie.

J'entends par avance ce qu'on va dire, que dans cette façon d'apprendre les langues par la très-conſtante habitude d'entendre des choſes bien dites, & de n'en entendre jamais que de juſtes; on ne mèt plus au jour les ſolécïſmes & les barbariſmes. Ce ſont des fautes perdues, qui ne ſervent à réformer perſonne.

Se garder de rendre les fautes des particuliers nuiſibles à toute la troupe.

Mais cette vieille maxime, diſons-le ſans crainte, eſt une erreur pernicieuſe. C'eſt une pratique également nuiſible à ceux qui enſeignent & à ceux qui étudient ſous eux, d'employer à entendre & à reprendre des fautes, le tems qui étoit dû tout entier aux Écrivains les plus purs; parce que de cette ſorte la faute qui ne nuiſoit qu'à un ſeul devient un mal commun à tous. Rarement entend-t-on dans les claſſes un langage pur, & elles retentiſſent ſans fin

des expreſſions qu'il ne faudroit jamais répéter, mais qu'on fait ſonner haut & clair. Ne voit-on pas que c'eſt là ce qui époumonne les maîtres, & que plus ils ſe tourmentent à faire ſentir le nombre & la groſſièreté des fautes, plus ils font de tort à la jeuneſſe qu'ils en occupent? Quand l'oreille eſt gâtée par une longue habitude d'entendre des expreſſions vicieuſes, la langue & le goût ne peuvent manquer d'en ſouffrir. Jamais un homme ne ſentira la vraie propriété & le caractère d'une langue, ou il n'y viendra que bien tard, quand on ne lui aura fait entendre & ſouvent & long-tems que des façons de parler contraires au bon uſage de cette langue, & qu'il ſe ſera fort occupé non des locutions dont il faut uniquement contracter l'habitude, mais de celles dont il faut s'abſtenir.

Ne dites point qu'en corrigeant ces fautes on les fait éviter, & que c'eſt pour les faire éviter qu'on les tympaniſe. Jamais l'oreille n'eſt frappée par de mauvais ſons, qu'elle ne reçoive une ſorte de bleſſure: & ſi elle n'en entend preſque point d'autres, dans une longue ſuite d'années & dans un âge tendre, penſez-vous la rendre plus ſaine

à force de la déchirer ainsi d'un jour à l'autre ? Le jeune homme qui n'entend que des répréhensions se défiera de plus en plus de sa langue : il sera plus timide par la connoissance des dangers : il ne connoît que cela. Mais il ne se fortifie pas cependant par l'habitude du bon : & c'est de quoi il s'agit. Voyez ce qui arrive à ceux qu'on ne se mèt pas en peine d'exercer à parler le latin des Auteurs, mais qu'on n'instruit qu'à force de régles qu'on leur donne à suivre, & de modéles de fautes qu'on les avertit d'éviter. Loin de les encourager à dégourdir leur langue, on les amène communément au point de paroître muèts ou stupides. L'habitude d'entendre des fautes & des grossièretés est-elle, je vous prie, plus propre à apprendre le latin à un jeune homme, que l'habitude d'entendre sans fin des sons discordans n'est propre à former un musicien ; quand on les mettroit bout à bout de dessein formé, & qu'on ne les lui réitéreroit que pour lui en faire sentir le ridicule ?

Avertissez : criez tant qu'il vous plaira, que le tout est faux & exécrable. Celui qui écoute comprend la vérité de votre avis. Mais cependant le mauvais

ſon, le mauvais tour de phraſe a affecté ſon oreille. Le mal eſt fait. Or ce n'eſt point la raiſon, c'eſt l'oreille qui conduit la langue & qui lui communique à coup ſûr ſes affections. Si vous voulez qu'un homme ne laiſſe entendre ni aucune expreſſion villageoiſe, ni aucun accent provincial, eſt-ce un fort bon moyen pour y réuſſir de vouloir qu'il ſoit toûjours avec des gens de village afin qu'il ſe moque d'eux; ou de vouloir qu'il ſoit perpétuellement avec ſes compatriotes, afin qu'il ſente à tout moment en quoi il ne les faut pas imiter? Faites, faites-lui entendre le langage de Paris. Qu'il prenne pour modéle celui de la Cour. Pour tout ce qui s'appelle fautes, patois, ou accens, puiſſe-t-il être ſourd & muèt.

C'eſt donc l'expérience & la nature qui nous font ici la loi. Rien ne ſeroit ni plus plein de bienſéance, ni plus avantageux pour les études publiques, que d'y établir pour maxime de ne point relever tout haut les fautes qui ſe trouvent dans les compoſitions latines, & de ne les laiſſer venir qu'à la connoiſſance de celui qui les a faites; afin que celui qui péche ne faſſe tort qu'à lui-même, & jamais à autrui. Le

bon ſens & la ſimple conſtitution de nos organes achévent de nous démontrer que dans l'étude publique des langues plus on entendra de repréhenſions & de clameurs, moins il y aura réellement à gagner. En fait de bien, l'habitude n'en ſauroit être trop grande. En fait de mal, la connoiſſance même & les plus petits commencemens en ſont à craindre.

Comme le travail des Claſſes emporte à peu près cinq heures par jour, celui du logis pour ſatisfaire à tout en demande à peu près autant.

Ordre du travail au logis.

Le premier ſujèt à écrire en y entrant, eſt la petite hiſtoire qu'il faudra réciter au commencement de la claſſe ſuivante. Il y faut joindre la traduction françoiſe de l'Auteur qui vient d'être expliqué, ou la verſion de quelques lignes de françois en un latin qu'on tâche de rendre ſemblable à celui qu'on aura entendu lire au moins une fois. Peut-être ſera-t-il néceſſaire d'y ajoûter les queſtions & les réponſes rélatives à l'explication, ſi on eſt chargé d'en rendre compte par écrit.

La matière des petites compoſitions ayant été entendue de chacun & ſuffiſamment éclaircie par le profeſſeur

même, il en arrivera un avantage que les maîtres les plus ſenſés ont toûjours recherché ſans ſavoir trop comment y parvenir, qui eſt de tenir les eſprits au-deſſus de leur ouvrage, & de les mettre à l'aiſe plûtôt que les laiſſer ſuccomber ſous la charge.

Cette méthode va nous donner du tems ſur-tout le ſoir. Pour en tirer profit vous pouvez mettre en œuvre deux nouveaux exercices qui en occupant utilement la jeuneſſe ne lui paroîtront l'un & l'autre qu'un pur délaſſement. L'étude de la fable héroïque fournira l'un : l'étude de la géographie fournira l'autre. Pour ôter aux fables leur danger & à la géographie ſes dégouts, il n'eſt beſoin de la part du maître que d'un peu d'ordre & de précaution.

L'étude de la Fable.

Il partagera la fable en différentes portions, & fera retenir les noms des Dieux, des Déeſſes, & des Héros diſtribués par claſſes; leurs attributs, ou les ſignes qui les caractériſent ; leurs fonctions, leurs merveilleux exploits, en donnant à tous ces contes le ton & l'air de ridicule qui y conviennent, de peur d'en donner une idée trop avantageuſe, en traitant le tout ſérieuſe-

ment. On peut à certains jours réglés en faire un exercice de mémoire, ou bien en faire la matière d'une dispute où l'un propose à l'autre des questions sur la fable auxquelles il faut répondre; ou traiter les sujèts fabuleux par manière de descriptions de tableaux, dont il faut donner l'explication & déviner les personnages. Toutes les lectures nécessaires pour faciliter ces exercices, se peuvent faire dans le petit dictionaire de la fable (*a*). Tout s'y retrouve au besoin par l'ordre alphabétique des personnages & de leurs symboles ou attributs.

Si les jeunes gens éprouvent déja quelque plaisir dans cette lecture, ils en auront infiniment plus à lire les traductions que nous avons des plus beaux Poëmes de l'antiquité. On ne sauroit croire combien est agréable l'impression que font sur eux les poëmes d'Homère, sur tout l'Odyssée (*b*), ensuite l'Énéïde de Virgile (*c*), & le Télémaque de Fénelon (*d*). L'adroite liaison des épisodes avec l'action princi-

(*a*) Chez Desaint & Saillant.

(*b*) De la traduction de Madame Dacier, édition du Louvre.

(*c*) Chez Desaint & Saillant.

(*d*) Chez la Veuve Estienne & fils.

pale, forme de ces parties différentes un tout qui s'arrange agréablement dans leur tête, & qu'ils n'oublient jamais.

Ce n'eſt pas que nous voulions faire de la fable une occupation qui emporte beaucoup de tems. Moins encore voudrions nous leur voir prendre goût à des récits frivoles & paſſionnés. Mais outre le beſoin qu'ils ont de la fable pour entendre la belle antiquité, c'eſt-à-dire, les Auteurs & les tableaux qui ſe préſentent en ce genre ; les Poëmes que nous avons cités ſemblent faits pour former agréablement l'eſprit. Non ſeulement on y prend goût à la lecture par l'attrait des fictions : mais on s'y trouve naturellement excité à étudier les différens caractères, & à acquérir le diſcernement des bienſéances.

Nous l'avons tous éprouvé : ce ſont des lectures très-peu réjouiſſantes & même peu intelligibles pour la jeuneſſe que tous les traités philoſophiques de Ciceron ſur l'amitié, ſur les offices, ſur la nature du bien & du mal. Il viendra un tems où l'on en ſentira les vraies beautés. Mais pour l'âge dont il s'agit, rien n'eſt ni plus inſtructif, ni plus propre à attacher le Lecteur que la colère

& les hauteurs d'Achille qui préfère ses ressentimens au salut de sa patrie; que la dextérité d'Ulysse dans les avantures de son retour & dans le rétablissement de son domaine; que la tendre affection d'Enée pour les restes des Troyens fugitifs auxquels il cherche & veut assurer une nouvelle demeure; que le caractère de Télémaque également flexible aux impressions du vice & de la vertu. Tous ces récits enchantent les jeunes Lecteurs par la singularité des évènemens. Dans la profonde ignorance où ils sont de tout, ils trouvent là un premier fond d'idées assez abondant pour les mettre en état de parler, & d'écrire dans leur langue.

C'est aujourd'hui une pratique très-commune & d'un succès immanquable d'accoutumer les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, à rendre compte par écrit, ou tout au long ou dans une courte analyse, des lectures qu'ils ont faites dans les traductions des Poëmes de l'antiquité, ou dans quelque histoire françoise. Outre l'agrément des sujèts on y trouve des avantages qu'il n'est pas facile d'avoir ailleurs; un langage pur; un beau naturel qui ne se dément point; une

éloquence naïve & ſans fard. Ces lectures font très-bien connoître ſans leçons ni efforts, ce qui ſert à unir les hommes entr'eux, & donnent une très-grande idée de l'obligation des ſervices réciproques. Tout y eſt plein d'ame. On y éprouve par tout un feu & des ſentimens proportionnés aux objèts & aux circonſtances. Mais ſans les mouvemens du cœur il ne faut attendre ni goût, ni plaiſir.

Dans la néceſſité où l'on eſt de prendre quelque connoiſſance de la fable, & de choiſir les écrits qui l'ont le mieux traitée ; je ne voudrois jamais conſeiller de faire aucun uſage d'Ovide. C'eſt en fait de mœurs le plus pernicieux de tous les maîtres. Aucun Editeur ne l'a rendu ſupportable après les plus nombreux retranchemens. Ce n'eſt point d'ailleurs un Ecrivain à propoſer pour modéle. Quoiqu'aiſé & coulant, ſes pointilleries n'ont point de fin. Le fond de ſes penſées eſt un délire perpétuel. Vous lui trouvez une vraie manie de montrer de l'eſprit. On ſent par tout un homme vain qui eſt enchanté de ſa propre facilité.

Si j'avois quelqu'un à inſtruire, j'aimerois mieux le laiſſer dans l'ignorance

de certaines choses que de lui avoir fait prendre des leçons d'un si mauvais maître : à moins qu'on ne veuille extraire d'Ovide ce qui s'y trouve de plus estimable par un tour extrémement léger; s'en tenir là, & fermer sévèrement la porte à tout le reste.

Après la fable viendra la géographie dont il faut bien se garder de remettre les commencemens jusqu'aux Classes supérieures, de peur qu'on n'y prenne aussi le parti de la différer jusqu'à l'âge viril où l'on n'est presque plus propre à ce genre de travail.

Les commencemens de la géographie.

Vous serez d'abord effrayé de voir dans un grand nombre de jeunes Etudians, qu'il y en ait peu qui puissent faire la dépense de toutes les cartes nécessaires ; & qu'il y en ait encore moins qui puissent se les donner en les dessinant eux-mêmes. Mais il n'est point question de faire la moindre dépense. Il ne faut que copier des cartes : & il y a une façon de s'y prendre qui devient un agréable amusement.

Se rencontre-t-il dans la troupe un enfant qui montre, comme il arrive d'ordinaire, quelque dextérité dans le travail des mains ? Vous avez trouvé

votre maître géographe. Il dirigera bientôt l'ouvrage & les ouvriers.

Commencez par lui faire imiter tellement quellement les limites ou les côtes maritimes d'un continent, les courbures des principaux fleuves, & les coudes que font les montagnes, sans y joindre encore ni aucunes villes, ni aucuns noms. Si son travail se trouve avoir quelque petite ressemblance avec ce qu'il a voulu copier, contentez-vous-en. Ne blâmez rien. Il se croira capable de quelque chose, & il est bon qu'il le croye.

Le goût de l'imitation venu, vous gagnerez bientôt un autre point. Il faut que votre apprenti dessinateur réduise une grande carte en petit ; & qu'il apprenne à en mettre en grand une très-petite, toutes les parties gardant entre elles leurs proportions. Y réussir à l'aide d'un même nombre de quarrés proportionnels dans les deux champs est une affaire de deux jours.

Posez le cas qu'il ne se trouve point d'enfant qui puisse vous seconder : vous aurez recours à une main plus sûre, ou à la vôtre.

Faites dessiner sur des feuilles de papier de moyenne grandeur les princi-

paux traits des cartes qui repréſentent les continens, le tour de la Méditerranée, les environs de la Mer Baltique, les pays célébres comme la Paleſtine, l'Italie, la Gréce, la Perſe, l'Arabie, l'Egypte & telles autres parties du monde, comme on les trouve dans Ortélius ou dans Cellarius, & principalement dans les cartes de Guillaume de Liſle. N'y mettez que les grands traits & point de noms.

Doublez, triplez les copies de chacune de ces cartes ſelon le nombre des évènemens hiſtoriques particuliers à telle ou à telle contrée. Le champ d'une certaine étendue de pays pourra être le même pour différens récits. On y retrouvera les mêmes mers, les mêmes anſes le long des côtes, toutes les mêmes proportions. Mais à l'aide d'une enfilade de points bien marqués, on apercevra dans une carte le voyage d'Abraham ; dans une autre la marche des Iſraëlites ; dans une troiſiéme la route des flottes de Salomon & de Joſaphat ; ici l'expédition d'Annibal, puis celle de Scipion ou d'Agatocle ; là les avantures d'Ulyſſe ou d'Enée ; ailleurs les voyages & les conquêtes de S. Paul, ou les découvertes de Chriſtophe Colomb.

Il suffit d'avoir une seule carte d'une espéce pour en avoir aussitôt une centaine de toutes semblables. Arrêtez sous votre carte autant de feuilles de papier qu'il vous plaira. Piquez d'une pointe d'aiguille tous les traits, & formez en des files de points à jour. Tous les papiers de dessous seront percés de même. Les mêmes traits s'y trouveront ponctués & ouverts. Il sortira tout d'un coup de cette manufacture commune autant de modéles qu'il en faut à vos jeunes gens. Ils emporteront chez eux chacun le leur : après quoi il ne faut qu'étendre chaque desseing sur un papier blanc & jetter sur les traits piqués un peu de charbon mis en poudre. De cette sorte on se donne une nouvelle copie, & tant d'autres qu'on voudra. Ce sont toûjours les mêmes traits; qu'on peut ensuite rendre exactement continus, qu'on peut fortifier inégalement, & enluminer avec des encres de différente couleur. On se gardera bien d'entasser dans le même champ tous les noms des villes qui appartiennent au même pays : il vaut mieux les partager & n'y faire paroître que les noms des lieux qui marquent dans un évènement plûtôt que dans un autre. C'est

le maître qui réglera ces différences ſelon le beſoin.

Après avoir multiplié à volonté chacune de ces cartes hiſtoriques, on peut mettre ſur un exemplaire les marques des lieux avec leurs noms; & ſur un autre les marques ſeules ſans les noms, afin qu'au moment où vous mettrez le doit ſur une ville ou ſur un fleuve, on vous en livre le nom ſur le champ. Mais vous ſerez fidélement ſervi & l'on n'héſitera point dans les réponſes à faire à vos queſtions, ſi toutes les fois qu'on a prononcé le nom d'un lieu, l'on a eu ſoin de rappeller le ſouvenir d'un évènement qui s'y eſt paſſé, & ſur-tout d'une production dont la nature l'enrichit.

C'eſt encore dans cette vûe qu'on omèt ſur les cartes les lieux peu remarquables. La figure acquiert par là un plus grand air de netteté. Cette précaution fait ſortir les objèts qu'on a intérêt de connoître & les empêche de ſe perdre dans la foule.

Un autre moyen très-propre à aider actuellement la mémoire & à rendre un jour l'étude de l'hiſtoire plus facile, eſt de ne point ſéparer dans les commencemens le nom que porte une ville

d'avec celui qu'elle portoit autrefois. Ainſi après avoir nommé Conſtantinople on ajoûte que c'étoit anciennement Byſance : après avoir nommé Carthage, on ajoûte que les ruines s'en retrouvent à côté de Tunis : on dit de même de l'ancienne Crète que c'eſt la Candie moderne, & de Sparte ou Lacédémone que c'eſt aujourd'hui Miſitra.

On peut encore imiter tous les grands traits d'une carte géographique ou à l'aide d'un papier huilé & tranſparent; ou en appliquant un papier blanc ſur une carte, & en préſentant tous les deux à la fenêtre. Tous ces moyens ſoit d'imiter promtement le fond d'une carte, ſoit de rendre certains lieux plus frappans & plus mémorables, nous en laiſſons le menu détail à ſa dextérité des maîtres qui en peuvent imaginer beaucoup d'autres. C'eſt aſſez qu'ils voyent que ſans dépenſe & ſans aucune leçon de deſſeing, un enfant avec le ſimple ſecours de quelques patrons piqués imitera le fond d'autant de cartes qu'il lui en faut, & ſe fera ſon petit Atlas dans la durée d'un an.

Tout ce qui peut tomber ſous les yeux des enfans, ce qu'ils peuvent ſaiſir & manier, ce qui obéit à leur

gouvernement, ce qui leur tombe en partage & leur reſte en pleine propriété, ce qui lés mèt en état ou de remporter des victoires ou de meubler leur cabinèt, voilà les choſes où ils ſe plaiſent. Propoſez leur après la compoſition faite & tranſcrite, de ſe mettre à une carte de géographie : propoſez-leur de faire la viſite puis la deſcription des piéces d'une machine, de rendre raiſon de l'uſage des piéces qui compoſent un métier, en un mot de faire le dénombrement de quelques-unes des choſes qui ſe voyent dans la ſociété, ou dans la nature, & de les appeller toutes par leurs noms : ce ſont de purs divertiſſemens pour eux. Ils s'en accommoderont comme d'autant de récréations & de fetes qu'on leur accorde. Rien ne leur plaît tant que la vûe des objèts : le latin qui tient à des choſes ſenſibles eſt toûjours bien venu.

C'eſt même l'unique façon de faire naître la curioſité & de la mener aſſez loin. Quand un jeune homme s'eſt rendu la connoiſſance des côtes & des lieux diſtingués, un peu familière à force d'y paſſer & d'y repaſſer dans ſes courſes géographiques; il ne pourra plus ſoit

dans la lecture, soit dans la conversation, entendre parler de nouvelles de guerre, ni d'aucune des parties du commerce, ni des productions de tel & de tel pays; sans prêter l'oreille aussitôt, comme s'il s'agissoit de choses à lui appartenantes. Il ne se trouve plus étranger nulle part, & ce qui intéresse le plus la société est ce qui lui paroît le moins indifférent.

Le second dégré de l'apprentissage des langues.

Nous avons vû la première opération de la méthode d'enseigner les langues, qui consiste à montrer ou à faire entendre nettement & sans latin, les choses qu'on doit ensuite lire en latin; moyen naturellement propre à mettre l'esprit en mouvement, & à rendre les signes ou l'expression qu'on attachera aux objèts, tout à fait inséparable des idées qu'on aura une fois bien imprimées dans l'esprit. Nous avons suffisamment fait voir comment par un grand usage on peut acquérir la connoissance des élémens avec une raisonnable provision de termes & de phrases. Voyons la seconde partie de la grammaire, celle qui recherche les différens usages & assemblages des mêmes mots, leurs significations, & leurs

valeurs différentes ſelon la façon de les mettre en œuvre. C'eſt ce que nous appellons la Propriété de la langue.

La propriété de la langue.

COMME c'eſt dans les écrits qui nous reſtent des Philoſophes, Hiſtoriens, Poëtes, & Orateurs des bons ſiécles que ſe trouve aujourd'hui la propriété entière de la langue latine, & il en eſt de même pour le grec, c'eſt une étude qui d'abord ne ſe peut faire à propos hors des ouvrages des bons Écrivains.

M. Rollin a parfaitement traité cet article, & a montré aux maîtres la vraie façon de s'y prendre. Il ſe garde bien de vouloir qu'on s'attende à trouver les langues grecque & latine dans des livres de grammaire: mais il recommande de puiſer la grammaire de ces deux langues & toute la connoiſſance de leur propriété dans les livres mêmes des Auteurs qui ont le mieux écrit. C'eſt avec la même juſteſſe qu'il défend d'enſeigner la poëtique & l'éloquence par la dictée de ces régles qu'on traîne depuis ſi long-tems dans les Écoles. Il ne connoît qu'une façon ſûre

Traité des Etudes.

d'enseigner ces beaux arts : c'est de les prendre & d'en trouver les régles dans les ouvrages mêmes des bons Poëtes & des grands Orateurs.

Horace ne savoit ni ne conseilloit rien de mieux que d'avoir nuit & jour devant soi les Auteurs grecs les plus estimés.

C'étoit aussi la maxime de Quintilien qui se plaignoit des Écoles de son tems, où les maîtres prétendoient enseigner l'éloquence indépendamment de la lecture des Orateurs.

Vida & Boileau dans leurs Poëtiques, la raison & l'expérience de concert avec eux, nous apprennent que les plus sûrs modéles des beaux arts & les vrais principes des langues savantes ne manqueront jamais à ceux qui contractent une habitude constante de lire, de goûter, & d'imiter les bons Auteurs. Car comme le vrai sens des expressions se tire de ce qui fait le sujèt du discours entier, & de l'intention de celui qui parle ; de même la beauté & la force des expressions se tirent tant des bienséances qui conviennent aux personnes, au tems, au lieu, aux circonstances ; que de l'intérêt plus ou moins grand que nous y pouvons prendre. Mais

pense-t-on pouvoir faire sentir le mérite du grand art d'imiter la nature & les diverses beautés qui résultent de l'observation des bienséances, en débitant de froides généralités, & en alléguant des exemples qui perdent infiniment à être tirés de leur place. En effèt, ils se montrent alors brusquement, sans être amenés par le fil du discours. L'esprit n'y est préparé ni par la circonstance du lieu & du tems; ni par la connoissance des motifs & des passions qui font agir les personnes. L'esprit n'y est aidé ni par les usages ou le caractère des peuples, ni par d'autres rapports actuels qui éclaircissent le tout.

Au contraire *les bons Ecrivains comme les bons Peintres enseignent parfaitement ce qu'ils exécutent bien.* On n'en trouvera nulle part de meilleures leçons, pourvû qu'en les lisant on s'attache à sentir la justesse de leurs expressions, la diversité des styles, & les caractères propres à chaque ouvrage.

Nous ne manquons ni de bonnes Grammaires, ni de bonnes Rhétoriques. Mais elles sont toûjours mieux dans les mains des maîtres que de leurs éléves. On ne sauroit se figurer quelle est l'étendue de la propriété d'une seule

langue. L'aſſemblage en devient une charge de préceptes dont l'aſpect fait trembler. Mais la grammaire n'allarme plus perſonne quand elle tient inſéparablement à des Ecrivains polis ; quand on ne la préſente que par partie, & de vive voix ; quand ſon ſecours devient néceſſaire & ſe trouve amené par l'obſcurité d'un paſſage dont on veut ſe tirer. Pour lors vous ne trouverez plus perſonne qui ne conſente à ſavoir tantôt ce que c'eſt qu'une Ellipſe ; tantôt ce que c'eſt qu'un Hellenifme, ou tout autre tour de langage. L'étude de la propriété ſe ſoutient alors par l'attrait, & ce qui plaît ne peut manquer d'être porté plus loin que ce qui rebutte.

Nous n'avons pour le préſent aucun beſoin du détail de la vie, ou des différens ouvrages des Auteurs. Pour montrer tout d'un coup les ſecours qu'on peut en tirer, il ne faut qu'en faire la diſtribution dans le travail des quatre Claſſes ſupérieures, de façon qu'après y avoir paſſé, il ne ſe trouve aucun genre d'ouvrage, aucun ſtyle célèbre parmi les Anciens, dans lequel les jeunes gens ne ſe ſoient exercés ſoit par la traduction, ſoit par l'imitation, à l'aide d'une

d'une première facilité acquise dans les exercices précédens.

On continuera à écrire au logis le trait historique dont le Professeur aura lui-même fait la lecture ou le récit : & la première demie sera en partie employée à ce récit Il est important de perpétuer cette petite tâche dans toute la durée de l'étude des belles lettres. Cet exercice réitéré deux fois par jour sept ou huit ans de suite, fera insensiblement parcourir les histoires de la plupart des nations & en donnera une idée passable. Ni le dégout, ni la fatigue ne sont ici à craindre, le maître prennant sur lui de faire le choix & le récit de chaque sujèt. A force de parler ainsi sa langue maternelle fréquemment, correctement, & du ton de la belle conversation, un jeune homme y gagnera un air aisé, & apprendra probablement à narrer avec grace. Ce talent n'est point du tout indifférent. Il devient quelquefois un puissant aiguillon ; & conduit souvent à quelque chose de mieux.

Distribution du travail des quatre Classes supérieures.

Première demie.

C'est dans la quatrième Classe qu'on peut sans grand inconvénient pour la prose latine commencer l'étude du grec & de la versification. Durant la pre-

Commencemens du grec & de la versification en quatrième.

mière demie après la petite narration françoiſe on récitera par cœur une partie des élémens de la langue gréque. Le vrai moyen d'avancer promtement dans les noms & dans les verbes eſt d'employer de beaux Paradigmes, & de faire ſur-tout uſage des vers Tecniques (*a*) de Meſlier, qui expriment nettement un grand nombre de régles en très-peu de paroles.

Sur l'heure qui ſuit, & qui doit être employée à la traduction des Auteurs, on peut prendre quelques premiers momens pour traduire une partie du texte grec de l'Evangile ou des Actes des Apôtres, & conſacrer par cette lecture toutes celles qui viendront après.

Saint Luc élevé, comme on a grand ſujèt de le croire, à Antioche, eſt celui des Écrivains ſacrés dont le ſtyle approche le plus de la pureté de la langue gréque, & ſe reſſent le moins de l'hébraiſme. Mais on cherche quelque choſe de plus précieux dans le texte de la nouvelle Alliance que les élémens de la langue. On y apprend la nouvelle du ſalut & la propagation des bénédictions promiſes à toutes les na-

(*a*) Grammaire gréque de Meſlier, Principal du Collége de la ville de Laon.

tions : l'on n'en fait la lecture qu'avec les marques du respect religieux qui lui est dû.

La quatrième Classe tenant le juste milieu de la durée des études, on peut très-bien s'y servir des extraits qu'on vient de donner de Cicéron, de Valere Maxime, de Patercule, d'Aulu-Gelle, & de Columelle (*a*). Ce sont tous traits aussi amusans que propres à fortifier le style : à moins qu'on n'aime mieux prendre les histoires entières de Quinte-Curce & de Salluste, les éclaircir par de courtes notes, & en faire rendre compte à l'ordinaire en françois, puis en latin.

Après midi on donnera une heure entière à la lecture de Térence & l'on peut compter qu'elle paroîtra courte. Nous n'avons de ce Poëte incomparable pour le beau naturel, que quatre piéces qu'on puisse voir. Encore s'en faut-il bien que les éditions en soient aussi châtiées qu'elles le devroient être. On verroit ces quatre piéces avec plus de sûreté & de profit, si un éditeur plein de goût & de religion vouloit adroitement substituer une action différente & un intérêt honnête aux amours

(*a*) Chez les Freres Guerin.

criminelles qui en font le ſujèt. Il vaudroit bien mieux pour le ſervice des jeunes gens altérer par-ci par-là quelques vers, déranger ou ſupprimer quelques ſcènes, & changer le fond de l'action principale, que de les occuper de lectures nuiſibles, ou de les priver des dialogues les plus parfaits qui nous reſtent de l'antiquité. On y trouve, & difficilement pourroit-on trouver ailleurs, le vrai langage des Romains tel qu'ils le parloient dans leur vie domeſtique, tel que la nature le leur dictoit: & autant ce modéle de naïveté a d'attraits pour les jeunes Lecteurs, autant ſe trouve-t-il propre à leur donner le tour d'eſprit le plus déſirable.

Nous n'aurions pas moins d'obligation à celui qui voudroit réduire Plaute & le mettre à l'uſage de la jeuneſſe Chrétienne en le déchargeant d'un tas de mauvaiſes plaiſanteries qui y fourmillent; mais ſans lui rien ôter ni de ſa latinité, ni de ſon enjoument. Des eſprits faits s'amuſeroient de cette lecture: au lieu qu'elle n'a été propre juſqu'ici qu'à exercer leur patience.

Mal à propos nous rendons-nous eſclaves des livres imprimés. On peut s'en paſſer ici. Il ne faut que corriger

ce qu'on ne doit pas lire dans ces Auteurs, & couper le tout en différentes ſcènes qui ne tiennent plus l'une à l'autre. Ce ſeront autant d'agréables dialogues dont on ſe pourvoira uniformément par la dictée.

Dans cette Claſſe qui fait le juſte milieu des études, il n'eſt guère poſſible de recommencer tous les jours & un an de ſuite, à traduire Plaute ou Térence, puis à les remettre de françois en latin, ſans appercevoir un grand changement. Vous ne trouverez plus perſonne qui ne montre de la bonne volonté. Vous en verrez bon nombre toûjours prêts à parler latin, & qui le feront avec grace.

Pour les y amener plus efficacement, la grande prudence du maître eſt de parler peu & de leur laiſſer la place libre. Il peut dans cette vûe partager le tems de l'exercice en deux portions très-inégales : la plus petite ſera pour expliquer le grammatical néceſſaire après la traduction : l'autre part qu'on ne peut trop étendre, ſervira à faire rendre compte du texte en françois & en latin. Cette méthode les tient tous en haleine, & ferme la porte à l'ennui.

La continuité de l'exercice amène néceſſairement une habitude qui ne change plus : & cette facilité une fois acquiſe peut tenir lieu de bien d'autres ſecours : au lieu qu'il n'y a point d'autres ſecours qui la remplacent ou qui lui ſoient équivalents. Celui qui part preſtement & s'énonce ſans peine par le grand uſage d'une bonne latinité ; pourra bleſſer par-ci par-là quelque régle de grammaire : mais il ne ſaura pas moins traduire & rendre le ſens. Il ſaura ſe retourner par lui-même, & ſaiſir ce qui lui échapoit. Ce ſera pour lui un jeu d'appercevoir ſes fautes, & il en rira le premier.

Ajoûtons qu'à cet âge quiconque eſt déja au point de ſentir & de rendre ſur le champ les graces de Térence, on peut dire que ſon goût eſt décidé pour le vrai & pour le naïf. Difficilement ſe laiſſera-t-il ſurprendre ni par l'enflure des grands mots, ni par le brillant des penſées, ni par les parûres qui détournent du ſujèt & ne tendent qu'à montrer de l'eſprit. Il eſt fait à la beauté réelle qu'il diſtingue très-bien du fard & des apprèts. Il cherche par habitude & ſans le ſavoir

ce qui eſt naturel, ce qui eſt vrai, ce qui quadre aux circonſtances. Il lui faut cela pour le contenter.

L'air naïf de Phédre, les graces de Térence, & l'enjoûment de Plaute produiſent un autre bien. Un jeune homme qui y prend goût, & qui devient ſenſible à la peinture qu'ils font de nos mœurs; acquiert le tour d'eſprit qu'on lui ſouhaite pour le rendre ſenſible aux vraies beautés d'Homère, de Cicéron, de Virgile. Il eſt vrai que ſelon le caractère de chaque ſujèt, on trouve dans ces derniers tantôt un patétique raviſſant, ailleurs des tableaux de la nature, ou des portraits de l'homme, & en général une riche variété : mais ils ſe reſſemblent tous par ce fond de naïveté & de droiture que nous admirons dans Térence, dans la Fontaine, & dans Molière. Vous ſentez par-tout l'amour du vrai, & la recherche de chaque choſe comme elle eſt; par tout une vive imitation de la nature. Vous n'appercevez nulle part un Écrivain qui cherche à ſe montrer lui-même.

L'emploi de la dernière heure.

La derniere heure ſera employée dans la quatrième Claſſe à parcourir quelques-unes des compoſitions & à exercer toute la troupe ſur les élémens

de la langue gréque, en justifiant le tout par des exemples perpétuels, & en les accoutumant à se questionner les uns les autres sur ce qui vient d'être dit. S'il reste quelques momens, & l'on peut se précautionner pour en être sûr; on ne peut les employer mieux qu'à la lecture d'un Poëte ou d'un Historien françois. Dans les Classes supérieures il sera mieux de donner ce tems à un Orateur choisi.

Différens exercices propres pour les Classes supérieures.

Mais avec les exercices courants, il est bon de mettre en œuvre d'autres pratiques très-propres à affermir le style & à aiguiser le goût. En voici quelques-unes : il est bien libre d'en imaginer d'autres.

Ceux de la troupe qui montrent plus de facilité que d'autres, & qui commencent à se faire un nom; rien n'est mieux que de les charger de la commission honorable de prévoir au logis & d'expliquer en Classe, au lieu du maître, l'endroit de l'Auteur où l'on est parvenu. Quelle satisfaction pour lui d'être simple juge du bien qui se fait, & de voir faire ce bien par des éléves qui le représentent! Après un usage si long & si journalier de traduire fidélement les Auteurs, puis de les remet-

tre en latin, vous verrez ces jeunes gens arriver au point de n'avoir plus besoin de traduire, & se contenter de lire le latin pour en rendre compte en françois sur le champ, & méme pour vous le rendre en latin dans la même pureté.

Quant aux compositions latines qui se peuvent faire en Classe ou au logis, 1°. il est tems de choisir fréquemment dans les meilleurs Auteurs latins quelque morceau détourné qui ne soit point dans les mains des jeunes gens. Après le leur avoir dicté en françois, on leur en lit le texte une seule fois pour être remis par écrit ou sur le champ, ou au logis en un latin qui approche le plus qu'il est possible de celui qui a été lû. Mais c'est sur toute chose une précaution nécessaire que ce latin ne soit pas du crû du maître. On ne peut faire fonds que sur la belle antiquité.

Faire composer fréquemment d'après une seule lecture du latin.

C'est une prudence, dans les modéles qu'on choisira, de prendre ceux où l'on trouve telle & telle figure, tels & tels tours gracieux & de grand usage, qu'on veut successivement inculquer à la jeunesse.

Changer le sujèt du modéle, sans changer la parase.

2°. On peut souvent dicter des piéces ou des parties de discours dont on aura changé le sujèt, pour donner lieu d'en imiter la structure & le procédé après l'avoir entendu depuis peu, ou depuis long tems.

Partager un sujèt en différentes questions dont il faille tirer les réponses du texte même.

3°. On peut partager un sujèt, éclairci par une suffisante explication, en autant de questions qu'on jugera nécessaire, & exiger qu'on y réponde par écrit au logis; de sorte que la réponse se tire en substance du texte, & qu'il faille cependant abandonner ce texte en plus d'un point.

Il est facile de voir à quoi tend cet exercice, & quel bien il en doit résulter. Il faut encourager & enhardir les jeunes gens à se mettre une bonne fois à la nâge sans aide & sans support, à se tirer du danger par eux-mêmes, & à n'avoir plus besoin d'entendre la lecture d'un modéle pour se mettre à composer.

Souhait de Quintilien.

Il se trouve un autre avantage dans la nécessité de répondre à ces questions. C'est d'achever de remplir les vûes de Quintilien qui mèt toûjours ensemble ces trois exercices:

» Lire ou traduire,

„ Rendre compte,
„ Juger de ce qu'on a vû.
Lectio.
Enarratio.
Judicium.

4°. On peut faire traduire un excellent Poëte latin en proſe latine; le faire mettre pour ainſi dire en piéces pour en raprocher les membres d'une autre façon, & en former un corps de diſcours d'un caractère tout nouveau. N'imitez point la Rue qui a défiguré Virgile, & en a fait un épouvantable ſquéléte. Suivez plutôt la manière de Jouvenci qui en renverſant la verſification d'Horace en a tiré un corps de diſcours qui a l'embonpoint & les graces du naturel.

Changer en proſe une piéce de poëſie.

5°. Rien n'eſt plus profitable que de preſcrire ſur la fin de chaque ſemaine une analyſe fidéle des Auteurs qu'on y a lûs, & ſur-tout un expoſé juſte des liaiſons par leſquelles l'Auteur a paſſé d'une matière à une autre. L'attention du maître ſur ce travail rendra ſes éléves plus attentifs à l'explication de chaque jour, & plus clair-voyans pour ſentir le progrès des idées & le fil de chaque diſcours.

Reviſion & analyſe de ce qui a été vû durant la ſemaine.

Faire quelquefois de cette analyse la matière d'une composition pour des prix.

6°. Cette analyse peut de tems en tems leur être demandée dans un moment où ils s'y attendent le moins. On peut en faire la matière d'une composition pour des prix ou pour la première place. Jamais victoire ne peut être ni plus honorable, ni moins équivoque. C'est l'ouvrage du bon sens tout pur. Imaginez-vous comment ces Auteurs seront lûs par avance.

Je ne sai, me direz-vous, si l'on a lieu de rien attendre de bon de cette pratique, où il s'agit de se raprocher le plus qu'on peut d'un Auteur usuel & que tous les Compétiteurs auront lû. Qu'en arrivera-t-il ? Que tous les orateurs, Historiens, Poëtes ou autres qu'on leur mèt en mains, seront tournés & retournés, lûs & relûs tant de fois, qu'ils ne laisseront rien échapper de ce qui pourra devenir la matière d'une composition, ou d'une analyse proposée pour les prix. Ils prendront si bien les devants qu'ils ne se trouveront étrangers nulle part. La rare subtilité de former trente voleurs qui se disputeront la palme, au lieu d'un vainqueur qui l'obtienne à bon titre!

Passons le terme de voleurs : mais ce

ſont là des voleurs fort aimables, dont on voit avec plaiſir le nombre s'augmenter. Leurs vols ſont la fin même où vous vous propoſiez de les faire arriver. Leur faire connoître les écrits des Anciens, les leur faire goûter, les leur rendre familiers au point de parler d'après eux & comme eux; n'eſt-ce pas là ce qui faiſoit ou devoit faire l'objèt de votre travail & de vos vœux.

Parmi ceux qui enſeignent il n'arrive que trop qu'on rende la réuſſite des compoſitions fort difficile, ce qui eſt directement contraire à la légèreté de l'uſage. On affecte de chercher quelque ſujèt extrémement détourné ou élevé. On en rend l'accès preſqu'impraticable à force de piéges & de dangers. Peu arrivent au but. Les autres s'égarent, tombent, & vont néceſſairement donner dans le précipice. Mais pourquoi leur rendre la marche difficile ou périlleuſe? Tous ces embarras n'occaſionnent que le déſeſpoir & le dépit continuel de ne ſe voir propre à rien. Ne valoit-il pas mieux par la très-grande habitude de dire ſoir & matin des choſes aiſées mais juſtes, les amener tous à vouloir s'exercer d'une façon nouvelle, & à s'élever par degré? Ne vau-

droit-il pas mieux que le maître ne parût pas toûjours voir si clair, & qu'au lieu de blâmer ce qui a couté peu d'efforts, il en fit l'éloge, quand le tout coule aisément ; afin qu'ils en en contractent l'habitude ? Sa méthode ne peut manquer de réussir s'il les engage à lire fréquemment, & à fureter par tout où ils espéreront rencontrer leur capture, ensorte que pour déterrer dix ou douze lignes, ils en mettent deux ou trois cens dans leur tête.

Tems de composer sans modéle.

7°. Quand on commencera à fournir de son abondance & à pouvoir se passer de modéle pour composer; c'est alors le tems de leur dicter en françois des endroits tirés de Plaute, de Vitruve, de Columelle, & d'autres qu'ils ne connoissent point, pour les mettre en latin. C'est alors qu'on peut à profit leur donner à faire en latin ou une lettre, ou un récit, ou un dialogue entre personnes dont on leur a bien fait connoître l'état, la disposition, & les intérêts. Le sujèt en étant tiré de la belle antiquité ; vous avez une régle pour décider de la victoire. Elle appartient à celui qui approche le plus du modéle sûr.

Quand on leur remarque une grande

facilité à manier le ſtyle de la converſation, qu'ils ſont aiſés, naturels, & ſachant varier le ton ſelon l'état & la paſſion des perſonnes, voilà la plus ſûre marque d'un bon génie : c'eſt une eſpérance preſqu'infaillible pour l'avenir. Il n'en eſt pas de même quand ils s'élevent, quand ils donnent dans le grand. Ne vous y fiez pas.

On rencontrera quelquefois, & peut-être trop ſouvent, des termes manqués, & qui jureront contre les régles : vous entendrez auſſitôt des gens qui s'écrieront : tout eſt perdu : on ne ſait rien. Voilà des études fort mal faites.

Quelle idée ! ces fautes d'inadvertence ſont réellement des minuties ſans conſéquence, & qui n'empêchent point les progrès réels. Le grand point conſiſte à entendre la langue, à la parler aiſément & dans ſon vrai tour à quelque irrégularité près, que l'uſage des Auteurs & la grande habitude de compoſer rectifieront aſſez.

Ceux qui auront quelque peine à rendre leurs compoſitions exactement correctes & conformes aux régles, n'ont pas perdu leurs peines, s'ils acquièrent par la longue habitude de toûjours traduire & de rendre compte de tout,

l'avantage ineſtimable de pouvoir lire les Anciens ſans répugnance & avec facilité. Faut-il tant s'allarmer des fautes de leur compoſition ? ſont-ils deſtinés à délibérer un jour dans le ſénat de Rome, ou à porter la parole au Peuple de deſſus la tribune aux harangues ?

Il ne faut point diſconvenir qu'il ne s'en trouve toûjours quelques-uns dans la troupe à qui ces compoſitions tourneront au plus mal : & c'eſt un accident auquel l'ancienne méthode ne ſe flatte pas de remédier. Vous en verrez qui ne ſe pourront jamais mettre dans la tête la ſtructure d'un vers, ou en appliquer les régles d'une façon ſupportable. Très-communément il s'en trouve qui en proſe comme en vers ſe guindent dans les nues, & diſent des extravagances. Ils ſont aſſez à plaindre. Pourquoi ſurcharger leur misère par la dure neceſſité de faire tous les jours des choſes parfaitement ridicules ? La perpétuelle occaſion de faire des fautes les rend ſi fréquentes, qu'il s'en forme un vice d'habitude. Une pareille méthode ſe peut-elle défendre ? Elle revient exactement au point de tourmenter beaucoup ces jeunes gens pour en faire des ſots par un effet néceſſaire.

Quand on a une certitude marquée de ne pouvoir les mettre à certaines compoſitions ſans leur faire contracter un véritable travers, & ſans les empoiſonner par leur propre travail ; il eſt bien plus ſage de ne leur pas propoſer de pareils exercices

Effèts pernicieux de la méthode d'exiger tous les jours des compoſitions qui à coup ſûr ſe feront mal.

Qu'il ſoit permis à quelques-uns de n'être pas capables de tout. Vos différentes compoſitions n'en iront pas moins leur train. Souffrez cependant avec diſcrétion que tel & tel ſe contentent de traduire le latin en françois. Permettez leur de s'exercer fréquemment dans leur langue naturelle, & qu'ils puiſſent jouir du mérite d'y avoir réuſſi. Qu'ils écrivent ſouvent des lettres françoiſes ſur des ſujèts faciles & ordinaires dans la vie. Leur compoſition eſt-elle ſupportable ? il en faut faire l'éloge. Voudriez-vous leur reprocher une lenteur & des bornes qui ne ſont pas en leur pouvoir ? Voulez-vous les tenir dans une baſſeſſe éternelle ? C'eſt le vrai moyen d'éteindre en eux tout ſentiment, toute eſpérance, & de leur perſuader qu'ils ne doivent aſpirer à aucune eſpéce de mérite. N'eſt-ce pas un grand gain, une vraie conquete de les avoir amenés à n'être ni hébètés,

ni muèts dans les choses d'usage, & surtout d'en avoir fait par la persévérance de vos bonnes vûes des esprits justes & des sujèts de service? Ne vaut-il pas mieux souffrir qu'il y en ait qui s'en tiennent à bien parler leur langue, que de les rendre stupides en latin & en françois?

S'exercer soi-même à parler d'après un bon Ecrivain.

8°. A ces différentes façons d'occuper & de former les jeunes gens, je n'en ajouterai qu'une; que je regarde comme le travail le plus utile & le plus praticable pour tous. Chacun en éprouvera l'extreme avantage à proportion de sa bonne volonté.

Le loisir qu'un jeune homme se trouvera souvent après avoir satisfait à tout; il ne le peut mieux employer qu'à mettre en latin, ou de vive voix, ou par écrit, non ses dernières explications qui peuvent lui être trop présentes; mais celles qu'il n'a pas revues depuis long-tems, & dont le souvenir semble perdu.

Qu'il prenne par exemple ou dans la traduction de Quinte-Curce par Vaugelas ou dans celle de Térence par Madame Dacier tel endroit qu'il voudra: qu'il le lise en françois pour le remettre en latin. Qu'il fasse ensuite

la comparaiſon de ſon ſtyle avec celui de l'auteur.

Deux amis peuvent s'aider : ils peuvent tour à tour lire le françois & écouter le latin qui y répond. Leur manque-t-il quelque ſecours ? Bon maître, bon modéle, bon juge. Ils ne peuvent être mieux ſervis.

Unité néceſſaire dans le ſtyle.

Quand un jeune homme ou un homme fait eſt parvenu par une grande habitude de cet exercice à parler le latin avec légèreté, il peut arriver par un effèt de cette inclination qui nous porte à imiter, qu'il prenne goût par préférence à un auteur, ſans trop prendre garde s'il eſt exactement un modéle digne d'être ſuivi en tout. Telle ſeroit par exemple la phantaiſie de copier Tacite ou Florus. Ces prédilections ne ſont pas rares, & ſont fondées ſur l'attrait des matières, quelques fois ſur un préjugé, ſur une impreſſion étrangère.

Il eſt poſſible de prévenir ce mal. Il ne faut que s'attacher fortement à imiter le tour de Térence, ou celui de Cicéron. En effèt il n'y a point de ſtyle préférable à celui de Térence, quand il s'agit de faire parler un perſonnage du commun. Il n'y en a point

de plus parfait que celui de Cicéron; ſoit qu'il faille parler en orateur, ſoit qu'il faille expoſer une matière de Philoſophie. Entre Térence & Cicéron il y a un milieu: c'eſt Columelle qui s'en eſt ſaiſi. Son ſtyle n'a ni la véhémence de l'orateur, ni ce degré de familiarité qu'on trouve dans l'entretien d'un eſclave & des autres perſonnages comiques. Son langage eſt celui d'un homme plein de politeſſe, qui parle des choſes les plus ordinaires avec une certaine dignité. Cet excellent écrivain, qui avoit de grands fonds de terre dans ſon patrimoine, s'y étoit exercé long-tems dans toutes les parties de l'agriculture. A la prière de Silvin, que l'amitié & l'illuſtration du conſulat lui rendoit cher & reſpectable, il entreprit de traiter généralement toute cette riche matière. Il le fit avec nobleſſe, mais ſans le moindre apprêt.

C'eſt réellement une attention, dont on s'eſt toûjours bien trouvé à l'égard du ſtyle, de s'en donner un de bonne heure qui ſe reſſente de l'impreſſion & des couleurs d'un modéle parfait, auquel on s'eſt prudemment fixé. Par là on ſe mèt à l'abri des mélanges:

& malgré la variété infinie qu'on éprouve dans les lectures qui ſe ſuccèdent, le ſtyle qu'on s'eſt acquis demeure toûjours le même ſans ſe démentir. Quel que ſoit par la ſuite l'Ecrivain ou le ſiécle auquel on ſe trouve conduit par la néceſſité des matières, on peut s'y arrêter impunément.

Le point important eſt de ne ſe point méprendre dans le choix d'un modéle. Le ſtyle des Écrivains eſtimés peut avoir des taches. On ſe plaint que Salluſte & Varron affectent trop les termes ſurannés ; qu'Ammien & Apulée donnent dans l'enflure ; que les Seneques ne ſont jamais las de débiter des maximes générales & des traits ſententieux ; que Tite-Live ne s'eſt point défait d'une certaine rudeſſe qui ſe faiſoit ſentir dans le langage de Padoue ; que d'autres ont d'autres défauts.

Aſſurément on ne peut que mériter des éloges de s'être bien rempli de la lecture de Varron, de Salluſte, & ſurtout de Tite-Live. La latinité de ce dernier eſt d'un caractère mâle & parfaitement d'accord avec la grandeur de ſon ſujèt. Avec cela il eſt admirable dans ſes récits & dans ſes peintures. On aime à entendre ſes leçons ſur les

mœurs & sur le gouvernement des Etats. Il y a cependant un léger article dont il est bon d'être averti. Bien des personnes ont remarqué que son style très-agréable pour l'ordinaire, n'est pas en certaines rencontres assez égal ou assez coulant. Au reste comme Tite-Live peint en grand ; la force & l'excellence de sa peinture autorisent, ou couvrent quelques traits peu adoucis. On passe sans peine par dessus quelques sons négligés, & qui se ressentent de l'accent de sa province. Mais dans de petites piéces d'éloquence qui semblent être des tableaux en miniature qu'on regarde de tout près, il y auroit peu de goût à raprocher les coups libres & hardis du pinceau de Tite-Live, sans se soucier de faire usage des graces & du beau fini de Cicéron.

C'est une grande imprudence de contrefaire jusqu'aux défauts de celui qu'on imite : & ç'en est une autre d'affecter un caractère fort & nerveux où il faudroit une manière toute différente.

Dans la nécessité de varier vos lectures & de passer souvent des écrivains d'un siécle à ceux d'un autre, vous n'avez point de moyen plus propre

pour mettre votre latinité à couvert & pour vous conſerver un ſtyle pur que de bien copier le tour de Cicéron. Le ſtyle & le goût y gagnent. Mais autre choſe eſt d'imiter Cicéron, autre choſe d'en être idolâtre. Ne vous figurez point que ce qui ne ſe trouve pas dans Cicéron vous ſoit pour cela même interdit. Ceux qui ont le plus d'eſtime pour le ſtyle de Cicéron, peuvent en toute liberté prendre dans des écrivains différens quantité de termes & de phraſes qui ne ſe trouvent pas dans Cicéron, parce qu'il y a bien des ſujèts que Cicéron n'a fait qu'effleurer, ou auxquels il n'a point touché. Ils en peuvent diſpoſer comme d'un bien qui eſt à eux, & leur donner l'air Cicéronien par la manière de les mettre en œuvre.

Un homme affermi dans cet excellent ſtyle ſe procure l'avantage dont jouit un enfant de famille qui parle bien parce qu'il a l'oreille formée par une mere pleine de politeſſe. Les accens groſſiers, les tours étrangers, les ſons les plus mauvais ont beau ſifler à ſes oreilles: tout paſſe à côté: ſon langage n'en ſouffre point. Tout concourt à vous convaincre que la longue habitude de ſentir & de répéter des choſes

bien dites, eſt un moyen auſſi ſûr pour le latin qu'il l'eſt pour les langues vulgaires. Lorſque par cette voie ſi unie on ſera parvenu à imiter avec hardieſſe & à compoſer avec goût, vous verrez alors les différens génies & les caractères ſe déclarer. Celui-ci montrera un tour d'eſprit propre pour un ſtyle: celui-là laiſſera entrevoir ſon penchant pour un autre. C'eſt le tems propre pour les ſonder tous, pour diſtinguer leur talent particulier, & pour voir au juſte ce qu'on en peut attendre, afin de les attacher plus ſpécialement à l'écrivain & au ſtyle pour lequel on leur aperçoit plus de pente & de facilité.

Souvent on ne tire que des ſervices médiocres d'un beau cheval confondu avec d'autres dans des travaux communs. Au lieu que ſi on avoit eſſayé de quoi il eſt capable, ſi on l'avoit livré à ſon feu & à ſes agrémens naturels; il ſeroit à préſent monté par un prince & ſembleroit ſentir à qui il appartient.

Il n'eſt pas rare de rencontrer des diſpoſitions aſſez brillantes pour la poëſie: diſons plutôt pour la verſification. Il n'y a point de fonds à faire là-deſſus.

Ces

Ces premières étincelles d'un génie prétendu poëtique sont fort trompeuses & sans réalité dans les uns, nuisibles & pleines de séduction pour les autres.

Les jours, & les années se passent à lire, à comparer, à faire sonner les vers de trois ou quatre jeunes concurrens. Du ton dont tout se fait il semble qu'il s'agisse de décider du sort des esprits. Il semble qu'on ait rencontré des ames hors du commun, des génies d'une trempe extraordinaire, & qu'il soit question de les élever par ces merveilleux exercices à tout ce qu'il y a de plus grand. Ceux qui se distinguent dans ces combats qu'on ramène presque tous les jours, sont tout de feu pour la poësie, mais indifférens pour tout le reste, souvent fort gauches dans les exercices les plus nécessaires: souhaitons que celui-ci ne les rende ni excessifs, ni pleins d'eux-mêmes. Si la composition poëtique est profitable, c'est tout au plus à ce petit nombre qu'on y voit réussir. Mais dans la vérité ils n'en deviennent pas beaucoup plus riches: & tandis qu'on est fort occupé à servir nos trois ou quatre poétereaux selon leur goût, tout le reste de la troupe jeûne & languit faute de nourriture.

Ce n'eſt donc qu'avec réſerve qu'il faut propoſer la compoſition en vers dans les Claſſes ſupérieures. Donnez à l'explication des Auteurs le tems infini que vous emportent ces compoſitions difficiles & ſi ſouvent frivoles : le profit devient ſûr & il eſt pour tous.

Tems d'apprendre la verſification & les régles de la poéſie.

Il y a cependant une juſte connoiſſance à prendre de la proſodie & de la ſtructure des vers. Quand on aura bien appris en quatrième les élémens de la langue gréque, & qu'on ſe ſera ſouvent exercé durant la dernière demie par manière de diſpute à répéter le plus grand nombre qu'il eſt poſſible de mots grecs, non en les rangeant ſelon l'ordre de leurs racines, mais ſelon l'ordre que les objèts tiennent dans la nature ; on peut alors vers la fin de l'année étudier la quantité des ſyllabes & la meſure des vers. La choſe eſt ſans danger. Bien des perſonnes ſont perſuadées qu'il eſt peu prudent d'en parler plûtôt, parce que la nouveauté de cet arrangement fait beaucoup d'impreſſion ſur les jeunes gens, & que la mécanique des vers, qui eſt facile à ſaiſir au premier aſpect, peut affoiblir en eux le ſentiment du vrai tour de la proſe, ou les en dégoûter qui pis eſt.

On n'a pas grand besoin de quantité ni de régles pour leur lire ce qu'on juge convenable de Plaute & de Térence, dont le style s'éloigne assez peu du langage ordinaire : mais on ne peut s'en passer dans la lecture des plus beaux poëmes grecs & latins dont on s'occupera tous les jours une heure entière après-dîner pendant les trois dernières années, afin d'assurer une heure entière dans la matinée aux Écrivains en prose.

Autant il y a de risque à exercer indistinctement une nombreuse jeunesse à la composition des vers ; autant il y a d'avantage pour elle à mesure qu'elle s'affermit dans le goût & dans l'usage de la prose, à connoître aussi les beautés des Poëtes. Ils ont le privilége de réunir souvent les fonctions d'historiens, d'orateurs, & de peintres. Ils y joignent celles de créateurs ou d'inventeurs par la liberté des arrangemens, & par la hardiesse des fictions qui ne sont pas de même au pouvoir des autres artistes.

Dans cette vûe on peut en troisième prendre le matin Salluste & les Catilinaires, ou la première Décade de Tite-Live en y joignant Xenophon ou

Hérodote ; après-dîner l'Eneïde & l'Odyssée.

En seconde le matin les autres Décades de Tite-Live avec Hérodien ou Xenophon ; après-dîner les Géorgiques & l'Iliade. On peut conseiller de joindre dans le particulier la lecture de plusieurs livres de Columelle à celle des Géorgiques.

En Rhétorique le matin se peut partager entre Démostène & Quintilien, ou entre Cicéron & Plutarque. L'après-dînée sera pour Horace en y joignant tour à tour Sophocle & Euripide. On peut réserver quelques mois pour Aristophane & pour Seneque le Tragique. Il vient un tems où l'on peut sans risque faire voir quelques modeles d'un style défectueux. Le choix & la quantité des lectures dépendent de l'avance des jeunes gens, & de la prudence de celui qui enseigne.

Exercice de mémoire.

La mémoire demande alors quelque culture de plus. Elle deviendra un excellent magazin si l'on y range en grand nombre & en bon ordre de beaux traits de conduite & des paroles pleines d'un grand sens. Ainsi sans jamais interrompre la pratique de raconter en françois soir & matin un trait historique

dont on a entendu faire la lecture, s'il se présente dans les Orateurs & dans les Poëtes des endroits qui attachent par de beaux sentimens d'humanité, ou par de puissans motifs de bien servir la société, ou par quelque riche tableau de la nature, voilà avec le récit courant de quoi orner & suffisamment exercer la mémoire.

J'ai toûjours remarqué que ceux qui montroient le plus de justesse dans le gouvernement des esprits n'aimoient pas à voir prendre sur la traduction des Auteurs de quoi allonger l'exercice de mémoire; moins encore à voir amener la tristesse & les dégoûts par l'imposition d'une charge trop forte en ce genre. C'est pour cela même qu'ils ne voudroient pas qu'on fît apprendre par cœur les Auteurs tout de suite, mais par parties & avec choix: ils n'en exceptent que l'Enéide & plusieurs livres des Georgiques où l'on ne trouve presqu'aucun vers qui ne soit d'une grande beauté, aucune peinture qui ne soit d'un grand maître; aucun tour qui ne soit d'une latinité charmante, & qu'on ne puisse en sûreté proposer pour modéle. En public feroit-on si mal de ne pas voir de suite les Eclogues de Vir-

gile ? Il y en a telle où il se trouve des obscurités presque impénétrables, & d'autres qui ne sont que trop intelligibles. On peut fort bien s'en passer.

Il y a dans Anacréon des chansons d'une élégance ravissante, & qui se peuvent montrer par-tout. On trouve dans Catulle, dans Ovide & ailleurs bien des beautés qu'on seroit fort aise de produire pour faire sentir la diversité de leurs génies, & l'extrême facilité de leur plume. Mais l'agrément y tient presque toûjours à des peintures si pernicieuses qu'il n'y a pas à déliberer. Le plus court pour la jeunesse Chrétienne est de n'avoir aucun commerce avec des cœurs si corrompus, à moins qu'on ne lui dicte des extraits propres à la réjouir sans lui faire tort, & en supprimant par tout jusqu'à l'apparence du mal.

Au sortir des humanités se bien garder d'interrompre l'usage de la bonne latinité.

Ce bon usage de la langue latine que vous vous serez procuré par une habitude soutenue durant sept & huit ans, *de n'entendre & de ne répéter que du bon*, vous le perdrez promtement dans les années suivantes, si vous l'interrompez. Quoiqu'en passant de Rhétorique en Philosophie il faille se mettre tout de bon à un autre travail, c'est

une pratique dont on se trouve très-bien de ne laisser passer aucun jour sans faire une lecture dans Plutarque ou dans Cicéron tour à tour. Il est vrai que le style de Plutarque est assez peu coulant, & quelquefois un peu entortillé : mais on y trouve un fond admirable, un très-bon choix d'objèts pour exercer le raisonnement, sur-tout dans les vies paralleles des Grecs & des Romains. Ajoûtez ici qu'un jeune lecteur que le style de Plutarque n'épouvante plus, saura se tirer d'affaire par-tout ailleurs.

Cicéron traite lui-même bien des parties de la philosophie, & nous donne le modéle du style qu'il y faut employer. On peut donc conseiller sans risque aux jeunes Philosophes ces deux espéces d'amusement. Les anciennes langues sont des instrumens précieux pour l'avenir, & qui coutent beaucoup de tems à acquérir. Quand on s'en est pourvû il ne faut permettre ni qu'ils s'émoussent, ni qu'ils s'enrouillent.

Les Poëtes ornent l'esprit, mais ils ne doivent pas gâter le style.

Les études publiques achevées, il n'est pas rare de trouver des personnes qui continuent à aimer les Poëtes latins, & qui semblent ne trouver de plaisir que là. On en devine la raison. C'est un

chant meſuré. C'eſt une harmonie dont ils ſentent la mécanique & l'art plus marqués que dans la proſe. Les premiers momens de liberté qu'on trouve ſont pour Virgile. On revient encore plus ſouvent à Horace. Plaiſir bien permis ſans doute, pourvû qu'on le régle, & qu'on ne vienne pas nous étourdir de poëſie & d'expreſſions poétiques, où il n'en eſt nullement queſtion. Un homme ſobre boit un peu de vin; mais dans ſes repas; au lieu qu'un ivrogne en exhale continuellement l'odeur. De même un homme d'eſprit ne peut manquer de trouver un plaiſir exquis à revoir Horace & Virgile; mais il ne croit pas pour cela que leur ſtyle ſoit de miſe par-tout. Eût-il du génie & de l'oreille, ce ſeroit donner de ſon goût des idées peu avantageuſes, que de prendre par-ci par-là dans les Poëtes, & de coudre enſuite à un diſcours en proſe des lambeaux qui ont un grand air dans leur première place, mais qui ont un air rapiécé & riſible dans la ſeconde.

Que votre ſtyle ait donc un caractère égal: qu'il ne ſoit qu'un, & vous appartienne. Il paroîtra toûjours de bonne étoffe, ſans emprunts, & ſans

bigarrure, quand vous vous ſerez approprié ou l'arrondiſſement de la phraſe de Cicéron, ou le tour familier & naïf de Térence.

Dans cette diſtribution de lectures & de compoſitions, c'eſt juſqu'ici l'uſage qui tient le premier rang. Les recherches du raiſonnement & l'étude profonde des régles de la grammaire, ne doivent venir qu'en ſecond. Pour perfectionner l'agrément, le profit, & l'étendue de cet important uſage, notre travail a été reglé de façon à nous occuper beaucoup des objèts. Les Auteurs mêmes que nous avons toûjours en mains nous font ſentir à tout propos ce qui ſe pratique dans la ſociété, ou ce qui ſe paſſe dans la nature. Ils nous attachent, parce que de page en page ils nous préſentent quelque agréable nouveauté. Ils ne reſſemblent ni aux Grammairiens, ni aux Logiciens qui ne nous entretiennent que d'idées écartées, difficiles à ſaiſir & à débrouiller. Leurs leçons ſeches & maigres ſur la valeur ou ſur l'emplacement des mots qui ne ſont que des ſignes, contentent peu nos oreilles. Celles-ci ont une avidité & une capacité pour ainſi dire immenſe. Il leur faut du réel,

& ce réel n'eſt preſque jamais ſuffiſant. Elles aſpirent à l'infini.

En prennant tant de ſoin de contenter l'avidité naturelle de la jeuneſſe par la nature des exercices que nous venons de propoſer ; vous pouvez voir qu'en même-tems on n'a pas négligé ce qui regarde la juſteſſe du langage. Bien au contraire les bons maîtres n'ont pas diſcontinué de remarquer d'un jour à l'autre dans leurs explications, & de faire fréquemment employer dans les répétitions, les termes propres à chaque matière, les tours quelquefois uniques dans certaines rencontres. Le nombre s'en eſt groſſi ſans fin : le choix ou l'emploi en eſt déterminé ſelon les lieux. Le magaſin s'emplit : le dictionnaire ſe forme : mais celui-ci eſt vivant ; & l'on n'y admèt rien de vague, ou d'un uſage ambigu.

Nous avons déja obſervé, & c'eſt une maxime de grand ſervice en fait de langues ; que plus on a appris & retenu de choſes ; plus on a appris & retenu ſoit de termes juſtes, ſoit de tours, puiſque ſans ces termes & ſans ces tours, on ne peut rien concevoir ni rien retenir. Mais pour aſſembler ces choſes preſque ſans peine, voyez com-

bien de ſecours ſe réuniſſent dans notre méthode. Une longue habitude de n'entendre que des Écrivains qui s'expriment parfaitement & qui nous préſentent en matière de langage, ce que nous ne trouverions point par tous les efforts imaginables; une habitude très-ſoutenue de les imiter & de parler d'après eux; un ſoin perſévérant de fermer la porte à tout ce qui eſt barbare & hors du caractère de la langue; ajoûtez à cela l'attention des maîtres à faire remarquer ce caractère de la langue, tantôt ſur un point, tantôt ſur un autre: c'eſt une néceſſité qu'un jeune homme long-tems mené par des exercices auſſi ſûrs, acquière du diſcernement; que le goût commence à fixer ſon choix; qu'il ſache faire une juſte préférence d'un tour de phraſe, & être raiſonnablement choqué d'un autre.

Ce qui l'embaraſſe à préſent le moins c'eſt le ſens des mots; parce que dans ce grand uſage du bon ſur lequel nous avons tant inſiſté, les mots s'uniſſent aux objèts du diſcours ſouvent ſans la moindre attention ſur le lien qui les attache. Tout aide cette union. Les mouvemens des yeux, le ton, les accens de la voix, les geſtes, la réitéra-

tion fréquente : tous moyens propres à affermir l'intelligence. Ainſi ſe forme la raiſon : elle ſe ſent, & ſe plaît enfin à marcher ſeule.

Tems d'étudier la langue par ſoi même.

C'eſt à préſent qu'il eſt à propos de faire pour le grec & pour le latin ce qu'on fait avec tant de ſuccès pour les langues vivantes. Quand on les ſait par uſage, on peut ſe mettre à lire & à ſuivre avec ſoin les Grammairiens qui en ont le mieux écrit, & ceux ſur-tout qui jugent le plus ſainement de la valeur des bons ouvrages.

Celui qui s'approprie par l'uſage une langue qu'il ne ſavoit pas, reſſemble à un homme qui ajoûte un nouveau fonds de terre à ſon patrimoine. Lui montre-t-on une façon ſûre de faire valoir ſa nouvelle acquiſition dont il eſt fort occupé ? Il ne demeurera pas indifférent à cet avis : & ſi la façon de s'y prendre eſt ſimple, éprouvée, naturelle ; ſi c'eſt ſur-tout une méthode pratiquable & qui ne demande que peu d'apprèts, il ne s'y refuſera pas : mais qu'en eût-il fait plutôt ? Quand on a pris goût aux anciennes langues, on fait de même. On ſe jette avec avidité ſur les meilleurs Grammairiens, & ſur les plus ſavans antiquaires. On s'effrayoit aupara-

vant au ſeul aſpect de tant de volumes qui ne préſentoient que des diſſertations ſur les mots, ſans offrir à l'eſprit aucune ſuite d'objèts liés. On en ſent à préſent le mérite, & l'on y vient. La tête eſt faite.

Tout ce qui s'appelle concordance, régime, analogie, ellipſe, propriété, n'eſt plus nouveau. On a une idée de ces diverſes parties de la grammaire. Elles ſont venues tour à tour & à tems dans les explications des maîtres. Il eſt fort naturel de vouloir rapprocher ces connoiſſances, pour ainſi dire, éparſes, & d'en former un corps de grammaire. A moins qu'on n'aime mieux prendre le tout, très-bien rangé dans les écrits de Dom Lancelot, ou dans la Minerve de Sanctius, ou dans le Mercure de Scioppius.

Il nous reſte à parler de la troiſième ſorte de grammaire qui eſt la plus importante ou la plus noble dans l'étude des belles lettres : c'eſt la ſaine critique des diſcours & des écrits. Ayant tous les jours à porter notre jugement de ce que nous entendons, & de ce que nous liſons, nous ne devons ni le louer ſans régle, ni le mépriſer à l'avanture.

L'art de juger que nous pourrions

justement nommer *la Logique des Arts*, porte dans les livres de Cicéron, tantôt le nom de *Gustus*, tantôt celui de *Sapientia*, qui tous les deux se rendent en françois par le terme de goût. Ce beau sujèt par lui-même n'a point de bornes : à quoi ne peut-il pas s'étendre ? renfermons-nous dans ce qui a un rapport exact à notre objèt actuel, qui est de former le goût en enseignant les langues.

Les principes de la Critique ou du goût Littéraire.

Troisième Grammaire. La critique.

DANS les arts il ne faut pas confondre ces trois termes : *génie*, *goût*, *savoir*. Ils expriment des choses entièrement différentes, mais qui s'entr'aident, & reviennent à l'unité.

Le Génie.

Le Génie est cette pénétration, ou cette force d'intelligence par laquelle un homme saisit vivement une chose faite ou à faire, en arrange en lui-même le plan, puis la réalise au dehors, & la produit soit en la faisant comprendre par le discours, soit en la rendant sensible par quelque ouvrage de sa main.

Le Goût.

Le Goût dans les belles lettres, comme

en toute autre chose, est le sentiment du beau, l'amour du bon, l'acquiescement à ce qui est bien.

Enfin le Savoir est dans les arts la recherche exacte des régles que suivent les Artistes, & la comparaison de leur travail avec les loix de la vérité, & du bon sens. Le Savoir.

Le génie vient au monde avec nous. Chacun a un tour d'esprit qui lui est particulier; comme il a un tour de visage qui diffère des traits d'autrui. Chacun a sa mesure d'intelligence, & une pente presqu'invincible pour un certain genre de travail plutôt que pour un autre. Le génie ne peut guère demeurer oisif: il faut qu'il se déclare.

Il n'en est pas tout à fait de même de ce qu'on appelle goût. Il se peut acquérir. Celui en qui le sentiment du beau est naturellement juste, peut ne le point produire au dehors, ni l'exercer faute d'occasion. Celui qui en montre le moins peut l'éveiller, ou le voir naître en lui par la culture. Il n'y a personne qui n'acquierre quelque sensibilité, & plus ou moins de discernement par la dextérité d'un bon maître, par la comparaison fréquente qu'on lui fait faire des bons ouvrages, & par la

constante habitude de juger de tout, suivant des régles sensées & lumineuses. C'est le savoir qui les lui assemble.

Le savoir n'est naturellement donné à personne. C'est le fruit du travail, & des enquêtes. On acquiert en écoutant les maîtres, en étudiant les régles que les autres suivent, & en faisant chacun à part ses propres remarques. La science est toute entière dans l'entendement. Il y a loin d'elle au goût. Mais le goût en est aidé & affermi. La force de celui-ci est dans le sentiment, & dans l'agrément de l'impression que le beau fait peu à peu sur nous.

Un homme qui demeuroit froid devant les gravures d'Edelink, de Pesne, & de Sadeler, ou qui voyoit du même œil les estampes historiques de Gerard Audran & les images de Malbouré, peut revenir de son indifférence, ou de sa méprise. Quelqu'un lui conseille d'aprendre les principes du desseing : il profite des lumières des grands maîtres, soit en les écoutant, soit en les lisant. On lui fait toucher au doit en quoi celui-ci excelle, en quoi cet autre péche. Le bon sens & la raison qui sont ses premiers maîtres lui découvrent l'exactitude des bonnes régles, & leur

fondement dans la nature. Il les applique à telle & à telle gravure, à tel & à tel tableau. Le diſcernement s'affermit par la comparaiſon du beau avec le médiocre, & avec le mauvais. Le plaiſir & le ſentiment ſuivent. Voilà le goût à la ſuite du ſavoir.

Mais quoique l'étude & les connoiſſances puiſſent beaucoup contribuer à former le goût & à le rendre plus vif, il ne faut pas borner l'acquiſition de celui-ci au ſecours des préceptes, ni croire le goût renfermé dans les livres. De grands Princes qui n'étoient point ſavans, & que les ſoins du gouvernement détournoient avec raiſon de vouloir le devenir ; n'ont pas laiſſé de montrer un goût noble & délicat. Leurs monumens en ſont la preuve. Où ont-ils pris leurs leçons ſi ce n'eſt dans la converſation des grands Artiſtes, & dans la comparaiſon des beaux ouvrages ?

Comme on peut donc enſeigner les ſciences, on peut auſſi donner des leçons de goût : & il n'eſt point rare de voir un homme, auparavant inſenſible à la beauté des ouvrages de l'art, devenir par degré amateur, connoiſſeur, & bon juge.

Il n'y a que le génie qui ne puiſſe ni s'acquérir, ni s'enſeigner : & quoiqu'il doive beaucoup à la bonne culture, il ne faut point attendre de riches productions de celui à qui le génie manque. C'eſt aux hommes forts & vigoureux à ſe préſenter aux exercices violens. Un tempérament foible en ſeroit plutôt accablé que ſervi : mais il peut être ſpectateur & juger des coups.

Cette diverſité des eſprits eſt comme celle des corps. C'eſt un préſent très-libre de la Providence qui diverſifie les talents, & les proportionne aux beſoins de la ſociété où elle les place. En même-tems elle nous a laiſſé le ſoin & le mérite de la culture. Elle a voulu que chacun acquît ſa meſure de ſavoir ſelon le degré de ſon travail, & que ſon goût devînt juſte à proportion de ſon activité à ne ſe point méprendre.

De ces trois facultés la moins commune eſt le génie ; la plus ſtérile quand elle eſt ſeule eſt le ſavoir ; la plus déſirable de toutes eſt le goût, parce qu'il mèt le ſavoir en œuvre, qu'il empêche les écarts ou les chutes du génie, & qu'il eſt la baſe de la gloire des Artiſtes.

Il eſt inutile de nous étendre davantage ſur le génie. Ce qui nous eſt poſſible

à cet égard eſt de le faire valoir ou d'en réparer la modicité par d'autres avantages. On l'aide en ouvrant partout des écoles où s'enſeignent les élémens de chaque ſcience. Nous avons beaucoup de ſecours pour acquérir les régles. Mais les leçons de goût ſont moins communes. Si cependant les bons modéles ou les avis d'un bon maître, ne développent & ne réglent en nous ce ſentiment, nous ne pouvons ni nous faire honneur de nos talens, ni ſentir le vrai mérite de ceux des autres.

Chaque art & chaque eſpéce d'ouvrage a ſes régles. Il s'en forme autant de ſciences à part, & on les étudie ſelon le beſoin qu'on en a.

Mais les principes du goût étant la ſource des plaiſirs de l'eſprit, & de la juſteſſe qui ſe trouve dans les opérations du génie, perſonne ne peut raiſonnablement négliger de s'en inſtruire; & ils demandent ſi peu d'efforts pour être entendus, qu'ils doivent naturellement faire partie de la première culture.

L'origine de la beauté artificielle.

Puiſque le goût qui doit diriger le génie & mettre le prix aux ouvrages de l'homme, conſiſte eſſentiellement à ſentir ce qui eſt vraiment beau, ce qui eſt vraiment bon; notre premier intérêt

eſt de ne nous pas laiſſer ſéduire par une fauſſe apparence de bien, & de ne pas confondre la beauté avec le fard qui la contrefait, quelquefois la cache où elle eſt, quelquefois l'annonce où elle n'eſt pas. Commençons donc par ſavoir quelle eſt la marque ſûre, le caractère reconnoiſſable, qui imprimé ſur une production de l'homme nous mèt dans le droit & dans la néceſſité de dire qu'elle eſt belle, qu'elle eſt bonne.

Nous n'avons pas tant beſoin de nous occuper ici de la beauté morale, que de la beauté artificielle; de la beauté que l'homme peut mettre dans les ouvrages qui lui ſurvivent. Celle-ci eſt de deux ſortes: il y a la beauté réelle, & la beauté de reſſemblance. La beauté réelle eſt celle qui ſe trouve dans un ouvrage que l'homme a entrepris pour ſe procurer un ſervice effectif. Telle eſt la beauté d'un palais, d'un jardin, d'un pont, d'un bâtiment de mer. La beauté de reſſemblance eſt l'imitation d'une choſe abſente qu'on fait concevoir ſans la mettre ſous les yeux. Telle eſt la beauté d'une hiſtoire, d'une ſtatue, d'un panégyrique, d'un tableau, qui ſont autant de repréſentations de

choſes qu'on ne voit pas en elles-mêmes.

On peut conſidérer la beauté réelle dans ſa naiſſance ou dans les diverſes copies & répétitions qui en ont été faites, & qu'on en fait tous les jours. Les ouvrages anciennement inventés ont beſoin pour être ſagement reproduits & mis à notre uſage, d'être ſous la conduite du ſavoir & du goût, qui ſentent ce qui eſt bien ; mais qui le trouvent fait, & le rendent profitable ſans l'avoir inventé. Le génie prend part à ces répétitions & y mèt du ſien à proportion qu'il en corrige les défauts, qu'il les enrichit de quelque utile nouveauté, qu'il les amène à un degré de perfection précédemment inconnu. Ainſi, ſoit qu'on conſidère les ouvrages de l'homme dans leur commencement, ſoit qu'on les conſidère dans leurs progrès ſucceſſifs, c'eſt le génie qui eſt le pere de la première beauté qu'on y trouve, & des accroiſſemens qu'elle reçoit. D'où il ſuit que la beauté réelle & de même l'imitation induſtrieuſe d'une choſe abſente, comme nous le montrerons dans un inſtant, n'a rien qui la devance & qui l'annonce. C'eſt une création neuve. Auſſi ne

La beauté réelle.

louons-nous guère les Artistes que dans ce qu'ils produisent de nouveau & du leur. Mais la beauté n'est pas à beaucoup près inséparable de la nouveauté.

Le plus sûr moyen de connoître la nature de la beauté artificielle est de voir où le génie la puise, & de sentir combien il se méprend quand il quitte la véritable source pour chercher le beau dans une autre qui ne le produit pas. N'est-ce pas dans la connoissance de plusieurs choses déja belles que l'homme prend l'idée d'une beauté plus grande, & n'est-ce pas en rapprochant plusieurs beautés qu'il devient auteur d'un tout plus parfait ?

Voilà l'école du goût, & l'encouragement des bons ouvrages, non la source de la beauté. La vûe du beau en aide le discernement. Mais ce n'est point là l'origine ou le principe de la beauté, qu'il est donné au génie de produire : & quoique de plusieurs choses séparément belles, on puisse former un tout très-beau, ces beautés de détail ne sont point ce qui a produit la beauté de l'ensemble, ou la beauté toute neuve qui sort tout à coup de la sage union de plusieurs piéces. Il peut au contraire, de plusieurs piéces même supposé belles,

résulter un assemblage fort laid, une boutique de brocanteur, un vrai cahos: & de plusieurs parties qui n'ont aucune beauté actuelle le génie de l'homme peut tirer un tout très-beau. Ce n'est donc point dans des beautés préexistantes qu'il faut prendre la vraie idée de la beauté: & il n'est point nécessaire que les élémens du beau ayent par avance la beauté dont on cherche l'origine.

Dieu a voulu au contraire qu'où tout paroissoit brut, engourdi, & sans grace, l'esprit de l'homme pût y mettre l'ordre, la bienséance, & l'utilité; ensorte qu'on vit paroître sur la terre un ouvrage estimable qui n'étoit point sorti de la main meme du Tout puissant. Telle est la gloire dont il nous fait part.

L'homme voit sous ses piés des ardoises d'un coloris lugubre, des pierres massives, des sables dispersés, des arbres abbatus & prêts à se pourir. Tant que ces corps demeureront ainsi épars à l'avanture, peu lui importe qu'ils soient d'une couleur ou d'une autre, qu'ils soient durs ou flexibles, qu'ils soient d'une petite taille ou d'un ample volume. Ces qualités comme le plus & le moins dans les mêmes qualités, sont

pour lui choses indifferentes. Il ne lui en revient ni plaisir, ni profit.

Voici du changement. L'homme qui connoît de quoi il a besoin & de quoi il est capable, délibère en lui-même sur le tout. Il examine ce que ces piéces sont chacune à part dans leur propre nature : & quoique laides ou désagréables dans leur état actuel, il prévoit une nouveauté qui sortira de quelques aprèts donnés à ces matières, & de leur réunion. Il place en conséquence les pierres sur les pierres : il appuye les petites sur les grandes : il en maintient l'assemblage par les bois qu'il étend dessus, & ajoûte à la charpente une couverture d'ardoises. L'ouvrage achevé, il jouit de l'effèt prévu, & il s'en félicite. En cela comme dans son domaine il est l'image du Tout-puissant qui créa différens êtres, & qui vit avec complaisance que chacun de ces êtres mis en place étoit très-bon.

Il trouve de même sous sa main, ici des parcelles d'or ou d'argent, là des grains de cuivre, ailleurs des morceaux d'acier. Toutes ces masses resteront pendant des siécles dans leur grossièreté sans arrangement, sans beauté, sans utilité, si on les laisse où elles sont.

L'esprit

L'esprit de l'homme s'ingère-t-il de mettre un ordre & des rapports entr'elles ? Ces métaux se façonnent, s'engrainent, s'assemblent en une montre dont les roues, les dens, les pivots, le ressort, le balancier, & l'aiguille horaire prennent une sorte de vie, marchent, & produisent à la fois le beau par leur accord, & l'utile par la persévérance d'un effèt régulier.

Vous voyez la beauté naître tout à coup où elle n'étoit pas. Elle provient du raisonnement & de l'intention de l'homme qui a mis entre ces matières détachées & désordonnées, une union & une harmonie, qui imprime sur le tout un caractère de raison, comme nous voyons la Sagesse divine imprimée en grand sur la nature entière. Avec la beauté vous voyez naître la bonté. Celle-ci provient encore de l'industrie de l'homme qui par un juste assortiment de piéces dirigées vers une même fin, a su ramener à son utilité, des corps dont il ne tiroit auparavant ni service ni profit.

Origine du bon.

Une chose est donc belle dans les arts comme dans la nature, quand les parties qui la composent ont entr'elles une juste proportion, des qualités qui

ne ſe démentent point, & qui tendent toutes à une même fin, enſorte que celles d'en haut ſoient parfaitement d'accord avec celles du milieu, & que les unes comme les autres ne ſoient pas en contradiction avec celles d'en bas. Vous voyez un chien de cour qui étale une groſſe tête, & une large encolure. Tout eſt bien juſque là. Mais il a l'œil petit, les paupières rouges & mal ſaines : ſon dos va en s'éfilant. Il eſt éflanqué : il a la patte roide & maigre. Ce n'eſt point là un bel animal. Si de même une maiſon eſt baſſe & accompagnée d'un très-petit jardin, en feroit-on un beau corps de logis pour y avoir ajoûté une grande façade ? Ce ſeroit faire de belles promeſſes & donner peu de choſe. Eût-on mis enſemble dans un enclos toutes les plus belles & les meilleures plantes, ſi on ne les eſpace, ſi on ne leur aſſigne des places propres à faire valoir leurs avantages, elles s'entre-étoufferont : & il s'en formera, non un jardin, mais une friche.

Pour mieux ordonner ce terrain vous conſultez peut-être un homme plus architecte que jardinier. Il place ici des colonnes, là des vaſes dorés, ailleurs des ſtatues & des marbres. Chaque

piéce peut être bonne. Mais une eau pure & abondante s'assortiroit mieux avec la verdure : c'est là ce que la nature a de plus beau. Or ce qu'elle étale en grand, un jardin le mèt en petit dans l'habitation de l'homme. Telle est la première intention d'un jardin. Il n'annonce ni marbre ni dorure.

Le premier désordre qui ôte à une chose la beauté qu'on y souhaite, est donc de rapprocher des parties qui sont sans accord & sans proportion. C'est atteller un beuf & un âne à la même charue. La seconde source de difformité est de vouloir faire un tout de choses qui tendent à des fins différentes & sans liaison. La suprême difformité est de mettre ensemble des choses qui s'entredétruisent.

Il se trouve au milieu d'une ville un grand terrain libre & qu'on veut employer au profit du Public. On peut en faire ou un marché commode, ou une Eglise spacieuse. Mais rien ne seroit moins beau ni plus mal entendu que de vouloir, parce que ce terrain est grand, le couper en deux pour y unir une Eglise & un marché qui se gêneroient réciproquement.

De-là vient qu'on n'a jamais fait cas d'une piéce de poëſie, de peinture, ou autre, qui préſente pluſieurs actions entortillées l'une dans l'autre, ou couſues ſans vraiſemblance. L'eſprit eſt occupé de la marche d'une action. Il aſpire après le dénoument, & n'aime pas à s'en voir détourner par une action différente qui vient à la traverſe. Que ſera-ce ſi l'une jure contre l'autre par des caractères oppoſés ? Il y a cependant des cas où cette oppoſition étant très-paſſagère, forme un contraſte qui amuſe l'eſprit par une agréable diſtraction. C'eſt ainſi que les Cartaginois de Virgile reſſemblent dans leurs travaux à un eſſaim d'abeilles diſperſées ſur la plaine ; & qu'au contraire ſes abeilles dans leurs différens ouvrages, imitent l'activité des Cyclopes dans leurs forges.

Soit donc que vous mettiez enſemble des piéces élémentaires, qui n'ont encore aucune beauté, comme quand vous aſſemblez des ma tériaux maſſifs pour en faire un corps de logis ; ſoit que vous aſſembliez des piéces déja finies & belles par elles-mêmes, comme ſont des arbres, des légumes, & des fleurs ; *la beauté de l'ouvrage qui vous*

est propre consiste dans l'accord & dans l'unité.

Voilà le principe du beau dont l'homme peut être auteur. Celui qui ne trouve pas cette source en lui-même sera sagement de jouir des inventions d'autrui, sans produire les siennes. Que produira-t-il de beau qui soit à lui ?

Nous donnons ensuite le nom de bon à un ouvrage, quand avec l'intelligence qui en accorde toutes les parties, il s'y trouve un juste rapport d'utilité avec nos besoins : & le bon va toûjours en augmentant à proportion qu'il contente à la fois un plus grand nombre de nos facultés.

La source & le progrès du bon.

La beauté & la bonté entrent dans les actions comme dans les ouvrages manuels. Nos inclinations & nos goûts sont aussi bien que nos productions, l'effèt d'un discernement juste, ou d'un choix capricieux. Cléante aime les oreilles d'ours, & les tulippes. Quand le printems & les tulippes sont passés il ferme son jardin qu'il tenoit ouvert aux curieux : il passe onze mois dans la solitude pour dénommer & étiqueter toutes ses richesses ; pour mettre un rapport parfait entre ses oignons & ses livres ; pour éprouver, sacer, & mé-

langer les terres, le ſable, l'argile, & le terreau. D'année en année nous devons à ſes ſueurs le plaiſir d'une ou deux viſites rendues à ſa belle planche au mois de Mai dans l'eſpace de quinze jours, pourvû qu'il ne pleuve point. D'autres croyent ſe contenter plus raiſonnablement & nous obliger mieux en mettant dans leur jardin une belle ſucceſſion de fleurs, de légumes, & de fruits, dont toute l'année ſe reſſente. De ces deux curioſités on ſent quelle eſt la bonne.

Ariſte a pour méthode d'exercer l'hoſpitalité envers tous les inconnus ou Etrangers qui ſe préſentent à ſa porte. C'eſt un *beau* trait d'humanité : c'eſt une *bonne* œuvre.

Mais Philopone a une autre maxime dans le bien qu'il fait. S'il donnoit à l'avanture il craindroit d'autoriſer la fainéantiſe. Il cherche dans cette vûe quelque famille laborieuſe, mais endétée & pourſuivie. Il en empêche la ruine par un ſecours placé à propos, & la mèt en état de ſe ſoutenir déſormais par ſon propre travail, ſans le ſecours d'autrui. Cette action eſt plus belle ; puiſqu'elle produit un bien moins ſuſpect & plus durable.

Eudoxe va plus loin. Ce citoyen bienfaisant s'affligeoit de voir des maladies occasionnées par de mauvaises eaux dans tout un quartier de sa ville natale. Il avoit fondé un hôpital pour y soulager au moins les plus pauvres, & les plus maltraités. Voilà une action louable & digne de la reconnoissance publique.

Les réflexions viennent. Eudoxe trouve ce bien trop borné. Il a recours à un meilleur reméde, & employe ses richesses à introduire dans sa patrie des eaux saines & abondantes. Il délivre ses concitoyens, de celles qui les empoisonnoient. Cette œuvre est bien supérieure à l'autre. Voilà le bel emploi des richesses & le vrai bonheur des riches. Ils peuvent mériter les éloges de leur siécle & de toute la postérité. Sans doute il est beau de soulager des malades. Mais prévenir le mal & supprimer la cause même des maladies, c'est le trait d'un pere; c'est ce qui approche le plus de la grandeur des œuvres des Rois; c'est imiter Dieu même.

Dans le service du particulier, comme dans celui de la société, le mérite de chaque chose est proportionnel à son

étendue, & à la ſatisfaction de nos diverſes facultés. Une maiſon paſſe pour belle & commode quand elle réunit la facilité de la route & de l'accès, une façade avantageuſe, un intérieur qui y répond par une diſtribution juſte, par des jours favorables, & par la vûe de la campagne; pourvû qu'en même tems on n'y ſoit pas étourdi par les clameurs & par le fracas d'une lavanderie placée dans le voiſinage, qu'on n'y ſoit pas infecté par l'odeur des eaux croupiſſantes, & qu'on n'y reſpire pas les exhalaiſons d'un marais ſans écoulement. La beauté ni la bonté ne peuvent ſubſiſter avec la certitude d'un mal préſent, ni tenir contre le danger qui nous menace. L'épée ſuſpendue à un fil ſur la tête de Damoclès troubla toute ſa félicité, parce que l'homme eſt peu touché de ce qui brille s'il en peut être tué ou bleſſé.

De la ſorte le beau ſe trouve quelquefois ſéparé du bon. Mais preſque par-tout cette harmonie qui fait quadrer enſemble des natures différentes & les dirige à une même fin, d'où réſulte d'abord la beauté, produit auſſi en conſéquence notre utilité. Quand celle-ci ne s'y rencontre point, à peine

dit-on d'une chose qu'elle est belle : les personnes sensées la méprisent.

De là vient qu'on a coutume de confondre très-communément & sans risque, les termes de beau & de bon. Nous pouvons donc par la suite exprimer suffisamment ces deux effèts par un seul terme ; & ne plus parler que du beau.

Nous connoissons le caractère & la nature de la beauté réelle. Nous en découvrons la source dans la fécondité du génie de l'homme, & dans l'adresse de ses mains qui ordonnent ce que d'autres laissoient confus & sans fruit.

La beauté de ressemblance.

Nous avons à présent une attention spéciale à donner à l'autre sorte de beauté qui est encore l'ouvrage de l'art ou de l'intelligence humaine : c'est celle qui provient de l'imitation des choses absentes vûes ou conçues, faites ou faisables : & nous les imitons pour procurer aux hommes l'avantage de les sentir quoiqu'elles n'ayent peut-être jamais existé que dans notre pensée. C'est ainsi que Racine nous a montré Achille & Mitridate en les peignant d'après l'histoire. C'est ainsi que Cor-

neille ſans le ſecours de l'hiſtoire, nous a peint les caractères implacables d'Emilie & de Rodogune d'après les riches portraits qu'il s'en étoit formés.

Quand on exprime ce qui eſt, ce qui ſe voit, ou ce qui a été vû ; le mérite de la répréſentation conſiſte à rendre la nature trait pour trait, ſans y rien ajoûter, ſans y rien retrancher.

Quand on invente ou en entier ou en partie, une entrepriſe, une action, un caractère ; la beauté de l'invention conſiſte à ne ſe démentir en rien par des traits contradictoires, & à ne jamais ſortir du poſſible, ni du vraiſemblable. Autrement tout dégénère en idées Romaneſques & en métamorphoſes.

Nous n'examinerons pas s'il faut plus de génie pour produire des beautés reelles que des beautés de ſimple imitation, pour conſtruire une digue ou un palais, que pour compoſer l'Iliade ou les Adelphes. Il ſuffit de voir que le génie ſe déclare dans celles-ci comme dans les premières, par la fineſſe de ſon invention, par l'ordonnance des parties, par la dextérite des contraſtes qui mettent les choſes en oppoſition pour en rendre le ſentiment plus vif, enfin par le choix

judicieux des circonſtances les plus propres à faire ſentir ce qui doit marquer le plus dans le ſujèt.

Un peintre qui repréſente un grand arbre prêt à tomber ſous la coignée du bucheron, ne peut montrer qu'un inſtant de cette action : la coignée eſt levée : mais elle demeure en l'air. L'inſtrument, l'homme, & l'arbre ſemblent pétrifiés. Mais où vous ne voyez rien branler ni changer de place, l'adreſſe du peintre y ſait mettre du mouvement & un progrès ſucceſſif, par le choix même des circonſtances. Au lieu de montrer le premier coup donné à l'arbre, il vous tranſporte à la fin de l'action. L'on croit voir tout ce qui a précédé. L'ouvrier eſt en ſueur : le linge qui le couvre eſt collé ſur ſes épaules. L'entaille faite au tronc eſt profonde, & les coupeaux épars achèvent de faire entendre ce qu'il ne peut montrer.

Le Génie ſe produit ainſi en cent façons dans les choſes mêmes où il paroît le moins libre. Tite-Live, comme tous les hiſtoriens, eſt commandé par ſa matière. Il n'y peut rien changer. Mais il ſe diſtingue des autres par les reſſources que ſon génie ſait lui fournir à tems pour rendre ſon imitation plus

variée. Descriptions locales, discours, portraits, coûtumes, recherches, digressions, tout est sagement employé tour-à-tour : & sans paroître nulle-part, il mène les Lecteurs à son gré.

Le Génie se montre plus à découvert dans les sujèts dont le fond, quoique connu, le laisse maître des situations & de l'arrangement du tout. On savoit qu'au siége de Troye dans un conseil de guerre Achille avoit eu un démêlé fort vif avec Agamemnon général des troupes Gréques. C'est ce que l'histoire ou la renommée avoit uniquement appris à Homère. Mais les Episodes, les vingt-quatre livres, & les vingt-quatre mille vers sont l'ouvrage d'Homère. Tout est à lui.

Si nous avions à considérer l'usage de la liberté de l'homme, nous établirions avec soin la nature de la beauté morale : & il ne seroit pas difficile de faire voir que consistant toute entière dans les actions de la volonté, elle rentre dans la nature de la beauté réelle qui plaît, non par une simple ressemblance, mais par l'ordre qu'elle mèt en tout, & par l'utilité qui en revient à la société.

Cette beauté de la vertu, la pre-

mière de toutes les beautés, n'eſt point ce qui nous occupe ici : nous pouvons de même nous diſpenſer de ſuivre les productions innombrables qui intéreſſent le corps par des ſervices réels, & nous en tenir à celles qui ne ſont que des reſſemblances propres à occuper l'eſprit. C'eſt proprement notre ſujèt. Quand il s'agit du corps, il tire des objèts mêmes les ſupports dont il a beſoin. Quand il s'agit de l'eſprit, la préſence & l'uſage des objèts même ne lui eſt ni néceſſaire ni poſſible. Il les conçoit : ſa penſée eſt la part qu'il y prend. Il étend par la penſée ſa puiſſance dans tous les tems. Il s'occupe des choſes paſſées, des choſes abſentes, & de l'avenir, en ſe contentant des ſignes que les ſens lui en procurent, & en contemplant une imitation qui l'en inſtruit ſuffiſamment.

Ces deux ſortes de beſoins qui donnent lieu aux deux ſortes de beautés artificielles, ſont auſſi les fondemens des arts qui les produiſent. Diviſion des Arts.

Ou bien les arts ſervent à couvrir le corps de l'homme, à le nourir, à le défendre, en un mot à l'aider de telle façon que ce puiſſe être, en lui livrant

ou un corps d'ouvrage ſubſiſtant ou un ſervice actuel & paſſager. Tels ſont les différents ſecours de l'art militaire, tels ceux de la navigation, de l'agriculture, de la ſerrurerie, de la tiſſerandrie. Tous ces arts & métiers ſe peuvent nommer *les arts miniſtériels.*

Les arts miniſtériels.

Ou bien les arts ſervent à inſtruire l'eſprit par l'imitation d'un objèt, & par la juſteſſe de la déſignation ſenſible qu'on lui en donne. Telles ſont les connoiſſances que nous prennons des objèts abſents, par la parole, par la peinture, & par tous les ſignes extérieurs. Tous ces moyens que l'induſtrie de l'homme employe pour communiquer ſa penſée à ſes ſemblables ſans leur montrer les objèts mêmes, peuvent prendre le nom *d'arts inſtructifs ou imitatoires.*

Les arts inſtructifs.

Cette diſtinction des arts eſt fondée & néceſſaire. Toutes les opérations qui ſervent à occuper l'eſprit par les ſignes de choſes abſentes, comme fait un diſcours, une lettre, un poëme, un tableau, ne ſont que des imitations ou des avis. Mais l'agriculture n'imite rien. L'architecture ne nous donne point d'avis. La navigation, les arts les plus

actifs, la vertu elle-même le plus bel exercice des facultés de l'homme, nous servent par des réalités.

Les arts purement imitateurs ayant moins besoin que les autres du travail des mains, ou s'exerçant dans un plus grand repos, se nomment communément *arts libéraux*. Les autres assez généralement prennent le nom d'*arts mécaniques :* & le travail corporel, qu'ils demandent, en a souvent fait prendre des idées peu avantageuses. Mais on est bien revenu de cette odieuse distinction. Tous ont leur beauté & même leur noblesse. Tous ou la plupart se peuvent exercer avec bienséance par les personnes qui ont le plus d'éducation. Les Princes eux-mêmes se sont souvent fait honneur d'un laboratoire d'optique, d'horlogerie, de menuiserie, de tour, & des plus belles parties des arts mécaniques. On y trouve des plaisirs solides, & d'excellens moyens d'exercer la pénétration ou la dextérité qu'on a reçue de la nature.

Les arts spéculatifs.

Les arts soit ministériels, soit instructifs & imitatoires, prennent une autre forme quand on se mèt à en observer les procédés, & qu'on les réduit en régles pour son instruction ou pour celle

des autres. Ces ſpéculations ſont des eſpéces de ſciences très-utiles : mais ce ne ſont pas proprement des arts. La compoſition ou l'étude de ces traités mèt ſur les voies. Ils conduiſent à la pratique. Mais il y a encore bien loin de-là à la qualité d'artiſte. On ne donne pas même le nom de géométre, ou d'horloger à celui qui a compilé des régles de géométrie ou d'horlogerie. Un géométre eſt celui qui ſait opérer & ſe retourner ſur le terrain. Un horloger eſt celui qui fait des pendules : & un grand artiſte eſt celui qui exécute une nouveauté à la ſatisfaction du Public, ou qui en ſuivant la mécanique ordinaire y mèt une préciſion plus parfaite.

Le propre des arts eſt en effèt l'activité & la fécondité. Il faut ou qu'ils nous ſervent par un inſtrument réel, ou qu'ils nous inſtruiſent par une vive imitation de ce qui eſt fait ou faiſable. Mais la recherche des manières dont ces arts doivent opérer, & des défauts qu'on y doit éviter, ſont des connoiſſances par elles-mêmes ſtériles. Ces régles ſe peuvent nommer les gardiennes du beau : mais elles n'en ſont point les meres. Quand on y joint le bon goût,

& la grande habitude de diſcerner le beau d'avec le fard & les emprunts, elles peuvent ſervir à la direction des ouvrages : mais elles ne les produiſent point. Elles contribuent à former l'artiſte. Heureux ſi le diſcernement & le ſentiment viennent à la ſuite des régles ! Enfin le vrai artiſte, & le Juge le plus compétent des bons ouvrages, eſt celui qui embellit ſon ſavoir, ſon goût, & ſa main par un génie plein de pénétration & d'activité.

Fauſſe diviſion des arts par l'utilité & par le délectable.

On pourra ſe plaindre de la manière dont nous partageons les arts, ſans avoir égard à la célébre diſtinction de ceux qui nous rendent des ſervices réels, d'avec ceux qui ne ſont nés que pour notre plaiſir. Ce n'eſt point par oubli, c'eſt à deſſein & avec connoiſſance de cauſe que nous avons laiſſé cette diviſion. Peut-on la trouver juſte ; s'il eſt réel que le plaiſir accompagne les productions de tous les arts ; s'il n'y en a aucun qui, en employant l'attrait du plaiſir, ne ſoit deſtiné à nous conduire à notre vraie utilité ?

Cette importante vérité, dont la connoiſſance ſert à régler tous les talens, ſe trouve gravée dans le fond de nos cœurs, & ſe retrouve dans l'hi-

ſtoire très-connue de l'origine des plus beaux arts.

Les arts ſont une imitation de la conduite du Créateur.

L'eſprit de l'homme ſpectateur des œuvres de Dieu, & adminiſtrateur de ſes préſens, a eſſaié par l'invention des arts de faire lui-même ce que fait l'Auteur de la nature & de la ſociété. Dieu n'a pas enrichi la terre de tant de productions, ni la ſociété de tant de ſupports mutuels, afin que les hommes s'abandonnaſſent au plaiſir : mais il a employé les divers attraits du plaiſir, à donner avis à l'homme des choſes qui étoient convenables à ſes beſoins.

Ce qui intéreſſe le plus l'homme rélativement à la vie qu'il paſſe ſur la terre, c'eſt de trouver à tems des nouritures & des boiſſons pour rétablir ſes forces que le travail épuiſe ; d'avoir une retraite où il ſe mette à l'abri des injures de l'air & des inſultes des animaux ; de perpétuer le genre humain par le mariage ; d'elever des enfans dans les ſentimens de ce qu'ils doivent à leur Auteur & à la ſociété. Ces premiers intérêts & tous les biens que nous avons le plus de raiſon de chercher, frappent nos ſens par des impreſſions vives. C'eſt un attrait naturel : & afin que l'homme ſe porte

vers ces objèts, ſans doute avec diſcernement, il ſe ſent touché par quelque plaiſir qu'il prévoit, ou qui prévient & accompagne ſes démarches.

Ce n'eſt pas afin que l'homme ſe livrât au plaiſir, que ces actions ont été preſcrites ou accordées à l'homme. Mais le plaiſir n'eſt que l'avis d'une choſe plus néceſſaire : & c'eſt dans la vraie, ſolide, & légitime utilité qu'eſt la fin où il doit tendre.

Que s'il ſe préſente à l'homme des plaiſirs qui le détournent de ſa fin, ſi lui même laiſſant à part l'intention de la nature & ſon vrai bien, il ſe borne au plaiſir ; c'eſt le renverſement de la raiſon & de l'ordre. C'eſt une vraie proſtitution.

De cette ſorte la nature de tous les arts & de tous les talens eſt déterminée très-nettement. L'uſage n'en eſt pas équivoque. Tous ſont donnés à l'homme, & pour l'homme. Tous travaillent à lui procurer la fin qu'il ſe doit propoſer. Tous le preſſent, de peur qu'il ne la néglige. Mais aucun ne le détourne avec malignité de l'accompliſſement des intentions connues de la nature, & c'eſt une fauſſe imputation de

dire qu'il y en ait dont l'unique intention ſoit de plaire.

C'eſt donc auſſi ſans aucune juſte raiſon qu'on rangera l'agriculture, l'architecture & les arts miniſtériels dans la claſſe de ceux qui ne ſont que pour l'utilité ; & qu'on mettra la poëſie, la peinture, & la muſique au rang de ceux qui ne ſont que pour le plaiſir. Puiſque la culture d'un jardin, & une habitation commode nous cauſent une ſatisfaction très-grande ; & qu'une piéce de poëſie, de peinture, ou de muſique peut nous donner des leçons très-touchantes.

La deſtination des arts qui ſe découvre par les beſoins & par les talens que Dieu a mis dans l'homme, ſe trouve la même dans l'origine des arts telle que l'Ecriture nous la rapporte.

Quelques beaux eſprits qui n'aiment pas à puiſer leur ſavoir dans les ſources communes, nous ont découvert l'invention des arts d'une bien autre manière. Ils ont mis l'homme à l'école de l'hirondelle pour apprendre à bâtir ; du roſſignol pour apprendre à chanter, de l'araignée & des chenilles pour ſavoir fabriquer une robe. Se ſont-ils

proposé de grossir les contes des Fées? Nos origines sont connues : ce que l'Ecriture nous en apprend est justifié par les coutumes universelles.

Origine très-connue de tous les arts instructifs.

C'étoit une pratique aussi ancienne que la société, & commune à tous les peuples, qu'au retour de chaque nouvelle lune, signe naturellement propre à être apperçu dans chaque habitation, l'on s'assemblât auprès d'un autel ou sur quelque éminence, afin d'y offrir des fruits de la terre & des victimes; de louer Dieu & de le glorifier de ses bienfaits; de rappeller & de perpétuer le souvenir des grands hommes qui s'étoient distingués par leurs vertus, & par leurs services; de les proposer pour modéles de conduite; de faire des réglemens communs soit pour maintenir l'ordre & les mœurs, soit pour fixer le tems des travaux de la campagne: ensorte que ce qui étoit nécessaire à tous, pût à l'aide d'une affiche ou d'une marque publique, n'être ignoré de personne. Ce que nous venons de dire s'est retrouvé jusque chez les peuples Barbares. Telle fut jadis, telle est encore aujourd'hui la fin & la destination des fêtes. Telle est l'origine du calendrier qui a toûjours servi à régler la religion

& la police : c'eſt auſſi l'origine des arts.

Ces aſſemblées qui revenoient à des jours marqués, étant viſiblement pour inſtruire, les arts qui y ont pris naiſſance ſont les arts *inſtructifs*, non les arts miniſtériels que d'autres beſoins ont amenés de tems à autre, & qui furent aidés ou traverſés ſelon les circonſtances plus ou moins propres à les favoriſer. Ne parlons plus de ces derniers : ils n'entrent pas dans notre plan.

Quant aux arts imitateurs, & inſtructifs, c'eſt la néceſſité de donner aux peuples les avis convenables ſur des choſes qu'on ne pouvoit mettre ſous leurs yeux, qui a introduit ces moyens de ſe faire entendre, dans les actes publics de religion. La même néceſſité les y a conſervés, & les y mèt encore en œuvre.

Origine de l'éloquence.

Ce qu'on avoit à dire à une multitude de familles que la piété aſſembloit en un même lieu, prit naturellement un air de nobleſſe. On le proportionna ſans doute à la dignité des chefs de tout un peuple, & encore plus à la ſainteté de l'action qu'on venoit faire. On commença donc à diſtinguer

le diſcours familier d'avec le diſcours oratoire & prononcé en public. On obſerva dans celui-ci des bienſéances plus marquées.

Pour faire mieux retenir les louanges de Dieu, les ſentimens de la reconnoiſſance qui lui eſt dûe, & les éloges des héros ; on eut recours à la douceur du chant. De la ſorte le tout étoit répété en famille. Ces cantiques ſervoient d'adouciſſement au travail & paſſoient de bouche en bouche, des parens aux enfans, & de ceux-ci à leur poſtérité. La preuve s'en trouve dans les monumens de toutes les nations: & l'Ecriture ſainte nous a conſervé pluſieurs cantiques occaſionnés par différens ſuccès. On y remarque généralement des ſaillies, effèt naturel du ſentiment : on y remarque de la pompe & des images très-vives : au lieu que les narrations qui nous reſtent des mêmes tems ſont d'une parfaite ſimplicité. La Muſique.

Pour rendre les paroles plus chantantes on employa de très-bonne heure les rythmes ou les chutes réglées : c'eſt-à-dire, qu en renfermant les mots dans des eſpaces déterminés & en frappant l'oreille par des retours attendus, puis Des Rythmes.

en lui accordant des repos, on rendit le chant plus ſenſible & plus aiſé à retenir.

De la Poëſie.

Enſuite on calcula les ſyllabes. On meſura même juſqu'à la durée des ſons : chaque ſigne fut aſſujetti à un nombre fixe. On vit paroître le diſcours poëtique, où tout eſt ſoumis à une loi.

De-là vient que les anciens Sages exprimoient ſouvent leurs penſées en vers pour les faire mieux chanter & mieux retenir. C'étoient d'ordinaire des énigmes ou des images d'invention pour ſervir d'enveloppe à leurs leçons, ce qui leur a fait donner le nom d'inventeurs ou de poëtes. Les diſcours les plus anciens ſont par cette raiſon des piéces de poëſie : tel eſt le diſcours du Démiurge dans les anciens myſtères.

Nous trouvons là le dénoûment de ce trait qui ſe voit dans Homère, & qui eſt ſi ſingulier ſelon nos mœurs : ſavoir, qu'Agamemnon partant pour l'expédition de Troye confia ſa jeune épouſe à un poëte, afin qu'elle connût & pratiquât la vertu.

Du diſcours périodique

La découverte du langage poëtique ne fit pas négliger l'éloquence. On y fit quelque uſage des rythmes ou des nombres,

nombres. On prit ſoin d'y ménager, mais ſans inquiétude, des portions ou des membres qui étoient entr'eux d'une dimenſion ſemblable; de leur en faire ſuccéder d'autres d'une étendue différente; de procurer ainſi certains repos à la voix & à la penſee; de varier adroitement les chutes. En un mot on étudia tous les moyens de contenter l'óreille.

Le chant, le diſcours poétique, & le diſcours oratoire furent relevés par le geſte, c'eſt-à-dire, par des attitudes de tous le corps conformes à la joie, à la reconnoiſſance, au deuil, à tous les ſentimens qu'il falloit exprimer. Tous ces mouvemens furent determinés. On en faiſoit des leçons : & la danſe des anciens n'étoit d'abord que cela. Du geſte où de la danſe.

Pour prévenir les bizareries, l'indécence, les caprices des particuliers, & généralement tout ce qui pouvoit troubler l'ordre des fêtes; tout s'y fit avec art : tout y fut mis en régle. Formules de paroles, formules de geſtes, formules de chant, le tout devint un uſage fixe, & paſſa de même à la poſtérité. Voilà donc la raiſon fort ſimple de la haute antiquité de la poëſie, du chant, & de la danſe. Des formules.

Par la ſuite ces choſes ont été détachées de leur première fin, & exercées à part. Elles ont dégénéré. L'on a commencé à faire beaucoup de mouvemens qui ne ſignifient rien, & beaucoup de pas pour n'arriver nulle part.

C'étoit de plus une pratique univerſelle après le repas pris en commun à la ſuite du ſacrifice, après avoir chanté les louanges de Dieu & les éloges des grands hommes ; de faire au peuple des récits détaillés des actions de ces derniers ou en vers, ou en proſe. On faiſoit quelque choſe de plus : pour rendre l'imitation des anciens évènemens & des anciennes coutumes, plus agréable & plus touchante, on contrefaiſoit une action. On lui donnoit un air de réalité au lieu de la raconter. On s'habilloit à la manière des anciens, & c'eſt ce qui fit inventer le maſque & les déguiſemens. Ces repréſentations avoient lieu ſur-tout vers la fin de l'autonne. Les recoltes & les travaux étoient finis. L'abondance & le loiſir autoriſoient quelque joie.

L'origine & l'intention des arts commence à devenir ſenſible. L'imitation prit toute ſorte de formes pour enſeigner les choſes néceſſaires & pour

s'ajuster avec souplesse à toutes les dispositions des esprits. C'est-là ce qui donna naissance au panégyrique, à la poësie lyrique, à l'épopee, & aux représentations. C'est encore l'origine des énigmes, des figures symboliques, & de tous les signes qui montroient une chose pour en faire entendre une autre. C'est l'origine de la peinture, de la sculpture, en un mot de toutes les pratiques imitatoire.

Tous ces arts ont une façon d'imiter qui leur est propre. Mais leur première & commune fin, étoit de remplir les assistans de la connoissance de Dieu, de la connoissance des travaux de leurs peres, & de celle de leurs propres besoins; enfin c'étoit d'amener par des signes ou avertissemens publics, une multitude de laboureurs fort écartés les uns des autres à pratiquer les vertus qui rendent l'homme sociable & à ne se point traverser dans la culture de la terre par des opérations arbitraires ou contradictoires. Tous ces arts nés dans le sein de la religion, n'imitent que pour instruire, & ils ne cherchent à plaire, que pour parvenir par l'amorce du plaisir à rendre leurs leçons durables.

C'eſt l'idolâtrie qui a renverſé cet ordre. Elle a négligé les avis & les inſtructions raiſonnables. Elle n'a conſervé des anciennes pratiques que la joie & les plaiſirs. Le ſens même en fut oublié. Les arts & le culte extérieur furent aſſervis & ramenés en tout à la volupté. On négligea tout le reſte. La volupté devint l'unique Dieu des peuples, étant devenu leur unique fin.

Ceux d'entre nous qui au lieu de ramener les beaux arts à leur première & unique deſtination; qui au lieu d'aller par le plaiſir à l'inſtruction, conſacrent leurs talens à la volupté; ſont-ils autre choſe que ce qu'ont fait les idolâtres? Il n'y a plus d'idoles parmi nous: mais il y a encore bien de l'idolâtrie.

Les arts imitateurs ſe ſallirent comme les mains qui les mettoient en œuvre: mais ils ſubſiſtoient. Il s'en fallut peu que l'ignorance & l'indifférence des Barbares ne les réduiſiſſent à rien. Les Mahométans achevèrent en bien des lieux de les ruiner par principes. Ils en ſont ennemis déclarés. La ſeule religion Chrétienne vraie dépoſitaire des bonnes pratiques de l'antiquité, empêcha l'anéantiſſement des arts. Avec les fêtes, avec les offrandes, le ſacrifice &

le repas commun, elle a conservé pour l'instruction publique la peinture, la poësie, le chant, le cérémonial, & les gestes significatifs; en un mot tous les arts. Malgré leur état de foiblesse, ils se soutinrent dans les assemblées Chrétiennes. Ils ne cesserent d'y faire quelques efforts pour s'améliorer. Tous y reprirent peu à peu quelque vigueur: & le bien qu'ils faisoient aux premiers hommes, ils l'ont perpétué d'âge en âge, & le perpétuent dans nos assemblées. Ce sont les mêmes services, & la même utilité.

Je crois qu'il est démontré par l'intéret de l'homme, par l'origine & par les progrès des beaux arts, qu'ils ne tendent à nous procurer qu'un plaisir pur & légitime, en le faisant servir à l'insinuation de quelque vérité plus importante que le plaisir. Il est cependant de la prudence de l'artiste de rendre ce plaisir aussi touchant qu'il est possible, sans détourner l'homme de sa vraie fin, & sans blesser en rien la bienséance. Car si le plaisir que l'artiste produit est foible; & sur-tout s'il est accompagné de défauts qui choquent; au lieu de mettre l'esprit à l'aise, la langueur & les dégoûts suivront de près. C'est pour

Qualités du plaisir que les arts nous causent.

cela que la musique & la poësie qui s'astreignent à des régles plus sévères, & qui nous promettent des plaisirs plus vifs que ne font les autres, sont aussi plus exposées que les autres au danger de déplaire, & si elles ne tiennent parole; l'ennui est l'effèt infaillible de tous leurs efforts.

Les moyens de plaire pour instruire.

Ce plaisir si honnête & si pur par lequel les beaux arts essayent de nous conduire à la vertu, peut être efficacement produit par le concours de trois excellens moyens. Le premier & le plus indispensable est la vérité de l'imitation, quel que puisse être l'objèt qu'on se propose d'imiter : sans quoi nulle espérance de réussite.

Le second est la justesse du choix qu'on a dû faire d'un sujèt digne d'etre imité; d'un sujèt qui attache par un caractère singulièrement bon, ou singulièrement mauvais.

Le troisième moyen de plaire en nous instruisant est une juste convenance du sujèt avec nos vrais besoins, jamais avec nos phantaisies, moins encore avec des passions qui nous corrompent.

De l'imitation.

1. L'imitation est la nature commune des arts instructifs. Ils n'ont point d'autre adresse pour nous informer de ce

qui eſt abſent. Cette imitation eſt un fond, ſur lequel ils s'exercent tous: mais chacun d'eux a une façon d'imiter qui lui eſt propre. Pour s'en convaincre, il ne faut que les définir & les ſuivre.

L'éloquence à l'aide du diſcours & du geſte imite l'objèt qu'il faut faire concevoir aux auditeurs, & la paſſion ou l'intérêt que l'orateur y prend. Voyez avec quelles couleurs Cicéron expoſe aux yeux des Romains la ruine de leur patrie prête à être ſaccagée, quelles allarmes il jette dans l'ame des Sénateurs, du Peuple, & des Eſclaves; de quel coup de foudre il frappe Catilina, & le fait diſparoître. Comment l'éloquence imite.

L'hiſtoire s'y prend d'une autre ſorte: elle employe auſſi le diſcours pour imiter les actions paſſées: mais ce qui lui eſt propre eſt de les rendre croyables par la production des preuves teſtimoniales, & par la ſuppreſſion totale des penſées, ou des préjugés de l'hiſtorien. L'hiſtoire eſt comme un procès. L'hiſtorien eſt un rapporteur qui préſente tranquillement & avec dignité, le pour & le contre, s'il y a doute ou conteſtation, & le lecteur eſt le juge. Comment l'hiſtoire,

Depuis le commencement de l'hiſtoire

de Tite-Live jusqu'à la fin, vous voyez renaître d'année en année les débats de la Noblesse & du Peuple. Quand il introduit les Patriciens sur la scène, & qu'il leur fait plaider leur cause, vous dites en vous même : Tite-Live est pour la Noblesse. Quand il plaide celle des Plébéiens, vous le croyez du parti du Peuple : tant il mèt de feu dans les plaidoyers des uns & des autres : tant il sait faire valoir leurs raisons respectives. Vous arrivez à la fin de l'histoire sans pouvoir assûrer vers quel côté l'historien inclinoit dans le fond de son cœur.

La Poësie. La poësie, comme l'éloquence & l'histoire, fait usage du discours pour imiter un objèt absent. Mais elle embellit son imitation en y associant toûjours un langage si mesuré, qu'il est presque chantant, & en bien des rencontres une liberté entière d'arranger son sujèt non selon l'exactitude de la vérité historique, mais selon la disposition qu'elle conçoit la plus propre à faire des impressions agréables sans sortir de la vraisemblance. Par cette liberté d'arranger à son gré ce qui est; & même d'inventer ou de feindre des choses qui ne sont point, le Poëte est de tous les

artistes celui à qui la qualité d'inventeur, ou de créateur convient le mieux.

La musique imite un objèt par le chant de la voix humaine, qui ne cesse pas d'être une parole significative; ou elle imite en quelque sorte le chant de l'homme par le son des instrumens. La musique.

J'ai ajoûté ces mots, *en quelque sorte*, parce que les instrumens par leur son peuvent bien aider & imiter celui de notre voix, mais ils n'en rendent ni l'articulation, ni le sens.

Quoique les sons des instrumens soient dépourvus d'ame & ne signifient rien, ils peuvent admirablement seconder le plaisir de l'imitation. La musique en tire de grands avantages. Tantôt elle s'en sert pour fortifier la voix de l'homme en doublant les mêmes sons, & pour lui donner plus de grace par l'assurance même de l'appui que la voix sent à côté d'elle. Tantôt la musique fait servir les instrumens à porter les sons & les signes nécessaires où la foiblesse de la voix humaine ne lui permèt pas de parvenir. Quelquefois l'instrument donne à la voix la fracilité d'interrompre son chant, & de prendre quelque moment de repos. Les instrumens redisent les airs en sa place, & en

ſont d'agréables leçons. Plus ordinairement la muſique inſtrumentale ajoûte à la mélodie & au caractère d'un beau chant le concours des parties harmoniques, ce qui porte le tout à la perfection. La raiſon en eſt claire : ces parties ſans être les mêmes, & faiſant variété, ne ceſſent pas un inſtant de faire unité avec le chant ſignificatif.

La muſique inſtrumentale par elle-même deſtituée de ſens, ne devient jamais plus abuſive que quand elle n'eſt pas l'imitation d'un chant qui ait lui-même une ſignification. Alors pour peu qu'elle dure on s'en laſſe infailliblement.

La voix humaine court elle-même ce riſque, lorſqu'elle n'exprime aucun objèt diſtinct, ni ne réveille aucun ſentiment du cœur ; & c'eſt le cas où la muſique vocale ſe trouve, ſoit que par une mauvaiſe articulation elle ceſſe d'être intelligible ; ſoit que par la volubilité du chant, ou par l'étalage d'un grand ſavoir, elle donne à ſa compoſition des hardieſſes & une légèreté qui tiendront ſi l'on veut du prodige, mais ſans rien imiter, ſans occuper l'eſprit d'aucune image, & en confondant par cette légèreté tous les caractères.

Donneriez-vous à un homme le nom d'Orateur ou de Poëte parce qu'au lieu d'employer des paroles ſignificatives il ſauroit prendre des ſyllabes ſonores & les coudre d'une façon propre à former des vers pompeux, des périodes nombreuſes, & un chant travaillé, ſi ce chant n'exprime rien : & quand il prendroit un air affectueux, l'eſprit de l'homme peut-il s'en accommoder longtems, quand c'eſt un chant qui ſe fache, qui s'attendrit, qui pleure, qui rit vis-à-vis de rien ? Ce n'eſt pas un bruit meſuré que je demande, ni des ſyllabes calculées. Avec le chant, avec les nombres périodiques, & les meſures poëtiques, mon eſprit s'attend à être occupé de quelque ſens. Il a droit à cette image. S'il n'y a rien pour lui, il n'a plus d'objèt ni d'exercice. C'eſt une néceſſité qu'il tombe dans la langueur, puis dans l'impatience. Les beaux arts perdent donc leur vrai mérite, dès qu'ils ceſſent d'être imitateurs.

Les efforts que font les Artiſtes pour produire leur eſprit & leur ſavoir, ſont la ruine preſqu'infaillible de l'imitation. Au lieu qu'ils doivent ne laiſſer voir qu'elle, ſe réſoudre à n'avoir point d'eſprit, & à ne pas faire uſage de

toutes leurs forces. Une grande montre de ſavoir ou d'eſprit n'eſt que pour tel ou tel : mais l'imitation eſt pour tous. C'eſt elle qui décide de la ſolidité de la gloire qui eſt réſervée aux Artiſtes. Elle rapproche & égale en un ſens tous ceux qui ſe diſtinguent par les talens mêmes qui ont le moins de conformité. Homère & la Fontaine par l'extrême diverſité de leurs compoſitions ſemblent n'avoir abſolument rien de commun. Ils ſe reſſemblent dans le point qui fait le grand Artiſte. Ce ſont deux imitateurs parfaits. Oſeroit-on comparer Cicéron & Lully ? Sans doute on le peut, puiſqu'ils imitent admirablement tout ce qu'ils manient. En genre d'imitation Corneille ne l'emporte pas ſur Racine. S'ils diffèrent ce n'eſt point comme imitateurs, mais comme inventeurs. Racine peint d'après les caractères connus : il n'eſt perſonne qui n'en reſſente agréablement la parfaite reſſemblance. Mais Corneille perce, & va épier dans le poſſible les différens degrés juſqu'où le vice & la vertu peuvent être portés. C'eſt cette nature ſingulière qu'il ſe propoſe de rendre : & par-là il s'éléve à un ſublime qui n'a jamais appartenu qu'à lui.

Tous les arts que nous venons de parcourir, ont des procédés & des moyens de plaire qui les distinguent. Mais tous employent la parole pour imiter. Il en est d'autres comme la sculpture, l'écriture symbolique, & la peinture qui imitent les objèts naturels par l'assemblage des couleurs, des ombres, & des traits différemment imprimés sur la toile, sur le bois, sur la pierre, ou sur les métaux.

Mais comme les sons qui ne signifient rien ne peuvent former qu'une apparence de versification ou de musique dont on sera bientôt las; de même les ombres & les couleurs rangées avec tel soin qu'il vous plaira, ne feront point une peinture tant qu'elles ne tiendront pas à des traits finis, & ne feront la répréséntation de rien.

On peut employer le noir pour marquer le deuil, & la verdure pour annoncer une fête. On peut amuser l'œil par la vûe d'une étoffe brillante, ou d'un point de Hongrie bien nuancé. Mais un assortiment de couleurs, quelqu'adresse qu'on y mette, n'acquiert pas à un homme la qualité de peintre. Il ne doit ce titre qu'à l'imitation précise d'un objèt absent; c'est la raison qui fait

qu'une longue ſuite de papiers marbrés ennuiera auſſi ſurement qu'une longue ſuite de ſonates. Les arts ſont nés pour inſtruire, en allant à l'eſprit par le plaiſir : mais s'ils laiſſent l'eſprit à part, ils reſtent en chemin & manquent leur coup. Ce que l'eſprit attend des ſons, des geſtes, & des couleurs, c'eſt l'imitation : par-tout où celle-ci ne ſe trouve pas lorſqu'on nous la promèt, tous les moyens de plaire & d'inſtruire ſont perdus : & on manque non ſeulement l'inſtruction qui eſt la fin de l'art, mais le plaiſir même que l'Artiſte avoit uniquement en vûe.

Les différentes façons d'imiter ſont fondées ſur la diverſité des facultés de l'homme, & font les départemens des arts. On en voit les principes avec des éclairciſſemens très-utiles dans les Poëtiques d'Ariſtote, d'Horace, de Vida, & de Boileau ; dans les leçons de Cicéron & de Quintilien ſur l'éloquence ; dans les remarques de Corneille, de Caſtelvetro, d'Aubignac, du P. le Boſſu, de du Bos, & de beaucoup d'autres. Je ne ſai ſi on trouvera un traité moderne, où les régles des différens ouvrages & des différens ſtyles, ayent été recueillies d'une façon plus conforme

aux loix de la nature & à la pratique des grands hommes, que dans le Cours de Belles Lettres de M. l'abbé Batteux.

Pour ſuivre mon objèt, qui n'eſt pas d'enſeigner les particularités de chaque art, mais d'aider le goût, de le rendre inſéparable de l'étude des langues ſavantes, & de l'amener au point de ſe perfectionner par lui-même; c'eſt aſſez de bien faire connoître l'origine de la beauté, & les cauſes immanquables de ce plaiſir que tous les beaux arts mettent plus ou moins en œuvre pour acquitter leur commun devoir; qui eſt de nous inſtruire agréablement.

Quelle que ſoit la choſe qu'on imite, cet agrément provient d'abord de la *fidélité de l'imitation*. Ce n'eſt ni la richeſſe de la bordure, ni même la fineſſe du pinceau qui fait le premier mérite du portrait du Roi. S'il s'y trouve des traits manqués, il fait peu de plaiſir: s'il n'eſt pas reſſemblant, il n'en fait point du tout.

La fidélité de l'imitation.

Mais y a-t-il des ſecours, des régles ſûres pour ſe procurer cette fidelité d'imitation qui eſt la première beauté dans les productions des arts inſtructifs?

Nous avons vû qu'il y avoit des

moyens propres à faire naître & à étendre le goût, mais qu'il n'y en avoit point qui puſſent produire le génie, première ſource de toute beauté artificielle, & conſéquemment de la belle imitation. Bien étudier la nature & la ſociété, bien ſentir tout ce qui eſt beau dans les mœurs & dans les productions des hommes; voilà le goût. Aſſurément qui ne verroit que du beau, ou qui en feroit un uſage très-fréquent, ſentiroit mieux qu'un autre tout ce qui s'en éloigne, par cette raiſon même qu'il en ſentiroit mieux l'oppoſition mutuelle: & puiſque le goût doit néceſſairement diriger le génie dans toutes ſes opérations, ce qu'on fait pour acquérir le goût eſt eſſentiel pour perfectionner le génie, ou pour empêcher qu'il ne bronche. On peut donc aider les graces & la juſteſſe de l'imitation en mettant à côte du génie, qui la produit; le bon goût, & le diſcernement des bienſéances.

Mais avouons-le: la vûe du beau ne donnera jamais le génie, ni ne mettra celui qui en manque, au point de produire une heureuſe imitation. Pour devenir fidele imitateur de ce qu'on lui préſentera il n'a pas plus d'avance à

avoir vû les traits d'Hélène ou de Roxane, qu'à avoir vû les griffes d'une tigresse, ou les dents d'une lionne en furie.

C'est en lui-même & dans sa propre fécondité que l'esprit humain trouve l'idée du beau qu'il peut produire, ou la vive ressemblance de ce qu'il imite.

Cette vérité est sensible en fait d'inventions ministérielles. L'Artiste ne peut prendre cette beauté que dans le sentiment intime de l'effèt qui sortira de telles & telles piéces adroitement assorties. Autrement il n'est que copiste ou plagiaire : & c'est la raison pourquoi l'origine des plus belles inventions est demeuré incertaine. Elles ont passé par bien des degrés & par bien des mains. Les premières idées en ayant été sans effèt, on n'en a point connu les auteurs. Ceux qui les reprirent ensuite & les firent valoir, n'osèrent s'en attribuer la première découverte. Mais dans l'exacte vérite comme c'est le génie qui ébauche, c'est le génie qui achéve.

Il en est de même de la force de l'imitation. L'homme ne la doit pas à la beauté naturelle qu'il imite ; puisque l'imitation de ce qui est naturellement très-beau, peut n'être pas belle ; &

qu'au contraire on peut donner une très-belle imitation de ce qui n'eſt pas beau. L'Artiſte ne s'attendra donc qu'à lui-même pour mettre la juſteſſe & la vie dans ſon imitation. Il en doit le premier mérite à ce regard perçant auquel rien n'échappe, à cette ardeur de génie qu'on prendroit pour une inſpiration, & qui après s'être formé de la choſe qu'il conſidère une idée vive & nette, en livre enſuite aux autres une image fidéle.

L'entouſiaſme.

La juſteſſe & la force de l'imitation ſont donc encore comme toute autre beauté artificielle, une production neuve que rien de ſemblable n'a précédé. C'eſt un être qui vient tout d'un coup à la lumière : c'eſt l'ouvrage de l'induſtrie de l'homme, & une ſorte de création qui fait ſa gloire.

Pour le mieux ſentir remarquons que le génie dans les arts n'eſt pas ſeulement imitateur : & que c'eſt preſque toûjours l'invention qui fait la fortune de l'imitation. Les avantures d'Enée étoient de nature à intéreſſer les Romains ſes deſcendans. Mais Virgile rendit cette peinture infiniment plus touchante pour eux en y montrant l'arrivée de leur fondateur à Cartage, &

l'origine ſpécieuſe de la haine implacable qui éclata depuis entre les Romains & les Cartaginois. Son invention ſe retrouve dans les plus petites parties ; & c'eſt encore ici que la dextérité de l'invention fait la richeſſe de l'imitation. En promenant ſon héros devant les peintures du temple de Cartage, il l'arrête & le colle devant celle de Troïle renverſé de deſſus ſon char & entrainé par ſes chevaux ſur la plaine. Ce jeune Prince tient encore les rênes d'une main, & de l'autre ſa lance, dont le fer laiſſe au loin ſur la pouſſière les traces ſucceſſives de ſon paſſage. Par cette invention Virgile mèt une durée dans ce qu'il peint, & répare en grand peintre la néceſſité qui le réduit à une action momentanée.

Ce travail du génie ne ſe fait mieux ſentir nulle-part que dans la poëſie, où il arrange chaque choſe à ſon gré, ſur-tout dans l'épopée & dans le dramatique. En ſorte que la verſification, qui eſt elle-même ſuſceptible de tant de beauté, n'eſt que la moindre partie du mérite d'un grand poëte.

Cependant l'entouſiaſme ou la chaleur de l'imitation & la belle ordonnance qui brillent d'une façon ſi avan-

tageuſe dans la poëſie, ne laiſſent pas de ſe montrer, quoiqu'avec plus de réſerve, dans le diſcours oratoire & dans les ouvrages mêmes les moins élevés. Il n'y a pas juſqu'à l'hiſtoire, où le génie, malgré l'ordre qui l'aſſujettit à la ſuite des faits, malgré la loi qui lui défend de ſe mettre lui-même à découvert, ne ſache très-bien ſe faire honneur de ſes recherches, & de la dextérité avec laquelle il fait valoir ſes preuves, avec laquelle il fait connoître tous ſes perſonnages, & dévoile leurs plus ſécretes penſées, non par des attributions ſuſpectes, mais par leurs propres démarches, ou par les diſcours d'autrui. C'eſt même un grand trait de génie dans l'hiſtorien de ſavoir taire ſes propres ſentimens, & d'inſpirer aux Lecteurs ceux qu'il ſouhaite ſans leur en avoir dit le moindre mot.

Toutes ces diverſes imitations ſont autant de beautés uniques, faiſant une eſpéce à part, dont le tout ni les parties ne ſe peuvent trouver ailleurs, qui demandent en conſéquence un grand ſens & des talens particuliers que l'étude ne donne pas. Mais celui qui n'éprouve pas en lui cette heureuſe fécondité de génie d'où coulent les riches produc-

tions, peut s'en consoler, & acquérir assèz de discernement pour sentir la finesse ou les écarts de l'imitation. La société est heureuse d'avoir un Homère & un Bossuet. Elle se trouve très-bien aussi d'avoir un Aristarque.

Le goût qui caractérise celui-ci, est d'autant plus digne de nos efforts qu'il peut en être la recompense. Il s'acquiert par degré comme le mérite & l'exactitude d'un observateur ou d'un opticien. Celui-ci se contente d'abord de l'impression que fait sur lui l'ensemble ou le total de la figure qu'il examine au microscope. Il prend ensuite une lentille qui grossisse davantage que la première. Il suit avec soin & pas-à-pas chaque partie, puis les menus détails de chaque partie. Il mèt son objèt dans toute sorte de jours & de situations. Dans le goût comme dans l'optique, il s'agit, non de créer, mais de voir & de sentir. Remarquons cependant que l'optique n'a qu'un travail, qui est d'épier immédiatement les richesses de la nature: & que le goût en a deux: l'un de connoître exactement la nature qu'il faut rendre; & l'autre de voir pié à pié si elle se trouve fidélement & fortement rendue dans l'imitation.

Choix de l'objèt à imiter.

2. Ce plaisir si touchant qui vient à la suite d'une imitation fidele, sera tout autre si l'on a fait choix d'un sujèt qui fut beau par lui-même, d'une chose qui fut extrême ou en bien ou en mal.

Ici en effèt comme dans les arts ministériels, l'Artiste toûjours convaincu de la modicité de ses forces répare tant qu'il peut sa foiblesse par les secours qu'il tire de la nature : & quoique toute imitation vraie produise conséquemment une vraie beauté, l'imitateur se ménage bien d'autres moyens de plaire quand il s'est approprié une matière naturellement capable de frapper l'esprit ou par un mérite qui la rende extrémement aimable, ou par une difformité qui en inspire la haine. Il ne s'agit plus que de la rendre présente par l'imitation.

Un homme qui bâtit ne se contente pas d'avoir un plan où le vestibule, la salle, la gallerie, l'escalier, les appartemens, & les jardins ayent chacun à part leur beauté propre, & soient bien d'accord ensemble. Sa principale attention a été de relever son édifice par tous les avantages possibles d'un bel emplacement. Il se garde bien de bâtir en grand sur une campagne aride &

destituée de tout agrément. Il sait que sa bourse non plus que le génie de son Architecte n'y produiroit ni la verdure des grandes forêts, ni l'aspect des montagnes, ni le canal & la fraîcheur d'une rivière. Mais ce séjour sera parfait s'il a eu soin de bien mettre en œuvre tous ces présens & ces riches avances de la nature.

La plume de Vertot fait honneur à l'histoire de Malte : quel plaisir ne nous eût-il pas fait s'il l'eût exercée sur l'histoire de Rome dans le moyen âge, ou sur tel autre grand sujèt qui nous manque !

On rendoit à un célébre peintre Romain nommé Le Caravage, la justice de dire que tout ce qui sortoit de son pinceau étoit d'une exacte vérité, parce qu'il le rendoit comme il l'avoit vû. Mais combien de procès ne lui fit-on pas, sur ce qu'ayant dans ses sujèts la plus entière liberté de choisir, & de s'aider du beau naturel, il prennoit indistinctement ou par préférence des figures courtes, des figures maigres & disgraciées, comme le hazard les lui amenoit sous les yeux. Raphael & le Poussin avoient une méthode fort différente. Rencontroient-ils dans les monu-

mens de l'antiquité, ou dans les communes circonstances de la vie, des physionomies agréables, de grands traits, des tailles avantageuses, des têtes Patriarcales? Ils en faisoient leur profit, & les faisoient entrer dans leurs compositions. Les figures minces, les airs gauches, les mines rechignées n'y trouvoient point d'accès sans une exacte nécessité.

D'une autre part Rubens, quoiqu'un des plus grands hommes qui ayent manié le pinceau, a outré cette précaution. Il ajoûte à la nature : il enfle tout, & mèt par-tout du colossal. Ce caractère, qui va plus loin que la nature, n'est estimable que quand il ramène un objèt vû de loin, au degré du beau naturel, & au commun sentiment de tous les yeux.

Il y auroit de l'imprudence, quand on veut plaire par l'imitation, de rejetter les secours & les beautés qu'un sujèt présente naturellement & de ne se pas déterminer en faveur de celui qui fournit le plus. L'esprit fortement ému dans son choix par le degré de bien ou de mal qu'il voit dans un sujèt, ne s'ôte point, par la préference qu'il lui donne, le mérite de le peindre trait pour

trait;

trait : & la richeſſe de la nature jointe à la fineſſe du travail de l'Artiſte cauſe un double plaiſir au ſpectateur.

3. Enfin le plus ſûr moyen pour gagner tous les ſuffrages eſt d'ajoûter à l'heureux choix d'une nature peu commune & à l'exactitude de l'imitation, une utilité reconnue & capable de perfectionner tous les états de la ſociété : autrement le plaiſir que cauſent les beaux arts eſt un plaiſir perdu, & s'il en contredit l'intention qui eſt de nous rendre meilleurs, il ne peut que nous empoiſonner.

Utilité de l'objet à imiter.

Quelques exemples feront ſuffiſamment voir combien ces trois points ſont communement inſéparables, & juſqu'où il peut être permis de manquer à l'un ou à l'autre. Celui des trois qu'on eſt le plus indiſpenſablement tenu de fournir, c'eſt l'imitation. De même en effet qu'un grand Prince peut convertir un terrain aride en un beau ſéjour, il arrive quelquefois qu'un grand génie fait naître la beauté où l'on n'attendoit rien de ſemblable. Il la fera ſortir de l'avanture d'un lutrin mis à bas. Mais ce n'eſt pas ſans grand riſque : & il ne répare la petiteſſe de ſon

ſujèt qu'en nous livrant l'imitation la plus ingénieuſe.

Otez du diſcours humain l'imitation & la liberté des images; de ce moment la poëſie demeure ſans agrément & ſans vie. On peut voir ce qui eſt arrivé parmi nous à ceux qui ont voulu rimer de la philoſophie. Faute d'images l'éloquence & l'hiſtoire deviennent d'une ſéchereſſe hideuſe. C'eſt par cette raiſon que Tillotſon n'eſt qu'un Bachelier timide : au lieu que Boſſuet eſt un Orateur & un Evêque. Il ne faut que comparer l'abondance de Tite-Live avec la maigreur des hiſtoriens du moyen âge. Ceux-ci ne ſavent peindre ni les hommes, ni les évènemens. C'eſt par ce défaut de peintures qu'on trouve ſi peu de plaiſir dans les traités de métaphyſique & de grammaire. On en éprouve très-peu par la même raiſon dans la plupart des livres qui enſeignent des elémens & des régles. Les commencemens ſur-tout en paroiſſent rebutans parce que nos déſirs naturels vont ailleurs. Nous voudrions des réalités : nous voudrions un ouvrage ſenſible, ou du moins l'agréable imitation d'une choſe ſenſible. Ce n'eſt pas après les préceptes qu'on court.

Il eſt vrai que par l'habitude de voir une ſuite d'idées nettes & de ſentir le profit qui en provient, l'eſprit inſenſiblement ſe laiſſe gaigner dans l'étude des mathématiques, prend goût à la connoiſſance du vrai tout ſimple, & ſuit avec ardeur les riches conſéquences qui en découlent. Mais en général les ſciences ſpéculatives ne ſont pas du goût de la multitude : au lieu que parmi les hommes vous n'en trouverez preſqu'aucun que les beaux arts n'arrêtent, & n'attachent par les charmes de l'imitation. Ne ſuffit-il pas d'entendre la langue latine pour lire avec un vrai plaiſir la deſcription que nous fait Horace, de la Fontaine de Blanduſie, quoique ce ſujèt ſoit peu de choſe & ſans le moindre rapport avec nos beſoins. On voit volontiers l'exacte reſſemblance des objèts : ne fût-ce que d'une araignée, d'un coquillage, d'un paſſereau, d'une fleur. On aime à voir un payſage, les bois, les rochers, un filèt d'eau qui y fait tour-à-tour la nappe & la caſcade.

La beauté de ces imitations augmente à proportion de la beauté même de l'objèt. Mais il faut quelque choſe de plus. Pourquoi la peinture de ces lieux

champêtres & solitaires est-elle accompagnée d'une secrette tristesse, la même à peu près que nous éprouvons à l'entrée d'un grand bois? Nous nous y représentons un profond silence. C'est un désert abandonné de tout le genre humain. La seule pensée en est affligeante.

Ce n'est donc pas assez que les objèts qu'on nous présente soient bien peints. Ce n'est pas assez qu'ils soient naturellement beaux : nous voulons aussi qu'ils s'ajustent à nos goûts.

Le peintre ajoute-t-il à la verdure & à la chûte d'eau qu'il nous montre, le mouvement d'une simple roue de moulin, & un chien de cour en faction? Le paysage commence à tenir à la société. La peinture auroit encore plus de vie & d'agrément si dans le courant du ruisseau on voyoit un pêcheur étendre la Saine de dessus sa barque, ou les poissons s'elancer de son filèt sur le gazon.

La nouveauté est un autre moyen de plaire qui rentre dans notre utilité. On n'est pas fort émû de la figure d'un singe. C'est chose bien commune. Mais nous en montre-t-on qui soit d'une taille peu ordinaire, comme le maqui de la Martinique, ou ces autres singes encore plus petits de moitié, &

longs de ſix pouces au plus? La curioſité s'arrête d'abord à la figure. Mais le goût peut être ſervi comme la curioſité, ſi l'artiſte mèt avec la vérité ce qu'on nomme le pittoreſque ou le poëtique, c'eſt-à-dire des ſituations propres à caractériſer l'objèt, & à lui donner la vie ou les airs qui lui conviennent. Par exemple, au lieu de s'en tenir à la ſimple imitation des traits du maqui, il le peindra tout fier d'avoir rompu ſa corde, & s'accrochant de ſes deux pattes à la tige d'un bel ananas, devenu ſa conquête.

Il grouppe les petits ſinges & leur donne des graces auſſi plaiſantes que leur figure. Le mâle apporte un bouquèt de fraiſes à ſa compagne, & celle-ci lui montre avec complaiſance ſon nouveau-né comme le plus bel objèt qui ſoit dans la nature.

Notre plaiſir augmente ainſi par dégré quand l'objèt eſt nouveau, quand il tient à nous, quand l'imitation en eſt induſtrieuſe; j'ajoute, quand elle eſt difficile, ſans gêne cependant, & toûjours vraie. Les poëtes & les muſiciens ſont commandés par des meſures & par des modes qui les mettent ſouvent fort à l'étroit. Auſſi éprouvons-nous plus

de ſurpriſe & de ſatisfaction, lorſque cette contrainte qui rend d'une part la parole plus chantante, n'ôte rien de l'autre à leur agrément, & qu'on leur voit un tour d'eſprit, un choix d'expreſſions toûjours libre, toûjours naturel, malgré la gêne des règles qui les captivent.

Ce rapport ſecrèt que nous cherchons par-tout entre les choſes qui ſe préſentent & notre propre utilité, eſt cauſe que des objèts qui nous rempliroient d'épouvante s'ils étoient réels & préſens, nous attachent très-agréablement dans les peintures que nous en pouvons voir.

L'arrivée d'Alexandre parmi des peuples que le ravage des autres Provinces a conſternés, devient un tableau admirable dans l'Ecriture : & quoiqu'elle n'y employe que cinq mots, c'eſt une peinture vive & préferable à de plus longs diſcours. La terre ſe tut devant lui.

De-là vient le plaiſir qu'on éprouve à donner des larmes aux malheurs que la tragédie contrefait. Qu'un marchand de tableaux en étale une longue ſuite, & que la vûe en ſoit libre à toute une grande ville. Si parmi ces peintures on trouve un tigre

en furie, ou un ſanglier qui revient & décout les chiens attachés à ſa pourſuite; c'eſt-là qu'on court: c'eſt-là qu'on s'attrouppe : l'objèr eſt effrayant : mais on le regarde de près & ſans riſque.

Le moyen conſtamment éprouvé d'avoir pour ſoi la multitude & toute la poſtérité, c'eſt d'ètre vrai dans ſes peintures; d'être coulant & aiſé malgré les règles qu'il faut ſuivre; d'être heureux dans le choix d'un ſujèt naturellement propre à intéreſſer tous les eſprits; & d'être en tout inviolablement attaché au bien public.

On ne peut diſconvenir que Tite-Live, Virgile, Ovide, & Claudien ne ſoient de grands imitateurs : mais Ovide dans ſes Métamorphoſes & Claudien dans l'Enlévement de Proſerpine n'ont que leurs peintures d'eſtimables. Les ſujèts ne ſont qu'un amas de bagatelles harmonieuſes, & d'imaginations ſouvent plus nuiſibles que profitables. Tite-Live au contraire en nous enchantant par ſes peintures, n'ôte rien à l'eſprit qui ne le puiſſe rendre plus ſolide & plus propre au ſervice de la ſociété. Virgile y tend de même en nous préſentant un légiſlateur tout à la fois intrépide, prudent, & plein de tendreſſe pour ſa colonie.

Homère & Sallufte leur font-ils inférieurs parce qu'ils ont pris pour fujèt, l'un les fureurs & le défefpoir de Catilina ; l'autre la colère d'Achille fi funefte à fa patrie & l'occafion de tant de larmes ? Je conviens que l'emportement d'un homme qui ne fait plus retenir fes paffions n'a aucune beauté en genre de mœurs & de conduite. Mais fi l'on a égard à l'importance des évènemens, ces deux fujèts font des mieux choifis & des plus propres à exercer de beaux génies. Ils font infiniment propres à frapper les Princes auffi-bien que les Peuples, & à les porter puiffamment à fe maîtrifer en tout, par la vûe des maux affreux que le libertinage amène, & par la vûe de ceux que la colère attire même aux plus grands hommes, même aux caractères les plus aimables.

Dans la lecture d'Homère on ne revient point de fon étonnement de voir tant de riches peintures & une ordonnance auffi ingénieufe fortir d'un fiécle fans culture, & d'un homme qui n'avoit point de modeles devant lui. La vérité eft que les maîtres qui l'ont formé forment les grands artiftes dans tous les fiécles : ce font la nature, la fociété, le génie, & le goût acquis.

Que penſerons-nous du poëme de Lucrece dont il a été fait tant d'éloges ? J'oſe dire que ce n'eſt ni une bonne imitation, ni un bon traité de philoſophie. Qu'il ait bien parlé ſa langue, je n'en diſconviens pas : ſa latinité eſt exquiſe. Qu'il ait peint heureuſement quelques-uns des plus beaux objèts de la nature : j'avouerai ſans peine la reſſemblance de ſes deſcriptions. Voilà ſon mérite, & il n'eſt pas petit. Mais le mérite du ſtyle eſt bien différent de celui de l'ouvrage. Et un livre bien écrit n'eſt pas pour cela un bon livre. Si vous enviſagez quelle fin Lucrece ſe propoſe, quels principes il croit propres à l'y conduire, & comment il amène les diverſes parties de ſon poëme à ce but, vous conviendrez que ce n'eſt ni un génie juſte ni un bon raiſonneur. Peut-on montrer moins de juſteſſe dans le projèt & dans l'exécution, que de trouver la nature admirablement belle, & de ſupprimer le ſeul Etre qui ſoit capable d'y établir des liaiſons, de la conſtance, de la beauté ? Quelle philoſophie de vouloir faire honneur de cette beauté & de la perſévérance, tant des rapports que des utilités, à des cauſes qui ne connoiſſent rien, & qui ne peuvent rien ! Peut-on

donner le nom de physique à des concours fortuits de parcelles, qui sans intelligence & sans guides s'en vont régulierement à leur place dans le labyrinthe d'un corps organisé, pour se conformer à un modele ; pour construire ici à point nommé un cœur, & là précisément un cerveau ; pour ne construire qu'un cœur au lieu de trois ; pour reproduire enfin une hirondelle ou un homme, plutôt qu'un cheval, un oignon ou une citrouille ?

Il ne faut plus, pour comble d'absurdité, qu'accorder le nom de sage à un homme assez téméraire pour entreprendre d'ôter du milieu de la société l'espérance & la crainte qui y maintiennent l'ordre, & de travailler de tout son pouvoir à ruiner les fondemens de la vertu qui établit l'ordre encore plus efficacement ?

L'abus des Arts.

Nous voyons ici en quoi consiste l'abus comme le vrai mérite des arts. Le travers d'esprit de Lucrece & les puérilités d'Ovide n'ont jamais empêché de lire leurs ouvrages. Pourquoi donc y revient-on toûjours ? Telle est la force des images : tel est l'attrait de l'imitation. Le style vraiment imitatoire est accompagné d'un plaisir qui ne le quitte

point, & qui fait impression sur tous les Lecteurs. Il ne s'agit que de le mettre en œuvre pour tourner les cœurs du bon côté, non pour les pervertir. Ce plaisir devoit sans doute les conduire à leur véritable fin sous la direction de la raison. C'est abuser du plaisir que de le chercher quand il blesse l'ordre, & que le devoir nous l'interdit. Mais il est l'ouvrage de Dieu comme les autres biens dont on abuse. Et l'intention de celui qui l'a créé a été de nous avertir vivement de ce qui peut convenir à notre état.

Les Scholastiques & quelques Métaphysiciens des derniers tems ont entièrement négligé & dédaigné ce goût d'imitation. Ils auroient voulu ôter du discours l'agrément des peintures, & accoûtumer l'esprit à se contenter d'une suite d'idées très-simples, énoncées par leurs termes propres, sans mouvement & sans figures.

Mais c'est peu connoître l'homme. Il ne lui est ni nécessaire pour son état, ni possible selon ses facultés actuelles, de connoître les choses en elles-mêmes, & par leurs causes. Les connoissances qu'il en prend pour ses divers besoins s'acquièrent par comparaison, & à l'ai-

de de ſes ſens. Il lui ſuffit donc de voir les rapports que les choſes ont entre elles & avec lui. C'eſt ſur quoi eſt fondé le caractère de ſon langage toûjours ſenſible, toûjours relatif aux êtres corporels & à la ſociété.

Celui qui a fait l'homme ſavoit parfaitement ce qui eſt dans l'homme, & comment il ſe mène. Malgré la ſimplicité qui règne dans les diſcours du Sauveur, & ſpécialement dans celui qu'il adreſſe de deſſus la montagne à ſes Diſciples rangés autour de lui, quelle force dans les images ! quelles graces & quel choix dans les objèts ! quelle admirable proportion entre les ſujèts qu'il traite & les vrais beſoins du cœur humain ! Auſſi n'a-t-on point vû de façon d'enſeigner ni plus populaire, ni plus efficace. Les petits l'entendent & les grands en ſont frappés :

L'éloquence des images & des ſentimens.

» Si votre œil droit vous ſcandaliſe, » arrachez-le & jettez-le loin de vous... » Soyez les Enfans du vrai Pere qui fait » lever ſon ſoleil ſur les bons & ſur les » méchans, & qui fait tomber ſes roſées ſur les juſtes & ſur les injuſtes... » Quand vous ferez votre aumône ne » faites point ſonner la trompette de» vant vous... Où eſt votre tréſor, là

» eſt votre cœur... Jettez les yeux ſur » les lis des champs. Voyez les oiſeaux » du ciel. Quelle eſt la main qui les em- » bellit & qui leur prépare leur nourri- » ture ?... Pourquoi voyez-vous une » paille qui eſt dans l'œil de votre frere, » & que vous n'appercevez pas une » poutre qui heurte contre votre œil ?«

Ce n'eſt pas aſſez que l'homme conçoive une vérité : il faut qu'elle le touche & excite une vive émotion dans ſon cœur. Mais rien n'a tant de pouvoir ſur lui que la peinture des objèts & ſur toute choſe le ſentiment de l'intérêt qu'il y doit prendre.

La même Sageſſe qui a fait l'homme & qui l'eſt venu rappeller de ſes égaremens, nous a montré par ſon exemple quelle étoit la vraie façon d'enſeigner. C'eſt donc une inſigne mépriſe d'exclure de l'éloquence le ſecours des images, comme LOCKE s'eſt figuré qu'il le falloit faire. C'en eſt encore une plus grande d'ôter de nos diſcours le pathétique, ou ce qui eſt propre à émouvoir le c ur. Par-tout où vous laiſſez la volonté ſans mouvement, & que vous prétendez vous en tenir à la pure intellection, la langueur devient inévitable : l'éloquence n'eſt plus rien : tous les ou-

vrages de l'art ſont ſans vie.

Il ne ſuffit donc pas pour prendre rang parmi les grands écrivains, d'avoir du ſtyle, ni de mettre dans ſes vers quelque harmonie, ou de mettre dans ce qu'on peint de la facilité & de la juſteſſe. Il y a, nous le venons de voir, d'autres parties également eſſentielles : la beauté naturelle de l'objèt qu'on imite, & notre utilité réelle, qu'on ne peut négliger impunément.

Quand l'eſprit s'en eſt laiſſé impoſer par le brillant d'un Ouvrage où ces importantes parties ſont négligées; on revient peu-à-peu de cette ſurpriſe. On éprouve en ſoi-même un vuide déſagréable : on eſt puni d'avoir manqué le ſolide, & on ſe reproche non ſeulement ce qui déshonore la raiſon, mais ce qui ne peut ni la nourrir, ni la perfectionner. Combien de plumes dans le ſiécle paſſé & dans celui-ci ſemblent n'avoir travaillé que pour faire parade de leur eſprit ou de la pureté de leur ſtyle ? Les objèts qu'ils traitent ſont quelquefois fort bien peints : le ſtyle eſt nombreux, correct, ſonore. Mais la matière qui fait le fond de l'Ouvrage eſt ſans intérêt & ſans profit. Il me ſemble, en les liſant, entendre de beaux carillons dont

tous les tons ſe trouvent juſtes & moëlleux. Après qu'on leur a prêté l'oreille elle conſerve un bourdonnement agreable. L'impreſſion s'affoiblit : elle ſe diſſipe & il ne vous reſte plus rien. Ce n'eſt pas ainſi que s'échapperont les idées que vous aurez priſes dans la Bruyère, dans Boileau, dans Bourdaloue, dans Nicole, dans Boſſuet, & dans Maſſillon. Les beaux ſons paſſent, & le réel demeure. Quel profit, quel ſens dans les fables de la Fontaine ! Quelquefois il nous dit plus par un ſeul petit mot, que d'autres par de longs Ouvrages.

Bon jour, Monſieur *du Corbeau.* O combien de Céſars deviendront Laridons !

Mettre des traits reſſemblans dans l'imitation ſans ſe mettre en peine d'y joindre l'utilité & les ſentimens qui nous ſont communs à tous, eſt un défaut qui ſe fait bien ſentir dans la conduite des peintres. Un bon nombre d'entre eux ne connoiſſent que l'anatomie du corps humain ; les différens effèts des muſcles ſelon la poſition du corps ; les contours & les diſtances des objèts ; les diminutions proportionnelles de la lumière ; & la façon de jetter les drapperies : voilà l'objèt de leurs efforts. Ils

font bien de s'y perfectionner. Ce feroit un grand fujèt de blâme d'avoir manqué aucune de ces parties. Mais ce n'eft point-là à beaucoup près la connoiffance de l'homme, ni le moyen le plus propre à l'attacher. Il veut trouver dans l'imitation l'image de fes affections auffi-bien que celle de fes traits extérieurs. Telle eft la grande beauté de la peinture & de tous les arts. Mais pour mettre des fentimens dans l'ame du fpectateur, il faut les connoître. Il faut favoir les produire au dehors, les montrer dans les yeux, les faire fortir des traits du vifage, d'un air de tête, & de l'inflexion d'un doigt. Dans l'homme tout eft orateur & tout parle pour lui. Le peintre qui ne connoît que les diverfes pofitions de fon modéle, n'entend point cette éloquence qui eft le sûr moyen de plaire. (C'eft-là cette *expreffion* que le Sueur poffédoit à un fi haut dégré, & qui a fi fouvent baigné les yeux des fpectateurs, arrêtés devant la Madelaine de le Brun.) (*a*)

Mais c'eft un mérite peu commun. Cette magnifique partie de la peinture, dont la nature prend foin de nous faire

(*a*) Aux Carmelites de la ruë S. Jacques.

à tous des leçons, & dont l'impreſſion ſe fait ſentir à un enfant qu'elle tranſporte; bien des peintres s'en diſpenſent: apparemment par le déſeſpoir où ils ſont d'y atteindre, après en avoir ſouvent entendu parler. Il leur paroît plus commode de ſe diſtinguer par des recherches d'art, dont chacun n'eſt pas également capable ni à portée d'être inſtruit. Mais qu'eſt-ce que le ſavoir ſans l'*expreſſion* du ſentiment, qui eſt elle-même l'ame de l'imitation?

D'où il arrive que pluſieurs peintures & bien des gravûres ne ſont que des ſtatues, placées avec d'autres ſtatues. (On acheve de les pétrifier par le ſoin qu'on prend de les tenir paralleles entre elles, exactement verticales, & pour ainſi dire empâlées.) Si un remord de conſcience avertit ces froids imitateurs de mettre dans les attitudes quelque feu & des mouvemens conformes à l'état des perſonnages; au lieu des traits de la colère ils mettent ceux de la rage; pour animer les yeux ils les font ſortir de la tête. Ils prennent les airs étudiés pour des graces: ils confondent le beau maintien, avec la contenance roide, & ne ſavent pas diſtinguer la dignité d'avec le rengorgement. Ils ſubſtituent la puérili-

té à la douceur : & croyent relever un héros, en lui donnant une fierté farouche & brutale. Ces méprises plus communes qu'on ne pense, viennent de n'avoir étudié que la figure ou la mode, & de ne connoître à fond ni l'homme, ni la société, ni l'histoire, ni les mœurs des peuples, ni les airs des différens âges. On fait beaucoup de règles : & on ne connoît de l'homme que les muscles & la peau.

C'est le peu de soin qu'on prend de se bien instruire des vrais ressorts de notre ame, qui nous rend si pauvres en tableaux historiques, & ne produit que d'éternelles répétitions des mêmes sujèts. Les vrais amateurs montreroient eux-mêmes leur justesse & leur élévation, s'ils s'unissoient pour aider l'entreprise de faire dessiner & graver l'histoire Grecque, ou la Romaine, ou toute autre. Ils serviroient doublement la société en l'instruisant, & en lui procurant d'habiles dessinateurs.

Ceux qui font profession de ce bel art & de tous les autres dont le but est d'instruire par l'imitation, ont quelquefois beaucoup d'étude, & même un fond de génie. Ce qui leur manque est ce goût juste qui règle les ouvriers &

leur travail, ce discernement exact du naïf, première beauté qui nous plaît à tous, & ensuite des sentimens universels qui nous attachent tous. Ils ôtent, ils ajoutent à la nature, & au lieu de la belle expression qui est toûjours reconnoissable, ils employent la séduction du fard, des dorures, & des fleurs.

Pourquoi la nature étant la même, l'imitation en est si inégale.

C'est à propos de ce travers que nous entendons souvent faire une demande fort raisonnable. Puisque la nature, dit-on, est la même dans tous les tems, pourquoi l'imitation n'est-elle pas également vraie, également animée dans tous les tems? Voyez les ouvrages des Grecs & des Romains: c'est une parfaite imitation de la nature. Il semble que cela ne leur coûte rien. C'est ce que nous remarquons avec surprise dans tous les genres de compositions qui nous restent des Romains. Si l'on excepte la tragédie que les modernes paroissent avoir poussée plus loin qu'eux, nous ne voyons rien qui se soutienne, lorsqu'on suit d'autres routes que les leurs. Qu'il est honorable pour l'ancienne Rome que nous confondions son goût avec celui du beau naturel; & que quand un artiste parmi nous compose d'une façon noble & simple, nous

disions de lui qu'il travaille dans le goût Romain !

Voyez au contraire les ouvrages de ceux qui ont suivi la décadence de l'empire. Ce n'est plus que rusticité. La nature & ses graces, les hommes & leurs sentimens n'étoient point changés. Vous ne rencontrez cependant presque aucune imitation supportable dans la longue durée du moyen âge. On n'y sentoit rien.

Dans notre siécle où il se montre tant d'artistes & d'émulation, pourquoi l'imitation, très-heureuse dans les mains de quelques-uns, a-t-elle dans d'autres mains si peu de ressemblance avec la riche variété de la nature ? Au contraire, pourquoi ceux qui écrivent se ressemblent-ils presque tous ? On ne leur connoît point de caractères qui les distinguent. La plûpart n'en ont qu'un, qui est de s'exprimer d'un air cavalier ; & de se donner avec art un air brusque & négligé. D'où nous est venu ce tic ?

Il vient de ce qu'on se laisse éblouir par la réputation d'un homme à qui cet air a réussi. On veut faire comme Pindare : & c'est la nature qu'il falloit imiter.

Le défaut de culture ou d'exemples a

pu en certains ſiécles affoiblir le goût des arts, & le tenir dans l'engourdiſſement : mais les exemples qui le réveillent & l'encouragent ne ſont point ce qui le règle ou le maîtriſe. Moins encore le doivent-ils réduire à une ſeule forme : ce ſeroit le renverſement du goût.

Le moyen âge n'a point vû les beaux ouvrages des Grecs & des Romains. Tous étoient enſevelis ſous terre ou à l'écart dans la pouſſière d'un petit nombre de Bibliotheques. Rien n'animoit le génie. Le goût dominant étoit la guerre, la chaſſe, ou les exercices qui étoient une image de l'une & de l'autre. On ne connoiſſoit point d'autre émulation. Lorſque la découverte de l'Imprimerie eut multiplié les bons Livres, mis de toute part la curioſité en mouvement, & fait connoître le prix des bâtimens, des ſtatues, des ſculptures, & des autres monumens qu'on déterroit tous les jours, on eſſaya de travailler dans le même goût. Il reſte à voir avec quel ſuccès on le fit.

Horace nous a montré à faire le juſte diſcernement de la bonne imitation d'avec la mauvaiſe. Il diſtingue deux ſortes d'imitation, dont l'une eſt

ſavante & vraie ; l'autre eſt ſervile, ſans vérité, & ſans vie. Le ſavant imitateur eſt celui qui a toûjours les yeux ſur la nature & ſur la ſociété pour en tirer des expreſſions parfaitement reſſemblantes, & pour mettre autant de variété dans ſes peintures, qu'il y en a dans ſon modéle. L'imitateur eſclave eſt celui qui ſe propoſe de copier un artiſte, un ouvrage, une manière.

Figurez-vous deux hommes dont l'un projette les Adelphes, l'autre conçoit l'idée du Tartuffe. Tous deux ſe rempliſſent de leur ſujèt. Ils en échauffent leur imagination, & rapprochent tout ce que la nature & l'uſage du monde leur rappellent à cet égard. Ils mettent en œuvre leur génie pour diſtribuer avantageuſement tous les plus forts de ces traits, & cherchent des ſituations propres à les montrer comme font les coloriſtes, d'une façon tranchante. Qu'il y ait au monde, je le ſuppoſe, une plume ſingulièrement élégante, dont on admire la facilité, dont on vante les fineſſes ; & qu'il ſoit du bel air de copier : je vous le demande : un Molière & un Térence feront-ils bien de relever le dialogue de leurs pièces par tous les agrémens poſſibles de ce nou-

veau goût ? De tels efforts leur sembleront plutôt puériles ou déplacés : & quand ces tours recherchés seroient autant de beautés réelles; les vrais génies, les vrais peintres n'en font aucun état quand elles ne sortent pas naturellement de leur sujèt. Ils portent cette précaution jusqu'au scrupule, & se gardent bien de mettre à côté de l'image principale rien qui l'efface, ou qui l'obscurcisse. Ils suppriment sans miséricorde les finesses d'esprit, les pensées brillantes, & tous les ornemens qui ne demandent qu'à attirer les yeux. Au contraire ils saisissent avec avidité un trait naïf, un terme des plus communs, quand il est propre à faire sortir le caractère, ou donne lieu à un geste expressif, à un ton pathétique.

Une nouvelle raison qui règle ainsi le choix de ces hommes judicieux, c'est que les finesses d'esprit n'amusent que peu de personnes. Elles échappent aux esprits sans finesse, si même elles ne les fatiguent par l'embarras de deviner, ou ne les humilient par le mauvais succès. Un dernier motif qui acheve de donner l'exclusion à ces subtilités ; c'est qu'elles sont réellement étrangères à l'imitation. Celle-ci n'est jamais en plus

grand danger que quand ceux qui cultivent les beaux arts s'étudient de propos délibéré à parler, à écrire, à peindre, à composer la musique dans la manière qui a réussi à quelque savant, dans le tour de style qui a fait un nom à un tel. Ce goût de copie ou de ressemblance les ramène tous à une pratique reconnoissable. Mais la belle imitation n'a proprement aucune manière, & diversifie sans fin ses procédés selon l'âge, l'état, & la bienséance qui la maîtrise.

Le grand Corneille s'est long-tems ressenti de l'air contraint & outré qui avoit pris le dessus, & défiguroit toutes les compositions de son tems. Le seul Monologue de Rodrigue en est une preuve suffisante. Son jugement exquis l'en a fait revenir. Et peut-être les premiers succès d'un jeune homme nourri de la lecture d'Euripide & de Sophocle, contribuèrent-ils à ramener Corneille avec tout le public à l'imitation du naturel & des mouvemens du cœur, comme aux véritables sources de la beauté.

Il y a cent ans & plus qu'on lit Malherbe, Corneille, & ceux qui avec eux rendirent notre langue aimable, en la délivrant de la contrainte & de l'uniformité

mité de la mode. C'eſt ce qui fait qu'on ne lit plus le Maître, & que Paſcal ne vieillit point. Sous Louis XIII, & ſous les régnes ſuivans, on a vû ſucceſſivement tomber dans l'oubli tous les écrivains qui ont eu la foibleſſe d'en contrefaire un autre, au lieu de ſe livrer à leur génie, & de proportionner leurs manières à la diverſité des ſujèts. Cette hardieſſe ſeule a fait éclorre au contraire les talens qui marquent, & les ouvrages qui ſe ſoûtiennent; la deſcription du paſſage du Rhin, le Miſantrope, la Phédre, l'hiſtoire des variations, l'ouvrage des ſix jours. Ainſi l'imitation des arts ſera toûjours ſavante & vraie à proportion que l'imitateur prendra tout dans ſa matière ſous la direction de l'expérience & du goût.

Mais ceux qui en quelque tems & en quelque genre que ce ſoit, ont ambitionné d'atteindre à la manière d'un particulier même très-ſpirituel, & qui réglent leurs pas ſur les ſiens; voilà les imitateurs ſervils que le grand Maître de la poëtique, de l'éloquence, & du goût appelle plus durement que nous ne ferions, de vils animaux, qui ne vont que comme on les mène. (*a*)

(*a*) Servum pecus.

Origine de ce défaut.

La première origine de cette disposition où nous sommes de nous laisser prévenir par ce qui est brillant, vient d'une habitude qui a été quelquefois trop aidée dans nos études. Notre jugement alors n'étoit pas formé. Nous ne sentions point la vraie beauté de ce qu'on nous mettoit en mains ; parce que nous n'en jugions que par partie, & même par les plus petites parties. Nous ressemblions à cet égard aux petits enfans dont la vûe n'est pas encore formée ou assurée. Leurs yeux s'égarent sans se fixer sur rien. Ils ne les arrêtent que sur ce qui brille. Chaque pensée actuelle nous attachoit à proportion de son éclat, & le mérite des liaisons ou de la bienséance nous touchoit beaucoup moins qu'un air de subtilité ou de pompe. Ce danger étant presqu'inséparable de l'étude des langues & des ouvrages travaillés, il faut le prévenir par quelques précautions.

La principale est d'exercer très-longtems la jeunesse dans le style naïf, familier, & aisé. Il faut pour cela ne leur montrer que très-tard les tragiques & les orateurs ; mais s'en tenir long-tems aux fabulistes, aux historiens & aux comiques, choisis avec réserve. Au lieu

d'y prendre des pensées détachées, & sur tout des maximes de morale que cet âge ne goûte pas faute d'expérience, on en tire des évènemens choisis, puis des dialogues courts & agréables, dont les jeunes gens puissent embrasser la totalité. Rien ne leur cause plus de plaisir, (& c'est un plaisir qui leur forme l'esprit) que de voir comment une partie en amène une autre, comment celle-ci est traversée, puis l'obstacle applani, & comment la beauté sort de la justesse de cette marche. Cicéron, Patercule, Aulu-Gelle, Frontin, Valere-Maxime & les historiens fournissent des récits & des portraits qui sont autant de miniatures qu'on peut considérer à part. Rien sur tout ne me paroît plus faisable ni plus propre à attacher les jeunes gens sans le moindre danger pour les mœurs; que de leur dicter, ou de leur faire imprimer des Entretiens tirés de Plaute & de Térence, des Scènes d'un bon choix, qui forment chacune à part une petite action & un caractère. Ici c'est un pere de famille qui instruit un esclave de confiance de la conduite qu'il va tenir à l'égard de son fils qui se dérange. Là c'est un jeune homme qui veut rouer de coups son valet pour lui

avoir donné un avis qui n'a pas tourné ſelon ſes ſouhaits. Ailleurs c'eſt une querelle entre deux eſclaves, une diſcuſſion d'intérêt entre un marchand & un pêcheur, ou tel autre évènement qui ne roulant que ſur un objèt unique, ne fatigue point l'eſprit par la multiplicité des incidens. Dans la ſuite on s'accommodera fort volontiers d'un récit plus étendu, d'une action plus ſuivie, où il ſe trouve une eſpérance, un obſtacle, puis un dénoûment.

Quand il ſera tems de paſſer à des ouvrages élevés; la même régle ſert par tout pour juger ſainement de la totalité d'un diſcours, d'un poëme, d'une peinture, & pour porter un jugement raiſonnable ſur chacune des plus petites parties. Ce principe qui doit diriger tous nos jugemens, eſt le même qui a dû diriger en tout le travail de l'Artiſte : c'eſt toûjours le principe du goût, qui revient en petit comme en grand, à *imiter fidèlement un ſujet* 1. *qui plaiſe par ſa beauté naturelle*, 2. *& par une vraie utilité.* 3.

Nous entreprenons, par exemple, la lecture de la Pharſale de Lucain. Les premiers traits qui nous frappent, ſont certaines penſées quelquefois très-ſpiri-

tuelles, & presque toûjours singulièrement brillantes & recherchées qu'il y a répandues par tout. Prenons-en deux des premières qui se présenteront. C'en sera bien assez pour connoître le caractère des autres.

Dans le compliment qu'il adresse d'abord à Néron, il felicite les Romains des ravages & des horreurs qui leur ont procuré la dictature de Jule-César, parce qu'il n'y avoit que ce moyen pour parvenir au bonheur de posséder Néron successeur du même pouvoir.

» Nous approuvons, dit-il, les cri-
» mes & les sacriléges mêmes, quand ils
» nous produisent un pareil dédomma-
» gement. « (*a*)

Ensuite il fait remarquer à Néron que quand il quittera la terre, & jugera à propos d'aller prendre possession du ciel, il est d'une extrême conséquence qu'il fixe son séjour dans l'équateur par préférence à tout autre point, soit de l'hémisphère septentrional, soit du méridional. La raison qu'il en apporte est d'une prudence merveilleuse.

» Si vous veniez, dit-il, à quitter la

(*a*) . . . . *Scelera ipsa nefasque*
Hâc mercede placent,

„ ligne équinoctiale, pour vous avan„ cer vers l'un ou vers l'autre des poles, „ vous porteriez avec vous un poids „ énorme de ce côté-là : l'axe du monde „ seroit contraint de baisser, & il n'y „ auroit plus d'équilibre dans l'uni„ vers. " (*a*)

Voyez ce qu'on seroit devenu sans cet avis, placé si à propos avant le départ de Néron. Assurément ces pensées & tant d'autres qui les accompagnent, ou plutôt dont tout l'ouvrage fourmille, sont plus folles que belles. En tout ceci le complimenteur n'imite rien qui soit dans la nature, rien qui soit concevable ou désirable. Ce sont ici, & bien ailleurs, des idées monstrueuses, des songes semblables à ceux d'un cerveau qui est dans le délire.

Si nous voulons ensuite porter un jugement général sur l'ordonnance de l'ouvrage qu'on nous donne pour un poëme épique, notre premier sujèt de plainte contre Lucain est d'avoir versifié une histoire au lieu de choisir une action que le génie pût faire marcher d'une façon héroïque.

(*a*) *Ætheris immensi partem si presseris unam Sentiet axis onus. Librati pondera cœli Orbe tene medio.*

La guerre civile ſuſcitée par Céſar à ſa patrie, eſt ſans doute une matière noble & capable d'attacher le Lecteur : mais c'eſt une hiſtoire qui maîtriſe & captive celui qui la veut écrire : au lieu que la matière d'un poëme épique eſt une action illuſtre dont le poëte arrange librement les parties, non ſelon la vérité hiſtorique, mais ſelon la vraiſemblance, ce qui lui donne lieu de la rendre intéreſſante par le merveilleux qu'il y jette.

Le ſecond défaut de Lucain devenu hiſtorien plutôt que poëte, eſt de s'entouſiaſmer à tout propos, & de produire au grand jour ſon eſprit & ſes ſentimens pompeux. Lucain, que vous êtes loin du vrai ! Occupez-moi de ce que vous m'avez promis. Peignez-en les progrès & les ſuites. Voilà ce que j'attens de vous. Je cherche votre ſujèt : mais je ne trouve que vous & vos réflexions. Qu'un Orateur mette ſon jugement & le fond de ſon cœur à découvert : on n'en eſt point bleſſé. Ce n'eſt même que pour nous mettre au fait de ſa penſée & pour nous remplir de ſes ſentimens, que l'Orateur nous adreſſe la parole. Encore faut-il qu'il les produiſe avec diſcernement, avec un grand air de

droiture, en allant au vrai bien de l'Auditeur, ſans faire étalage de ſon propre tour d'eſprit. L'on s'attend par tout à le voir zélé défenſeur de la vérité : mais quand il s'annonce comme bel eſprit, il fait un mauvais perſonnage. C'eſt celui du Panégyriſte de Trajan. Quelqu'aimable que fût le héros de Pline, on ſent par tout dans celui-ci un homme qui s'étudie à mettre au jour ſa fineſſe, & qui n'a autre choſe en tête. Mais quand quelqu'un s'eſt donné pour hiſtorien, ou même pour poëte, comme il eſt déſagréable pour le Lecteur qui ſuit le fil des objèts, & aſpire après l'évènement, de ſe voir détourné par une action étrangère, par une épiſode déplacée; vous ne ſerez pas moins bleſſé de vous voir contraint de ſuivre un eſprit vain qui vous interrompt pour vous avertir qu'il eſt là, & qu'il faut quitter votre matière pour admirer au bout de chaque article celui qui écrit. Ce défaut eſt très-commun. Si l'on ouvre Plaute, quelque ſujèt qu'il manie vous le voyez venir avec ſes jeux de mots & ſes dictons traînés par les boues des halles. Si l'on ouvre Tacite, on doit s'attendre à trouver par tout une politique renforcée; par tout des vûes qu'il

prête à tous ſes perſonnages, aſſurément fort à l'avanture. Etoit-il ſcrutateur de leurs penſées ? ou l'eſprit de Tacite & celui de tous les Princes avoient-ils été jettés dans le même moule ?

Cette foibleſſe de ſe peindre ſoi-même, & tous ces retours d'amour propre ne ſe trouvent jamais dans Homère ni dans Virgile, dans Terence ni dans Molière, dans Tite-Live ni dans l'Abbé Fleuri. Ils n'ont tous que leur objèt devant eux, & à peine ſonge-t-on en les liſant, qu'il y a quelqu'un qui écrit.

Il eſt vrai qu'on a reproché à Tite-Live d'avoir fait parler ſur le champ pluſieurs de ſes Généraux d'armée, & de leur avoir prêté des diſcours travaillés qui ſentent l'art & les efforts. Trouve-t-on là cette liberté qui ſiéd bien aux Militaires, & Tite-Live en cela n'eſt-il pas ſorti des bornes de la vraiſemblance & de ſa retenue ordinaire ?

Cet admirable écrivain n'a pas beſoin de nos apologies. On ſent aſſez que s'il y a là quelque faute, elle n'eſt pas ſans deſſein. C'eſt un déſordre choiſi & placé de la main d'un grand Maître. En effet dans des récits fort longs, ſouvent uniformes, on a ſouvent à redouter la langueur. Il a ſu prévenir l'ennui & l'af-

ſoupiſſement par cette nouveauté réellement un peu brillante, mais propre à piquer le Lecteur.

On ne s'eſt jamais tant éloigné de la vérité de l'imitation, jamais on n'a moins réuſſi à attacher l'eſprit par le plaiſir des ſentimens raiſonnables, que quand les Artiſtes ſe ſont appliqués à faire montre d'érudition & d'eſprit. Ce n'eſt plus nous préſenter l'objèt qu'on veut voir; c'eſt nous montrer du ſard; c'eſt incruſter le viſage d'un enduit étranger.

Cette manie de quitter ſon objèt ou de le négliger, pour ſe produire ſoi-même, fait ſouvent tort à l'éloquence, à la poéſie, & à la muſique. Ceux qui manient ces arts reſſemblent tous à un maître d'hôtel. L'affaire de celui-ci & la leur eſt de préſenter de bonnes choſes avec grace. Mais en ſervant, qu'ils ne s'aviſent pas de venir faire la belle converſation, & de nous occuper de leur mérite.

L'uſage des Poëtes doit être modéré.

Ce déſordre ſi commun de multiplier par trop les friſures & les ornemens, ne vient pas toûjours d'un fond de vanité qui aille juſqu'à négliger le ſolide. Il peut provenir, & il ne provient que trop d'une longue habitude de lire per-

pétuellement les poëtes, & d'en imiter le ſtyle avant qu'on ſoit fortifié dans le vrai tour du langage ordinaire. Auſſi voyons-nous que pour un bon orateur & pour un bon hiſtorien, nous comptons facilement cent verſificateurs. On croit gagner beaucoup à cet exercice. On y contracte une forte inclination à figurer tout ce qu'on dit. La proſe Latine en ſouffre étrangèment. A la meſure près elle eſt preſque toûjours poétique, ſouvent enflée & pompeuſe : on la prendroit pour le langage des Géans. Le mal va plus loin, & gagne auſſi notre langue. A la vérité ni la bouffiſſure, ni l'air déclamateur n'oſent guère y paroître. Mais le tour épigrammatique, cent & cent fois frondé, ſe remontre plus que jamais; il ſe gliſſe dans tous les ſtyles; & c'eſt toûjours un poëte qui parle.

Ce n'eſt pas ſeulement l'uſage immodéré des compoſitions poétiques qui nous ôte cet air aiſé, ſi déſirable en tout: les ſervices mêmes qu'on rend à la jeuneſſe peuvent quelquefois la conduire à une fauſſe éloquence.

Danger de compiler les belles penſées,

On lui montre à bonne intention, ſouvent même avec un très-grand fond de juſteſſe & de vérité, quelle eſt la ma-

nière de bien penſer dans les ouvrages d'eſprit. En liſant & en expliquant on leur fait remarquer les beaux endroits, & on les invite à prendre ces endroits pour modéles. C'eſt en ce dernier point qu'eſt le danger.

Il étoit bon ſans doute de leur définir les caractères de chaque penſée, & de voir enſuite ſi celle qui eſt ſublime, ou naïve, ou fine, ou fleurie, ou paſſionnée, eſt bien à ſa place; ſi elle quadre juſte avec toutes les circonſtances. Mais il y a peu de prudence à s'extaſier ſur ces traits, à les faire compiler & imiter par préférence.

Il en arrive par l'évènement que les jeunes gens s'accoutument à regarder avec indifférence les autres parties de la piéce, & les autres penſées, quoiqu'auſſi juſtes & auſſi parfaitement d'accord avec le ſujèt. On y attache une ſecrette idée de médiocrité, qui fait naître infailliblement le déſir de ſe diſtinguer par des façons moins communes, & de briller. On viſe au ſublime. On veut être bel eſprit; & au lieu de ſe contenter des agrémens que la nature amène ſans effort, on veut être bel eſprit à tout propos, & long-tems de ſuite.

Mais cette recherche aſſidue des pen-

ſées les plus belles dans la lecture des Anciens & des Modernes, peut mettre de l'excès & du travers dans le goût. Qu'elles ſoient frappantes : qu'elles s'élévent de toute la tête au deſſus du voiſinage, on ne produira rien que de miſérable en les contrefaiſant. C'eſt aller droit au ridicule : & l'on en voit la raiſon. Pluſieurs épiſodes agréables & bien verſifiées ne font pas pour cela une belle épopée. Et ce n'eſt point de la beauté de pluſieurs ſaillies miſes à la file, que provient la première beauté d'une Piéce d'éloquence, de poéſie, ou d'hiſtoire.

Un architecte frappé des beautés de certaines Egliſes ſe mettra en tête, qu'on feroit un ouvrage admirable en reuniſſant en un même tout, le chœur de Beauvais, la nef d'Amiens, le portail & les dehors de l'Egliſe de Reims. Bien des gens penſeront que de ces beautés rapprochées il réſulteroit un ouvrage parfait. Ce ſeroit dans l'exacte vérité un tout très-mal aſſorti, puiſque ces piéces ne ſont point faites l'une pour l'autre.

Les beautés de détail, comme un Autel, une Chaire, une tenture de tapiſſeries, & d'autres piéces copiées d'après ce qu'on a de meilleur en divers lieux,

concourront encore moins que les grandes parties à faire un beau bâtiment.

Dans l'éloquence de même, dans la poésie, dans la musique & ailleurs, des parties tirées d'un tel & d'un tel ouvrage ne feront corps que difficilement. Il n'en résulte ni simplicité, ni accord, ni unité. Mais en toute matière soit que vous envisagiez la totalité de l'assemblage; soit que vous en considériez les plus petites parties; vous trouverez que la beauté sort de la suite naturelle que les choses ont entre elles, & des sentimens qui tiennent au tems, au lieu, aux personnes. Cette beauté prend donc naissance en ce moment unique. Auparavant on ne la connoissoit point. Elle est pour le lieu où vous la voyez : n'espérez point qu'elle soit de service ailleurs. Elle peut exercer votre jugement, & vous servir de piéce de comparaison : mais c'est une piéce qui ne peut entrer dans une autre machine. Tournez-la comme vous voudrez : elle ne peut être emmanchée ou engrainée ailleurs, & rarement le jeu en est-il bon.

Danger des recueils des Sentences.

Les jeunes gens se laissent encore frapper de l'éclat ou de la briéveté de certaines maximes qui renferment beaucoup de sens. On leur conseille de les

ſoûligner. Ils ſe plaiſent à en faire le dépouillement, à en épaiſſir le recueil. D'où il arrive que ſans le vouloir & par pure impreſſion, ils s'habituent à généraliſer tout ce qui ſe préſente. Ils mettent tout en maximes, & avec leurs procédés ſententieux vous les prendriez pour des Catons. Lorſque ces penſées morales ſe mettent les unes à la ſuite des autres, comme dans Sénèque; lors même qu'on les arrange avec plus de ſtyle & d'oreille, que n'en montre Sénèque, ces généralités deviennent un caſſe-tête, capable de nous ôter le goût des meilleures lectures. Il y a des Auteurs d'un grand mérite à qui cette monotonie & cet air précieux ont fait un tort extrême. Ce n'étoit pas aſſez de mettre dans leur compoſition un très-grand ſens, de l'élévation, de la fécondité; il en falloit bannir l'apprêt & l'uniformité.

On voit ce qui a manqué à ces Ecrivains pleins de délicateſſe, qui tournent réellement leur ſtyle comme il leur plaît, & qui nous enchantent quand ils reviennent à l'éloquence des images. On leur a rendu juſtice en admirant leur eſprit: mais on ne leur a pas aſſez fait entendre, que les ouvrages dont on ſe dé-

goûte le plus promtement, ſont ceux où l'eſprit eſt prodigué. Ils ne ſont point naturels.

Différence de la beauté d'imitation & de la beauté de langage.

Mais s'il faut être ſi fort en garde contre toute affectation ; s'il ne faut ni s'aſſervir à une manière, ni emprunter le tour d'eſprit de perſonne ; s'il faut plutôt nous en tenir au nôtre, & à l'imitation de la ſimple nature ; pourquoi donc avons-nous ci-devant établi qu'il falloit nous attacher à Térence pour le ſtyle familier, à Cicéron pour le genre oratoire & pour les diſſertations ; à Tite-Live pour l'hiſtorique ? Cela n'eſt-il pas contradictoire ? Pouvons-nous imiter leur ſtyle ſans copier leur manière de penſer & d'imiter ?

Il eſt bien vrai que le caractère du ſtyle quadre infiniment avec le caractère de l'imitation. L'un aide l'autre : mais l'un n'eſt point l'autre, & la beauté d'imitation ne s'acquiert pas comme la beauté de ſtyle. On peut avoir du ſtyle, & être mauvais imitateur, ou foible écrivain. Il faut du goût ſans doute pour ſe donner un ſtyle : mais le génie néceſſaire pour peindre & pour bien imiter, n'eſt point néceſſaire pour acquérir un François pur, ou une belle Latinité. Un grand uſage & quelque juſteſſe en ſont

l'affaire. Il ne ſe peut rien voir de plus Cicéronien que les Lettres de Paul Manuce : mais ſa belle Latinité miſe à part, vous ne trouvez plus rien. Patru & quelques uns de ſes contemporains ont mis dans leurs compoſitions une grande pureté de ſtyle; mais peu de force & de génie.

La beauté de ſtyle & les graces particulières à chaque langue, ne ſont point proprement l'ouvrage du génie, ni ne ſe trouvent dans ce ſens commun qui eſt le même en tous, & qui rend ſes idées reconnoiſſables à tous. C'eſt l'effèt de l'état, du tour d'eſprit, de la politeſſe, & quelquefois des caprices d'un peuple particulier. Comme on peut s'y façonner très-bien ſans étude, à plus forte raiſon y réuſſira-t-on en ajoûtant au grand uſage le travail & le diſcernement. Les langues Grecque & Latine, Italienne & Françoiſe naturellement ſonores & fécondes en expreſſions, ont été, avec ces avances, perfectionnées en tout genre par des génies du premier ordre. Pour atteindre à la pureté de ces langues, le parti sûr eſt de ſe remplir du langage des Auteurs dans la langue deſquels on veut écrire, & de choiſir les plus accomplis dans le genre que

nous avons à cœur. La raiſon qui ne trouve pas en elle-même cette beauté de ſtyle qui a été fixée aſſez arbitrairement, nous conduit à la chercher dans ceux qui y ont le plus contribué. Et c'eſt conſéquemment une néceſſité que ceux qui ont long-tems cherché la ſtructure d'une langue dans leur propre compoſition, ou la parlent très-mal, ou même ne l'entendent point. Mais quand il s'agit de la peinture des choſes & de la force de l'imitation, nous n'empruntons rien des meilleurs Ecrivains, ni le fond, ni les penſées. C'eſt d'après nature qu'il faut peindre : c'eſt dans le génie qu'il faut tout prendre : ou c'eſt du fond du ſujèt même que le génie doit faire ſortir la richeſſe de la reſſemblance par le ſoin qu'il a pris de s'en pénétrer & d'en être plein.

La beauté de ſtyle tient à une langue. La beauté d'imitation doit paſſer par l'interprétation dans toutes les langues. Quelque pure que ſoit la traduction de Terence par Madame Dacier, nous y perdons l'agrément qui eſt inſéparable d'une pareille Latinité. Mais la naïveté de l'imitation y eſt conſervée toute entière. Et au contraire l'Auteur du Terentius Chriſtianus qui a pris toutes les

phraſes de Térence comme autant de moules pour y jetter les ſiennes, a attrapé à-peu-près l'air de ſa Latinité : mais il n'a ni ſa naïveté ni ſes graces, parce qu'il n'a point ſon imitation. Et comment auroit-il, avec Térence, imité la nature, la ſociété, les hommes, & leurs ſentimens ? Il ne connoiſſoit rien de tout cela.

Il faut donc bien diſtinguer entre ce que nous pouvons attendre du travail, & ce que nous n'en pouvons recevoir. Le travail qui ne peut donner de génie à qui n'en a point, ne peut conſéquemment fournir ni l'entouſiaſme qui ſe pénétre d'un ſujet, ni l'ordonnance qui en place avantageuſement les parties, ni les penſées ou les traits expreſſifs qui mettent les objèts ſous nos yeux. Ce ſont des richeſſes après leſquelles il eſt inutile de courir, parce que nous les trouvons chez nous, ou que nous ne les trouvons nulle part.

Ce n'eſt pas non plus à l'admiration des ſuccès, même les plus brillans, qu'il faut s'en tenir pour faire choix d'une façon particulière d'imiter. Nous honorons toutes les écoles & tous les noms fameux. Mais en toute imitation comme en peinture, il faut être diſciple de

la nature & de la vérité qui eſt de tout pays, ſans épouſer la manière Françoiſe, Flamande, ou Lombarde. Ce qui eſt accordé au travail en fait de compoſitions littéraires, c'eſt d'abord de ſe donner un ſtyle, un langage pur, & de le pouvoir diverſifier ſelon les matières; enſuite de ſe former un ſavoir juſte par la comparaiſon des compoſitions & des remarques des plus grands Maîtres qui ſe redreſſent mutuellement. Ce qui eſt encore l'ouvrage, & même le plus important ouvrage de l'étude, c'eſt d'acquérir la ſcience de l'hiſtoire, des mœurs, & des bienſéances. Ce n'eſt cependant ni dans votre ſtyle, ni dans votre érudition, ni même dans votre goût que vous puiſerez la belle imitation: & plus votre goût ſera naturel, moins vous autoriſera-t-il à prendre une manière, un caractère par où vous auriez à cœur de vous diſtinguer en tout. La pointe, la pompe, les fleurs, l'air ſententieux, l'air cavalier, voilà autant de manières. Le mieux eſt de n'en prendre aucune. Tout eſt perdu, & vous renoncez à la vraie beauté des arts dès qu'on vous ſent attentif à faire valoir autre choſe que votre ſujèt. C'eſt dans cette recherche que conſiſte la fauſſe

beauté. Plus une manière eſt brillante, plus elle ſent le vermillon & l'affectation.

On ſe récriera que ce principe va trop loin; qu'il donne atteinte à la mode dont on ne doit pas s'écarter. Elle fait loi parmi nous. Et avons-nous ſujèt dans le fond de nous plaindre de celle qui s'introduit dans les ouvrages d'eſprit ? C'eſt s'oppoſer à nos plaiſirs & à la perfection du goût, que de condamner ce langage vif & léger qui prend faveur parmi nous, ce ſtyle coupé qui débrouille les penſées les plus nobles en quatre paroles, ſouvent en moins. De la Mode.

Il ne m'appartient pas de blâmer ce ſtyle ni aucun autre, quand il peut trouver ſa place d'une façon vraiſemblable & naturelle. Mais eſt-il naturel que le même tour de langage qui a quelquefois lieu dans la converſation, devienne celui des ouvrages les plus ſérieux & les plus réfléchis; qu'il ſe montre au Barreau, & ſe produiſe juſque dans la Chaire ? Il n'y a plus proprement qu'un ſtyle par lequel toutes les compoſitions ſe reſſemblent, comme grand nombre de Dames de tout âge & de tout état ſe reſſemblent par le fard,

Le goût Romain.

Ce qui caractériſe le goût naturel & univerſel que l'uſage nomme le goût Romain, pour le diſtinguer du plus moderne, c'eſt de n'être aſſujetti qu'à la loi de la nature & de ſe diverſifier comme elle. Il y a donc autant de caractères & de ſtyles dans le goût Romain, dans le bon goût, qu'il y a de ſituations dans la nature & dans l'état des eſprits. Rien n'eſt plus aimable que ce goût, parce que tout y eſt ſans contrainte.

Segrais & Deshoulières ont le goût Romain dans le genre paſtoral. La Bruyère & Adiſſon ont le goût Romain dans les portraits des hommes, & de leurs ridicules. Boſſuet & Bourdaloue montrent le goût Romain dans l'expoſition des vérités Chrétiennes. Tous ſe reſſemblent par la juſteſſe & l'expreſſion de leurs peintures. Mais leurs ſtyles varient comme les matières : & ſouvent dans le même genre ils ont chacun à part des graces ſingulières. Telle eſt la fécondité de la nature : & quoique le bon goût qui conſiſte à la ſuivre, ſemble conſéquemment n'être qu'un ; il ſe reſſent des richeſſes de la nature, & produit, en la ſuivant, des diverſités inépuiſables. Ainſi quelque eſtime qu'on juge à propos d'accorder au nouveau

ſtyle, le mettre en œuvre en tout, c'eſt nous appauvrir & abſorber tous les caractêres.

Rendons à ce ſtyle la juſtice qui lui eſt dûe : nous en aurons plus de droit de faire ſentir l'abus qu'on en peut faire.

Les habitans du midi de la France, & ſur-tout les Gaſcons, montrent naturellement beaucoup de feu. Leur langage eſt coupé. Il va par bonds, & ſuit le mouvement impétueux de leur eſprit. Montagne étoit des leurs : mais avec la vivacité de ſa Province il montre une ſuffiſance & une témérité de ſentimens qui ne déshonore que lui. La liberté de la converſation s'accommode aſſez de leur façon de voltiger d'une idée à l'autre, en ſe jettant toûjours du côté où ils voyent jour à mettre de l'enjoûment & de l'eſprit. Il y a long-tems qu'on a eſſayé de leur reſſembler. Aujourd'hui on les copie plus que jamais. Le nouveau ſtyle ſe mèt en poſſeſſion de tous les diſcours & de tous les ouvrages. A la prononciation près on pourroit croire que les François veulent devenir Gaſcons.

Origine du ſtyle moderne.

Ceux-mêmes qui auroient de la facilité à ſe donner un ſtyle, & qui ſelon les rencontres ſauroient à tems le ren-

dre grave, enjoué, nerveux, gracieux, patétique, sublime; se laissent gagner par le torrent de la mode, & ramènent tout au même ton. Ils composent d'abord de génie, & ce qu'ils ont écrit d'une façon caractérisée & suivie, ils prennent soin de le découdre, de le hacher en menues parcelles, en un mot de le traduire en Gascon; sans quoi ils craindroient d'avoir un air massif, & de ne pouvoir pas prendre séance au rang des beaux esprits. Il faut dans cette vûe que tout soit feu, saillies, pétillemens. Ecoutez-les : c'est un entousiasme perpétuel qui s'énonce à demi mot, qui passe précipitamment à une nouvelle énigme aussi courte que la précédente. Ils voudroient devenir Orateurs par monosyllabes. Celui qui tient ce langage est un homme charmant. Celui qui le devine & qui rend sur le champ volatil pour volatil, se trouve de niveau avec lui. L'essor qu'ils prennent fait envie. Oh! si je pouvois seulement en approcher, même les suivre de loin. Bientôt leurs admirateurs qui les voyent en plein air, prennent la plume & les contrefont à tête reposée. Sur toutes choses point de liaisons dans leur style. Un air de promtitude & de négligence.

Ils

Ils ſont ſurpris les premiers de toutes les gentilleſſes que ce nouveau genre d'écrire leur fournit. Ce qui a été dit du renouvellement des études & de la bonne manière de s'y régler, ils l'appliquent ſans façon à leur ſtyle, comme s'il étoit l'aſile ou la régle du goût. »Voilà, diſent-» ils, le ton du ſiécle : il faut le prendre » ou n'être plus de ce monde. Trouve-» t-on quelqu'un qui plaide encore pour » le plein-chant de Lully ? ſeroit-on bien » venu à faire revivre la proſe lyrique de » Quinaut ? Nous louons nos devanciers » d'avoir tendu au parfait : mais nous y » ſommes. Qu'on ne nous rebatte plus les » oreilles de la juſteſſe & de l'harmonie » de Boileau. Nous ſommes las d'enten-» dre prôner la douceur & les graces de » Racine, la naïveté de la Fontaine, l'a-» ménité de Fénélon, l'éloquence ner-» veuſe de celui-ci, l'enchaînement des » idées de cet autre. Que ſont-ils vis-à-vis » de nous ? Du plomb contre de l'or. Ils » nous morfondent. On s'appéſantit à les » lire. Ç'en eſt fait : nous avons rompu.

» Eſt-ce à tort ? Ces bonnes gens du » ſiécle paſſé étoient trop prolixes. Ils di-» ſent trop tout ce qu'ils veulent dire. Il y » a plus. Avoient-ils bien réellement de

P

„ l'esprit? On n'en sait rien. Ils ont peur „ d'en montrer, ou ne nous en supposent „ guère.

„ Leur style étoit si lourd : leur tour „ d'esprit si bourgeois. Nous sommes dans „ une toute autre position. Ils commen- „ çoient toûjours par regarder en bas. Ils „ ambitionnoient d'être entendus de la „ multitude. Nous autres nous avons l'œil „ à ce qu'on pense au-dessus de nous. Pla- „ ton nous entend & nous goûte : peu nous „ importent les jugemens du reste de la „ terre. On ne parloit ci-devant que d'é- „ tudier le goût le plus général. C'étoit „ pure bassesse. Hé que nous fait à nous la „ multitude ? les génies supérieurs sont „ faits pour s'affranchir. Il faut aller en „ tout au délicat, à la fleur de l'esprit. „ On se sent : on a des aîles : & on vole.

„ Vous vous plaignez : vous ne pouvez „ nous suivre ? Tant pis. Rampez donc : „ votre goût Romain ne bat plus que „ d'une aîle : il tombe. C'est une chose „ décidée : le nôtre est l'unique bon.

C'est à mes Lecteurs à voir si ce style déchiqueté est bien dans la nature, & même dans notre caractère. Ceux à qui l'éducation l'a rendu habituel, peuvent le suivre ; ou délibérer s'ils doivent tra-

vailler à s'en défaire. Mais il eſt de mauvais augure pour les lettres que ceux à qui cet air n'eſt point naturel, travaillent à ſe le donner par art, que cela prenne, & qu'un amuſement frivole nous faſſe perdre des talens réels. Si quelque choſe peut arrêter le mal & nous rendre ſolides, c'eſt de cultiver beaucoup plus que nous ne faiſons les langues ſavantes : c'eſt, dans les lettres comme dans la peinture, de nous frapper en tout du beau caractère de l'antiquité, parce que nous y trouvons une nature choiſie, une nature dégagée de toute imperfection ; & admirablement rendue par la fidélité de l'image.

Ce n'eſt pas que nous mépriſions nos manières, ni même qu'on doive dédaigner les petites choſes. Elles peuvent trouver leur place. Il peut y avoir des Vatteaux diſtingués, même de très-beaux Pantins. Mais bornerons-nous notre admiration à des Pantalonades, ou la prodiguerons nous à des Bimbloteries ? L'ancienne Rome apparemment opérera toûjours dans les lettres ce qu'elle continue à produire dans les études du deſſeing. Ses grands exemples nous ramèneront toûjours à la beauté

réelle & durable, à celle qui se trouve immanquablement ou même uniquement dans la nature, & dans les talens qui n'imitent qu'elle.

FIN.





APPROBATION.

J'Ai lû par Ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé, *La Mécanique des Langues, en Latin & en François*, je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'Impression. A Paris ce 20 Octobre 1750.

VATRY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amé le Sieur PLUCHE, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage qui a pour titre, *La Mécanique des Langues, & l'Art de les Enseigner*; s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant: Nous lui avons permis, & permettons par ces Presentes, de faire imprimer ledit Ouvrage

en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obeissance; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs en bon papier & beaux caractères, conformement à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'im-

preſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Préſentes: Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant, ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Sécretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original: Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, nonobſtant clameur de Haro, charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le quatorziéme jour du mois de Février, l'an de grace mil ſept cent cinquante, & de notre Regne le trente-cinquiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 391. Fol. 271. confor-

mément au Réglement de 1723. qui fait défenses Art. 4. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre à leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, à la charge de fournir à ladite Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris huit Exemplaires de chacun prescrits par l'Art. 108. du même Réglement. A Paris le 17. Février 1750.

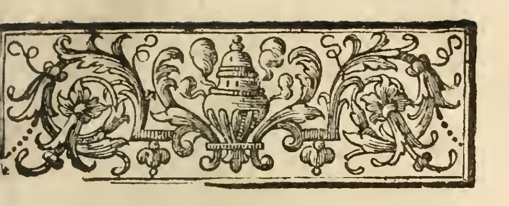
Signé, LE GRAS, *Syndic.*

FAUTES A CORRIGER.

Page 232. ligne 6. On acquiert, *lisez* On l'acquiert.

Page 273. ligne 27. la fracilité, *lisez* la facilité.

Page 295. ligne 25. n'ôte, *lisez* n'offre.



SUPPLÉMENT

A LA MÉCANIQUE

DES LANGUES.

CEux qui ont critiqué *la Mécanique des Langues*, ont essayé de faire trouver les intentions de l'Auteur repréhensibles, & ont perdu de vûe le sujet de l'ouvrage. Je ferai le contraire, & en répondant à quelques attaques un peu vives, je ramenerai le tout au point qui intéresse l'utilité publique. Toute la Mécanique y revient : Comparons-en les idées principales avec celles qu'on en voudroit donner.

Il n'y a point d'honnêtes gens qui ne souhaitent, parmi les différens avantages de l'éducation, procurer à leurs enfans la connoissance des anciennes Langues, But des Etudes.

furtout de la Romaine; soit pour pouvoir se présenter avantageusement dans les études supérieures, & chez les Etrangers; soit pour jouir, quand ils auront l'esprit formé, des richesses de la belle littérature; soit enfin pour acquérir, en s'entretenant fréquemment avec les meilleurs esprits de l'Antiquité, ce goût noble, & pourtant aisé, qui embellit tous les états.

C'est dans cette vûe, que les établissemens des Etudes publiques se sont multipliés chez les Etrangers, & parmi nous. Il s'y trouve d'excellens secours, qui ont donné, & donnent au public de grands sujets : mais il s'y joint un obstacle qui partout retarde plus ou moins les bons effets de ces secours, selon qu'il est ou combattu, ou autorisé & prolongé.

Secours. Les secours sont connus. Ce sont les bons maîtres, les exercices bien choisis, tels que la fréquente traduction des Auteurs les plus purs, les analyses, les imitations, les compositions de génie, quand le tems en est venu; en un mot, les pratiques proposées dans les Institutions de Quintilien, dans le Traité des Etudes de M. Rollin, & dans les Sta-

tuts de l'Univerſité de Paris. Voilà le bien.

Quel eſt l'obſtacle qui reſtreint ce bien à un petit nombre de bons eſprits, & en ôte l'avantage aux autres ? Commençons par conſtater le fait : enſuite nous en cherchèrons la cauſe & le reméde, s'il eſt poſſible. Obſtacle.

Le fait n'eſt que trop certain. Dans les Univerſités de Prague, de Dublin, d'Upſal, & de tout le Nord, on fait uſage de ce qui nous reſte des bons ſiécles. Il en provient des Orateurs, des hommes d'Etat, des Ecrivains célébres, des gens de Lettres d'un très-bon commerce. Mais perſonne n'ignore que la latinité du grand nombre de ceux qui en ſortent eſt une vraie barbarie. C'eſt encore le ſtyle & le tour d'eſprit de l'ancienne ſcolaſtique : Il eſt bien naturel de chercher comment la barbarie peut habiter en même lieu avec les graces de Rome & d'Athènes, à côté de Démoſthènes & de Cicéron.

Parmi nous, dans nos meilleurs Colléges, ſoit de Séculiers, ſoit de Réguliers, on a enfin reconnu l'inconvénient de parler perpétuellement une Langue qu'on ne ſçait pas, & l'on en a ſup-

primé la coutume, parce qu'elle fortifioit de jour en jour l'habitude de ranger le Latin, ſelon le génie de notre Langue maternelle ; ce qui faiſoit que le Latin de France n'étoit que du François, & ne ſympatiſoit pas mieux que le Latin d'Allemagne avec celui de l'ancienne Rome. Voilà parmi nous un mal de moins.

Mais on ſe plaint toujours de la longueur exceſſive des premiers commencemens de l'apprentiſſage. Les Maîtres d'Humanités en ſont tous les jours à ſe récrier ſur le peu d'avance qu'ils trouvent dans les jeunes gens qui leur viennent. Après tant d'années de préparatifs, nulle proviſion de termes. Nul ſentiment du tour de la Langue. On eſt contraint de reſſerrer, ou même de différer les meilleurs exercices, pour ſe mettre encore à redreſſer des compoſitions élémentaires, & à rebattre ce qu'on appelle les premiers principes.

C'eſt bien autre choſe dans les lieux où les Etudes ſont foibles ; & combien n'y en a-t-il pas de telles dans nos Provinces ? Les Auteurs les plus aiſés y paroiſſent trop forts, pour les éléves. Tout le tems ſe paſſe à dicter des phraſes triviales, & preſque toujours les mêmes,

puis à voir dans le plus long détail comment chacun les a conformées à ses régles.

En un mot, on éprouve par-tout une extrême difficulté d'avancer dans l'apprentissage des Langues mortes, & le fait est démontré, tant par la longueur même de cette étude, que par l'aveu de la plûpart de ceux qui ont étudié, & qui n'entendent pas la Langue des Auteurs Latins, bien loin de la pouvoir parler. D'une autre part, chacun sçait qu'une Langue vivante se peut apprendre, presque à tout âge, en un an ou deux, par la simple conversation.

Cette étrange différence, de savoir une Langue en deux ans, & de ne pas en savoir une autre après dix, nous a conduit à l'examen d'une très-belle question de philosophie, sçavoir, en quoi consiste la Mécanique des Langues, & quels sont les moyens dont la nature nous a pourvûs, pour les apprendre promptement.

Nous avons porté cette recherche ; non jusqu'où elle pouvoit aller ; mais jusqu'au point qui étoit suffisant pour nous mettre en droit d'établir un principe de conduite. Le voici.

Les Etrangers dont nous voulons ſavoir la langue employent, pour ſe faire entendre, un bon nombre de ſignes, tels que les mots ou les ſons qu'ils articulent, en nous montrant tel & tel objet, des aſſortimens de pluſieurs mots, pour exprimer le jugement qu'ils portent des objets, avec cela un ton, un coup d'œil, & des attitudes qui diligentent en nous par le concours de pluſieurs impreſſions très-vives, & ſans aucun effort de notre part, l'intelligence de leurs penſées. Nous répétons, & nous apprenons à nous faire entendre d'eux par imitation. Mais, ſi n'ayant perſonne auprès de nous pour nous parler leur langue, on nous donnoit un recueil de leurs mots, pour les arranger nous-mêmes par écrit, & à tête repoſée, ſuivant quelques obſervations générales ſur la façon dont nous aſſemblons dans notre langue les huit ou dix ſortes de mots qui entrent naturellement dans chacune de nos phraſes; nous perdrions nos peines. La preuve en eſt ſenſible.

Les Langues s'apprennent d'autrui par l'imitation, & non de nous-mêmes par la compoſition.

Suppoſons qu'il faille apprendre la Langue Angloiſe. Il nous coûteroit un tems infini pour chercher dans des vocabulaires les mots Anglois qui répon-

dent à ceux de notre langue. Mais dans quels recueils trouverons-nous les divers uſages qu'on peut faire de ces mots, & ſurtout l'uſage actuel de tel mot? Où trouverons-nous les ſens métaphoriques, ſelon leſquels on les peut prendre? Où trouverons-nous les diverſes façons de les aſſembler, de les abréger, de leur donner une harmonie, une énergie, & des ſens qui varient ſelon certaines ſituations inconnues dans notre langue? En quels recueils trouverons-nous le ton, le coup d'œil, le geſte, & tous les autres ſignes qui tranſmettent l'image des objets & l'image des jugemens de celui qui parle, à la langue de celui qui apprend?

Nous arriverons, je le veux, à accorder par certaines marques le mot qui ſignifie une choſe, & celui qui en exprime la qualité; le mot qui marque la perſonne agiſſante, & celui qui exprime ſon action, avec les inflexions ou terminaiſons qui déſignent le nombre, le tems, & d'autres circonſtances. Ces régles qu'on apprend par la pratique, & qu'on applique, ſans le ſavoir, par la ſimple imitation du langage d'autrui; ne ſont point plus particulières à la langue que nous voulons apprendre, qu'à

la nôtre : & nous les pourrions appliquer avec connoissance à des phrases Angloises, sans en être plus avancés pour entendre l'Anglois, ou pour le parler. Nous saurions les régles qu'on nomme fondamentales, & nous ne saurions point la langue.

L'essentiel pour entendre, & pour être entendu, consiste à avoir l'abondance des mots d'une langue, & à les savoir arranger suivant les tours propres à cette langue. Si nous n'avons donc appris qu'à composer quelques mots Anglois, suivant les loix de la Grammaire générale, ou selon l'usage de notre François, nous ne tenons rien. Nous n'avons pas le premier nécessaire. Il faut donc quitter cette route, & en prendre une meilleure.

Le principe avec sa preuve se peut présenter autrement. Les mots & les tours propres, qui sont le fond d'une langue, ont été originairement d'une institution arbitraire, & ne se trouvent ni dans le sens commun, ni dans l'étude la plus opiniâtre de la Grammaire générale. Nous ne les savons donc point, ni ne pouvons par nous-mêmes les choisir, & les mettre en œuvre. C'est donc

une néceſſité de les apprendre par la lecture, ou par la converſation de ceux qui les ſavent. Ce que nous ferions de notre propre compoſition, en ſuivant même les loix de la grammaire raiſonnée, ſeroit un monſtre qui ne reſſembleroit point à la langue que nous voulons apprendre. Ce n'eſt point là imiter.

Or ce que nous avons vû qu'il ne falloit pas faire, eſt ce qui ſe pratique pluſieurs années de ſuite dans les petites écoles, où l'on diſpoſe la jeuneſſe à entrer au collége, & c'eſt ce qu'on y continue encore pendant quatre & cinq ans. On a ſupprimé avec raiſon la coutume de parler latin. Mais y a-t-il plus de danger à défigurer le latin de vive voix, qu'à l'eſtropier par écrit, qu'à le relire, qu'à l'entendre applaudir ? Ces compoſitions ne peuvent que nuire, puiſque c'eſt d'autrui qu'il faut apprendre une langue, & non de nous, ou des régles, qui ne la tournent pas comme ceux qui la parlent.

On a adouci le mal par la traduction des bons Auteurs, où l'on commence à trouver les vrais termes & les vrais aſſemblages. Auſſi s'eſt-on toujours ap-

perçu que le plus & le moins de ce dernier travail faisoit par-tout la différence des études foibles d'avec les plus fortes & les plus brillantes. La cause du mal dont on se plaint, se trouvant démontrée par la raison & par l'expérience, nous avons fait voir de plus qu'elle l'étoit encore par l'autorité des esprits les plus judicieux, qui ont donné quelque attention à cette matiere.

Parler grammaticalement bien, ce n'est point parler Latin, dit Quintilien. Il n'attaquoit, en parlant de la sorte, que cette régularité lourde & scrupuleuse, qui ôtoit à la langue sa liberté & son air naturel. Qu'auroit il dit de ces petites compositions qui vont pas à pas selon telle ou telle régle, selon la marche de telle ou telle langue ? Non-seulement il diroit qu'elles ne vont point comme la Romaine, mais qu'à Dublin c'est de l'Hibernois, & qu'à Prague c'est du Bohèmien.

Un autre désavantage : c'est la ténacité de l'habitude qui demeure : *car en parlant souvent mal, on parvient naturellement à parler mal.* C'est le mot de Cicéron.

Enfin si l'habitude d'un mauvais lan-

gage est dangereuse, c'est sur-tout quand elle se contracte dans l'enfance, par le travail de plusieurs années, & au milieu des applaudissemens. Quintilien recommande *de ne point laisser prendre à la jeunesse un langage qu'elle se trouve ensuite obligée de desapprendre :* & c'est où il en faut venir, puisque ceux qui enseignent les humanités en sont continuellement réduits à dire : « Ce latin n'est plus de » saison. Cela étoit bon pour les com- » mencemens. Ne voyez-vous pas que » tout ce que vous composez n'est qu'une » suite de mots latins rangés à la Fran- » çoise : il est tems de mettre un autre » tour dans vos phrases. » Faire cet aveu, & on le fait tous les jours, n'est-ce pas convenir du mal & du peu de justesse de ces compositions, qui, par les obstacles de la longue habitude, empêchent le sentiment & la réussite des bons exercices ? Ceux-ci produisent visiblement tout le bien qui se fait. Les meilleurs esprits commencent enfin, les uns plutôt les autres plus tard, à sentir, en traduisant, le vrai caractère & la noblesse de la langue Romaine. Ils essayent d'en donner l'air à leurs compositions. Tout change pour eux. Ils s'égaroient, & ils se sauvent.

Reméde. Mais connoître la caufe de la lenteur des premières études, c'eft en connoître le reméde. Plufieurs hommes célébres, entre autres Gerard Voffius & Tannegui le Fevre, ont cru obvier à cet inconvénient; celui-ci en faifant uniquement traduire, & il juftifioit fa prétention par les fuccès prodigieux de fon fils dès avant fa treiziéme année où il eft mort, & par ceux de fa fille, la célébre Madame Dacier; l'autre en différant la compofition jufqu'au tems où l'on eût la tête pleine du langage des bons écrivains, en quoi il s'autorifoit par l'ufage univerfel où font les hommes d'apprendre d'autrui la langue qu'ils ne favent point, puis de compofer ou d'écrire en cette langue, quand ils la favent.

L'unique inconvénient qui fe trouvât dans ces méthodes, toutes deux bonnes, puifqu'elles réuffiffent, étoit de fupprimer un ufage reçu par-tout. Mais pourquoi le fupprimer, s'il fe peut rectifier par un changement très-léger & très-agréable pour les maîtres comme pour leurs éléves?

Rien à fupprimer dans le travail des études publiques.

Ne perdons point de vûe le principe de l'apprentiffage des langues, foit mortes ou vivantes. *Il faut les apprendre*

d'autrui, non de nous-mêmes. D'autrui ; c'eſt un travail agréable, & d'un ſuccès auſſi prompt que certain : de nous-mêmes; *c'eſt un travail perdu, lugubre & pernicieux*. Mais une mere qui a déja appris le ſens de quelques mots à ſon fils, ne lui impoſe pas l'obligation de ſe taire, juſqu'à ce qu'il les ſache preſque tous. Au contraire elle ſe réjouit, quand il n'en ſauroit que douze, de les lui entendre dire & redire. Elle lui en apprend douze autres. Bientôt elle en aſſemble quelques-uns. Elle lui donne les petites formules de ſaluer, de demander, de remercier. Tout ce qu'elle lui fait apprendre & répéter d'un jour à l'autre, ne lui fait contracter aucune habitude fauſſe, & qu'il faille enſuite changer. C'eſt du françois pur. C'eſt pour la vie : & ce qui eſt bien dit à quatre ans, ſe peut dire à quinze & à quarante. Nous avons trouvé notre modéle.

Parler d'après les bons Auteurs, auſſi aiſé que de parler d'après ſon pere & ſa mere.

A la place d'un pere & d'une mere, qui ſont pour leurs enfans les premiers maîtres de langue, faiſons parler Plaute, Térence & Cicéron. On entend qu'il faut tirer de leurs écrits, & de tous ceux qu'on eſtime, des phraſes très-courtes, & proportionnées à l'âge, les façons de

ſaluer, & de demander les choſes les plus communes ; en tirer de même les queſtions & des reponſes, des fables *écrites en proſe*, des récits fort ſimples, beaucoup de dialogues amuſans. Et au lieu de faire marcher le latin le premier, ce qui n'eſt que du bruit, l'ordre de la nature demande qu'on montre d'abord aux yeux, ou qu'on faſſe concevoir en françois ce qu'on veut enſuite faire retenir en latin.

Nomenclature de tous les objets.

A la fréquente répétition des petites formules ſans nombre, qu'on redemande tour-à-tour, on ajoute la dénomination latine de tous les objets ordinaires & ſenſibles. Pour multiplier agréablement ces objets, & les mettre ſous les yeux,

Secours des Eſtampes.

on ſe ſert du ſecours des eſtampes hiſtoriques & autres. Si la jeuneſſe avoit auprès d'elle Térence & Cicéron, qu'auroit-elle de plus que ce qu'elle trouve dans tous ces moyens, les mots, les phraſes, le ton, le geſte, tous les ſignes les plus expreſſifs, & l'amuſement qui en eſt inſéparable ? Cette première proviſion de termes & de phraſes eſt pour la vie. Il ne s'y trouve rien à changer. On ne ſauroit trop augmenter un ſi bon fonds. Ce qui a été long-tems re-

battu de vive voix, se gravera mieux dans la tête, en le faisant écrire & remettre de François en Latin. Ce rétablissement du François dicté, est un latin qui est infailliblement bon, puisque c'est celui des Romains, & qui est facile à trouver, puisqu'on le trouve chez soi sans chercher; voilà l'imitation de l'apprentissage de toutes les langues. De part & d'autre écouter & redire, ou de vive voix, ou la plume à la main; tout se réduit là d'abord.

Répéter de vive voix.

Répéter par écrit.

Premières compositions.

Les piéces qui entrent naturellement dans toute sorte de phrases, en quelque langue que ce soit, ne vont guères de notre connoissance, au-delà de huit ou neuf. On peut, à l'aide d'un rudiment très-court, en apprendre la nature ou les fonctions, les inflexions, & les accords. Cette connoissance apprend l'ortographe des deux langues, & affermit la marche dans l'une & dans l'autre, en montrant à changer à volonté le cas, la personne, le tems, ou le nombre, &c. La composition du Latin n'est pas abandonnée pour cela au jeune compositeur, en sorte qu'il le puisse tordre ou ramener au procédé de sa propre langue. Ses phrases sont faites, & ne changeront plus. Mais ce sont des

Rudiment.

moules où il pourra jetter d'autres phrafes.

Les régles lui ferviront moins à façonner fon latin qui eft tout fait, que fon latin à entendre les régles qu'il contient. C'eft ainfi que les régles ne nous fervent pas à compofer notre françois; mais notre françois nous aide, quand nous voulons, à apprendre la grammaire, qui nous rend plus sûrs.

En un mot, tout ce que j'ai ajouté comme tout ce qui précéde, ne tend qu'à mettre une reffemblance entière entre le langage des premières traductions ou compofitions, & celui des bons Auteurs; en forte que les petites formules auxquelles on accoutume les commençans, quoique mefurées fur leur foibleffe & fur leurs progrès, foient réellement auffi franches & auffi latines que ce qui fe compofe de mieux dans la Rhétorique la plus célébre.

Ceux qui enfeignent, ceux qui prennent intérêt à la meilleure forme de l'éducation, les perfonnes mêmes qui veulent dans le particulier apprendre une langue ancienne ou moderne, fans autre fecours que celui des traducteurs & des bons écrivains, tous font juges compé-

tens en cette matière, puiſqu'au lieu de quelque ſyſtême de nouvelle création, je ne leur propoſe que ce qui eſt partout ſous leurs yeux, que ce qui eſt l'univerſelle entrée des Langues, que ce qui l'a été pour la leur, que ce qui ſe pratique avec autant de célérité que de ſuccès, depuis qu'il y a des hommes.

Les jeunes maîtres gagneront beaucoup, en perfectionnant leur goût naturel par l'uſage continuel des Auteurs les plus polis. Ce ſont là leurs repertoires, & en faiſant parler, puis écrire leurs éléves d'après Térence & Cicéron, ils ne feront que ce que fait un pere plein de vûes & d'élévation, qui veut mettre la facilité & la pureté dans le françois de ſes enfans. Il les accoutume tous, & les filles cõmme leurs freres, à lui réciter tous les jours un fait, d'après une lecture hiſtorique, & à le mettre enſuite par écrit, ou bien au lieu d'un fait, les réponſes à telle & à telle queſtions précédemment éclaircies. Il ſait que les régles de la grammaire françoiſe les fatiguent, ſans leur donner l'uſage; au lieu que l'uſage de parler, puis d'écrire des choſes aiſées, amène & facilite l'intelligence des régles qui affermiſſent le tout.

Cet uſage de parler & d'écrire d'après ceux qui parlent bien, étant l'opération que la nature même nous enſeigne, les maîtres, à qui il vient des éléves qu'on n'y a pas accoutumés, peuvent s'y mettre dans les baſſes claſſes, ou plus haut, & même en Rhétorique. Il eſt toujours tems d'amaſſer les termes & les tours, en les prenant dans les Auteurs expliqués. Cet exercice peut ſe monter paſſablement en un mois ou deux; d'abord en le coupant par de menues queſtions, enſuite en demandant une narration par parties, puis en entier; enfin en le faiſant rouler de tems en tems ſur des diſcours ſuivis, qui ont été exactement expliqués. C'eſt parler de ce qu'on ſait. On peut de même s'y exercer dans le particulier. Ce travail ne nuit à aucun autre, & il les embellit tous, parce que dans la néceſſité de rendre les termes, ſans en rompre l'arrangement, l'eſprit & l'oreille ſe font au caractère de la langue, & en prennent le goût, à proportion de l'habitude. Si cette habitude n'eſt pas aſſez ſoutenue pour pouvoir parler la langue en toute rencontre, du moins elle en facilite l'entrée, & ce ſeroit un grand gain pour le commun de ceux qui ſui-

vent le cours des études, de bien entendre les Auteurs des bons ſiécles.

Il n'y avoit dans ces remarques rien qui bleſsât la vérité, dont chacun eſt juge en ce point, ni qui déſobligeât ceux qui enſeignent, puiſque la compoſition ſur des régles données n'eſt pas moins leur ſupplice que celui de l'enfance. Cependant quelques perſonnes en ont jugé autrement, & m'ont attribué d'autres vûes.

Je m'étois fait cette objection ſi ſouvent rebattue, que les hommes les plus célébres, & qui ſe ſont le plus diſtingués par leur ſavoir, avoient ſuivi le train des études ordinaires; qu'il ne s'y trouvoit donc rien à reprendre.

Ma réponſe étoit qu'il ne falloit point faire de toutes les pratiques des études ordinaires un aſſemblage indiviſible; que toutes ces pratiques étoient excellentes, & alloient très-bien au vrai but, à l'exception d'une ſeule, qui étoit de commencer par compoſer en une langue qu'on ne ſavoit pas; qu'elle avoit long-tems retardé les progrès des meilleurs eſprits; que dans ces longs commencemens ils avoient tous fait naufrage avec les autres, ou couru riſque

de ſe perdre, mais qu'il étoit venu des ſecours dont ils avoient ſû profiter à propos; que pluſieurs s'étoient heureuſement attachés à la lecture de Salluſte, ou de Tite-Live; que les beautés & la politeſſe d'Horace, l'harmonie & les peintures d'Homere, le pathétique d'Euripide, avoient éveillé & pouſſé les talens de pluſieurs autres. Ce n'étoit point déshonorer les habiles maîtres qui les ont mis dans le bon chemin.

Mais (*a*) pat une réticence qui n'eſt pas ſans deſſein, on me fait dire que *ces grands hommes ont tous fait naufrage*, & on s'arrête là.

Cette omiſſion a un autre avantage. Elle prépare l'eſprit au reproche qu'on juge à propos de me faire, d'avoir blâmé tout ce qui ſe fait dans l'Univerſité de Paris. Je faiſois clairement & uniquement tomber les dangers ou les pertes, & l'inutilité de bien des études ſur ces compoſitions élémentaires, où l'on fait ſi long-tems toute autre choſe que du latin. Mais on me fait envelopper dans le même blâme tout le cours des études ſuivantes, puiſque ſelon moi tous ceux qui y paſſent y périſſent.

(*a*) Orat. habita in Dorm. Bellov. page 6. note (*a*)

Au même endroit j'ai repréſenté les Ecrivains des bons ſiécles, & les maîtres qui en inſpirent le goût, comme autant de reſſources pour ceux qui ont du génie, comme autant de planches qui viennent à tems les tirer de peine, & les conduire au terme du voyage.

Ailleurs, en parlant des dangers d'entendre perpétuellement un langage vicieux, j'ai ajouté que je ne prétendois *pas dire que l'oreille perdît pour cela ſa juſteſſe.* (a).

» On me reproche cependant (*b*) d'a» voir avancé comme un fait indubita» ble, que quiconque a une fois mis le » pié dans le collége, & commencé » à ſuivre la méthode commune, ç'en » eſt fait : la peſte le gagne, & de ce » moment ſes oreilles ſont tellement » empoiſonnées par un mauvais langage, » que jamais ni le tems, ni la culture, » n'y pourront plus rien faire.

Sur ce pié-là je ne ſuis d'accord, ni avec mes idées précédentes, ni avec les éloges que j'ai faits tant de fois des excellens ouvrages de littérature, qui ſont ſortis de l'Univerſité de Paris.

(*a*) Mécanique, page 129.
(*b*) Orat. Ibid.

On enchérit ſur ces griefs. Je ſuis ſi ardent & ſi peu précautionné ſur le choix des moyens de faire valoir mes demandes, (& ces demandes ſe réduiſent à rectifier les premières compoſitions, ſans toucher au reſte,) que je blâme, dit-on, dans Meſſieurs de l'Univerſité, ce que je m'approprie enſuite comme excellent & néceſſaire. Je ſuppoſe partout que les vraies idées d'une langue qu'on ne parle plus, ſe doivent prendre dans la fréquente lecture des Ecrivains qui l'ont le mieux parlée, & il y a très-long-tems que Meſſieurs de l'Univerſité de Paris employent de toute notoriété preſque tout leur tems à traduire, & à faire goûter les Auteurs les plus purs. Je regarde comme néceſſaire, afin qu'on ſe rempliſſe mieux de ce qui a été traduit, d'en faire rendre compte, d'en demander des analyſes, d'y conformer adroitement le françois qu'il faudra mettre en latin, & de n'eſtimer la compoſition qu'autant qu'elle ſe rapproche de la bonté du modéle : or tous ces exercices ne ſont autres que ceux de l'Univerſité, » & cependant j'attaque avec aigreur (*a*)

(*a*) Invehitur aſperè in hoc totum docendi genus, page 5.

» ce qui s'y pratique. Enfin je veux » d'une part qu'on conserve (*a*) tous » les exercices de l'Université, & de » l'autre, je les traite tous de vains, » de lugubres & de pernicieux (*b*).

Ces traits contradictoires forment un caractère, dont il n'y a point d'exemple. Mais l'intention qu'on me prête d'avoir écrit la Mécanique des Langues, pour condamner tout ce qui se pratique dans l'Université de Paris, n'a pas besoin d'être réfutée. On trouve tout le contraire dans le simple exposé qu'on vient de voir. Assurément un homme qui s'arme à intention de tout renverser dans une maison, ne recommande point d'y conserver tout, ni ne débute par prendre soin que tout *sans exception* y soit maintenu en sa place.

Ce que j'ai dit en toute rencontre sur les secours que l'éducation trouvoit dans l'Université de Paris, sur l'ardeur avec laquelle on y enseignoit les mathématiques, & les plus belles questions de la Physique moderne, sur les progrès surprenans jusqu'où l'on y avoit sou-

(*a*) Page 16.

(*b*) Omnia vana, lugubria, perniciosa clamitat. page 17.

vent porté la connoiſſance de la Langue Grecque, & ſur le ſoin qu'on y prend de ſe conformer aux vûes de M. Rollin, tout cela prouve que je ſais où le bien ſe fait. C'eſt apparemment dans les colléges célébres que ſont tous ces exercices, auxquels j'ai fait voir en détail qu'on ne dérogeoit aucunement, en y joignant la pratique de compoſer, non de ſa tête, mais d'après un modéle sûr. On étudie ailleurs qu'à Paris, & en bien des lieux fort mal. Ce n'étoit qu'à ces études ſi communes & ſi foibles, que devoit s'appliquer le reproche de donner à peine quelques momens à l'étude de la belle antiquité.

Mais au lieu de ſe mettre en défenſe contre un adverſaire qui n'eſt point; au lieu d'attribuer à l'Auteur de la Méchanique des Langues, l'étrange entrepriſe de renverſer les exercices, dont il démontre l'entière conſervation, comme auſſi poſſible que néceſſaire, on pouvoit, ſans être ſcrutateur des cœurs, appercevoir dans le livre même une intention droite, & une ſuite d'idées qui ne bleſſent perſonne, ni ne ſe choquent entre elles.

Depuis

Depuis long-tems, dans une communauté très-bien ordonnée, on laiſſoit ſonner l'heure ſur une cloche, dont le ſon ſourd & lamentable étoit à peine entendu. Vous pourriez être mieux ſervis, leur dit quelqu'un, en faiſant paſſer le marteau de votre horloge ſur cet autre timbre. Il eſt ſonore & argentin. Tous vos exercices en iront mieux.

Etoit-ce là, je vous prie, vouloir tout changer, tout renverſer dans cette maiſon? Mais ſi c'eſt une témérité de demander le redreſſement d'une choſe que la longue habitude fait ſupporter, quoique la raiſon la déſapprouve, M. Rollin eſt donc bien criminel, puiſqu'il oſe ſouhaiter de voir ſupprimer dans l'Univerſité la méthode de commencer les études par la compoſition, & voudroit qu'on s'en tînt d'abord à la ſimple traduction. Il va même juſqu'à ſe plaindre » de la coutume qui exerce ſur les eſprits » une eſpéce de tyrannie, les tient dans » la ſervitude, & les empêche de faire » uſage de la raiſon qui dans ces ſortes » de matières eſt un guide plus sûr que » l'exemple ſeul, quelque autoriſé qu'il » ſoit par le tems.

V. le Traité des Etudes de la Langue Latine, chap. 3. & la Méc. des Langues, page 87. & ſuiv.

En attendant, ajoute-t-il, qu'on faſſe

en public des eſſais de ce qu'il a ſouvent vû réuſſir promptement dans le particulier, il conforme à l'uſage ancien les préparatifs ordinaires qu'on juge propres pour y faire ſon chemin. Le tempérament qu'il loue dans le travail de l'Univerſité, eſt d'avoir tellement uni la traduction & la compoſition, que la première prenne entiérement le deſſus. Mais ce tempérament, très-ſage en effet, puiſque depuis long-tems l'expérience en a fait le caractère des bonnes études, auroit un ſuccès plus étendu, ſi on ne traduiſoit que ce qui eſt de la bonne antiquité, & que le mérite des plus petites compoſitions fût d'en rappeller fidélement les tours & les formules.

Ici l'on remet encore en avant l'objection tant de fois pluvériſée, que compoſer en rappellant ce qu'on a entendu, ou depuis peu, ou de plus loin, c'eſt apprendre les Langues comme les perroquets, & ſans régles. Ce n'eſt ni l'un, ni l'autre.

On vous montre en rade un vaiſſeau qui a eſſuyé une rude tempête, & dont on commence le débarquement. Un beau perroquet qui paſſe auprès de vous attire vos yeux. Vous lui demandez

comment il se porte, & il vous répond : *Ora pro nobis*, parce qu'en mer il a entendu réciter les Litanies des Saints. Il en a la tête pleine, & où la raison manque, la parole n'est qu'un bruit articulé, un son vuide de sens. Mais la raison d'un enfant à qui l'on parle, saisit d'abord en petit, puis plus en grand, & les sons, & le sens qu'on y attache. Ensuite il en fait l'application à tems, & en acquiert l'habitude pour tout le reste de sa vie. Il en est de même de notre jeune compositeur. Ce qu'on lui a tiré de Plaute & de Térence, il saura le faire valoir dans les mêmes circonstances.

Nécessité des régles.

Mais, lorsqu'étant seul il voudra sur du françois dicté, se rappeller les termes qui y tiennent ; & par la suite, quand il n'aura plus son traducteur qui aille le premier devant lui, il pourra chanceler dans le rétablissement des mots qu'il sait ; se méprendre dans la terminaison, & blesser par-ci par-là le régime ou la syntaxe. Pour lui rendre sa marche ferme, on lui donne dès les commencemens, non les régles qui servent d'ordinaire à composer du françois en un latin qu'on n'a pas encore vû,

parce qu'elles ſont plus relatives au françois qu'au latin, ſouvent fauſſes, & inintelligibles pour cet âge; mais celles qui font connoître le caractère de la langue qu'on étudie.

Le gros de la Mécanique employé à faire voir cette néceſſité.

Tout le gros de la Mécanique, après avoir démontré les intentions & les progrès de la nature en cet apprentiſſage, roule ſur la néceſſité de joindre rrois ſortes de régles avec le bon uſage, ou l'uſage du bon.

Les premières régles néceſſaires dès l'entrée ſont celles de la ſtructure de toute phraſe imaginable, qui avec les paradigmes des noms des verbes, des prépoſitions, &c. ſervent à rendre un compte juſte des fonctions de toutes les piéces qui entrent dans le diſcours, en ſorte qu'on ſache les mots qui font accord, ceux qui régiſſent, & ceux qui ſont régis, les terminaiſons qui marquent la perſonne agiſſante, le tems de l'action, l'incidence d'une phraſe dans une autre, la poſſeſſion, l'attribution, & tous les autres rapports.

Ces régles élémentaires ont été réduites à douze par Scioppius, d'après la Minerve de Sanctius; & en toute phraſe latine, il n'y a aucun mot qui

ne ſe puiſſe rapporter à l'une, ou à pluſieurs de ces douze régles. On les trouve préſentées très-nettement, & en ſi peu de mots, qu'elles n'excédent pas l'étendue d'un feuilleton, à la tête de la ſyntaxe du P. Lancelot, & dans quelques feuilles élémentaires.

Les ſecondes régles recommandées par la Mécanique des Langues ſont celles de la propriété, & des tours les plus ordinaires qui caractériſent la langue.

Les troiſiémes ſont celles du goût, ou les principes qui aident à faire le diſcernement du beau dans ce qu'on lit.

La manière naturelle d'apprendre toutes les langues, & l'art très-ſimple d'y ramener la première étude de la langue latine, grecque, angloiſe, ou autres, *par le bon uſage, ſoutenu des régles*, voilà le précis d'un livre qu'on accuſe d'enſeigner à tout apprendre ſans régles.

Autre crime, d'avoir avancé au ſujet de l'Auteur des Métamorphoſes, qu'il a la tête pleine de folies, & qu'il n'eſt pas même un modele de ſtyle à propoſer, parce qu'on y apperçoit par tout la dangereuſe maladie de courir après le bril-

lant. M'approuveroit-on de raſſembler des jeunes gens pour leur dire: « Il y a un » Poëte qui tient inconteſtablement la » première place après Virgile & Hora-» ce : vous ne pouvez rien lire de plus in-» génieux, de plus élégant, de plus cou-» lant, de plus intelligible : il eſt aima-» ble juſques dans ſes défauts. « Tout cela eſt exactement vrai : mais ſi le goût dominant de ce Poéte eſt la démangeaiſon de montrer de l'eſprit, eſt-ce à l'âge de quinze ans, qu'il eſt bon de propoſer pour modéle un caractère ſi frivole? Et ſi la volupté n'a point trouvé de peintre plus propre à ſéduire la jeuneſſe, y avoit-il *de la diſtraction ou de la folie* de ma part, (*a*) à ne le nommer non plus que Petrone, parmi les ſecours d'une éducation Chrétienne?

On s'eſt encore beaucoup récrié à propos de thêmes ſur la place que je donne à la trachée-artère, en la mettant ſous l'éſophage vers la poitrine. Qui ne ſait que les mots de *deſſous* & *de deſſus*, d'*extérieur* & d'*intérieur*, ſont relatifs, & qu'on en doit tirer le ſens des objets auxquels on a égard? Paris eſt au midi & au nord, ſelon qu'on a égard à Mont-

(a) *Aliud agere, inſanire putaremus*, page 11.

martre ou à Bicêtre. Couchez le corps d'un animal le dos ſur une table : c'eſt alors l'éſophage qui eſt *deſſous* , & la trachée *deſſus*. Eu égard au voiſinage de la peau du cou , c'eſt la trachée qui eſt extérieure : mais ce n'eſt pas de quoi il s'agiſſoit. Je n'avois point à faire une deſcription anatomique, mais uniquement à montrer la marche des nourritures qui roulent dans l'éſophage *pardeſſus* la trachée. Je conſidère ces deux canaux à la naiſſance de la langue , & les y trouve contigus, ou d'abord couchés l'un ſur l'autre , ſans les ſuivre dans leur ſéparation. La bouche comme une trémie, ne faiſant avec l'éſophage qu'un canal deſtiné à charier les nourritures *ſur* la bouclette , ou le pont qui ferme exactement la trachée ; celle-ci étoit néceſſairement *par deſſous* , & un peu plus *en dedans , plus intérieure vers la poitrine.* La vérité n'eſt donc ici bleſſée en rien.

Le langage de la ſaine Phyſique eſt-il plus offenſé , pour avoir dit en parlant des dents molaires d'en haut , qu'elles appliquent leur large ſurface contre celles d'en bas, pour achever la parfaite maſtication des alimens ? Cela eſt tout auſſi permis , que de dire des deux ma-

choires qu'elles ſe rapprochent, quoique celle d'en haut ſoit immobile. Blâmeroit-on cette façon de parler, que les deux coins qui marquent la monnoie, appliquent tout à la fois leurs ſurfaces ſur les deux côtés de la piéce de métal ? Le ridicule ſeroit de dire, que le coin d'en bas *monte*, & que la machoire d'en haut *deſcend*. Mais ce mot de *deſcendre*, qu'on trouve avec raiſon trop énergique, (*a*) n'eſt point de moi.

On ſent aſſez, & même on avoue qu'il eſt avantageux de frapper l'oreille d'un langage pur, & d'y exercer ſa langue; mais doucement, dit-on: il faut ici de la réſerve & de la ſobriété; il eſt bon que les jeunes gens ne parlent pas trop.

C'eſt parler morale où il eſt queſtion de médecine ou de régime. Ici la ſobriété ſeroit équivalente à l'abſtinence: j'ai preſque dit, à l'inanition.

On tente encore d'inſinuer ... mais ç'en eſt aſſez, & peut être trop ſur des choſes entiérement perſonnelles. Qu'importe à celui qui juge à propos de lire la Mécanique des Langues de ſavoir ſi l'auteur eſt noir ou blanc ? Le Lecteur judicieux, ſans autre écriture nou-

(a) *Jubet deſcendere*, page 21.

velle de ma part, ſur un ſujet ſi ſimple, décidera ſi le principe eſt vrai; ſi l'application en eſt juſte, & ſi les autorités qui l'appuyent ſe peuvent éluder.

J'en ai produit une, qui eſt celle de Voſſius le pere, ſans en apporter aucune citation. Cet illuſtre ſavant crut ſe rendre utile aux peres de famille en entrant dans un aſſez grand détail des plus petits commencemens, ſur leſquels il eſt ſi dangereux de répandre l'amertume ou le faux. Son petit écrit, ſur la maniere de régler les premières études, ne me tomba en mains, qu'après que j'eus achevé dans le Traité de l'homme ce qui regardoit l'éducation. Je fus agréablement ſurpris d'y retrouver les mêmes vûes & les mêmes moyens de réuſſir qui m'avoient paru découler naturellement des diſpoſitions univerſelles de l'eſprit humain. Voici les premiers articles de ce Traité qui n'eſt pas fort commun.

Sentimens de Gerard Voſſius ſur le commencement des études. *Opuſcul. de ſtud. ratione.*

„Venons, dit-il, aux préparatifs les „plus propres à nous conduire au „vrai ſavoir. Il faudroit commencer „dès la plus tendre enfance, non en „l'effrayant par un air trop ſérieux, „mais pour ainſi dire, en jouant avec „elle.

Secours des Estampes.

» Rien ne lui plaît davantage que » les récits & les peintures : ainsi à quatre ans, ou même plutôt, & dès avant » qu'un enfant sache lire, on peut lui » présenter une suite d'estampes qui » contienne les évènemens de l'ancien & » du nouveau Testament. On les lui explique & on les lui laisse voir à discrétion. En assez peu de tems il les saura » toutes. A ces traits historiques (dont » on peut lui demander compte par de » courtes questions pour exercer son » esprit & sa langue ;) rien n'empêche » de joindre les maximes de morale qui » y tiennent, pour lui inspirer la crainte » de Dieu, & les premiers sentimens de » la piété.

Premières leçons de piété.

Première provision de mots latins.

» C'est en même tems une occasion » naturelle de lui faire apprendre une » multitude de mots latins : il ne faut que » les attacher aux objets de l'estampe.) » Dans celles, par exemple, qui représentent la création, on verra, & on nommera en latin le soleil, la lune, les » étoiles, l'homme, la femme, un arbre, (ses racines, son tronc, son » écorce, ses branches, ses feuilles, ses » boutons,) un serpent, un fruit, un » lion, un bœuf, un lapin, un pan, &

» de même dans le détail des autres figu-
» res. On lui demande enſuite le nom
» latin de chaque piéce, & il ne ſera pas
» long-tems ſans vous ſatisfaire. (Au lieu qu'après les compoſitions communes, qui roulent quatre & cinq ans de ſuite ou plus, ſur un très-petit nombre de mots, il ne ſe trouve dans une tête aucune proviſion de termes latins.)

Lire & écrire.

» Quand il faudra commencer à lire
» & à écrire, entre autres différens
» moyens de faire de cet exercice une
» ſorte de jeu, on réuſſit promtement
» en lui collant ſur des boules autant de
» cartons où ſe trouvent les figures des
» lettres [& des diphtongues.] C'eſt pour
» lui toutes les boules qu'il nomme
» juſte : & il perd toutes celles dont il
» manque le nom. (On les rapproche enſuite deux à deux, trois à trois pour former des ſyllabes, puis des mots.)

» Si l'enfant a la main un peu ferme,
» au lieu de débuter par la lecture, on
» peut tout d'abord le mettre à écrire. (Cet exercice lui plaît : en paſſant ſa plume & ſon encre ſur des lettres qu'on lui a tracées avec de la ſanguine, il les imite ſur le champ,) & en formant ſes
» lettres, il apprend à les connoître.

La Lettre courante avant la Romaine.]

» C'eſt une petite attention très-utile de » commencer par l'alphabet italique, » parce que c'eſt notre écriture ordi- » naire.

Rudiment.

» Il ſera bientôt tems d'apprendre » les paradigmes des noms & des ver- » bes. Viennent enſuite les régles de la » ſtructure grecque & latine. Ici on » accumule dans la grammaire bien des » choſes purement philoſophiques, & » que les enfans ne peuvent pas enten- » dre; c'eſt pour eux une vraie *torture*.

Carnificina.

» Ce n'eſt pas qu'il ne faille les appren- » dre : mais c'eſt avec le tems, & en » remettant à leur faire comprendre la » propriété de la langue & les raiſons de » chaque différent tour, lorſque les étu- » des ſe ſeront fortifiées. Au lieu de cet » appareil de grammaire, il vaut mieux » alors que l'enfant faſſe une nouvelle » proviſion de mots latins, qu'il peut » prendre dans le *Nomenclateur de Junius.*

Nouvelle proviſion de mots.

» Avec ce ſecours & un petit nombre de » régles très-aiſées, on le mettra à tradui- » re ou les fables d'Eſope en proſe, ou » quelques parties des Dialogues de » Cordier, d'Eraſme ou autres, (pure- » ment écrits;) puis on lui fera rendre » raiſon de tous les termes en les rame-

Rappel des mots & des inflexions aux premières régles.

» nant à ſes petites régles fondamenta-
» les qui reviennent partout.

Voſſius paſſe enſuite au choix & aux extraits des auteurs, qui ſont ſelon lui, le vrai moyen d'entendre non ſeulement la langue; mais auſſi les régles qu'on pourra donner peu à peu ſur la pureté de la langue, ſur la meſure des vers, ſur la beauté du ſtile. Selon lui c'eſt l'uſage des bons auteurs qui facilite l'intelligence des régles, pour affermir le tout. Le bon uſage doit donc toujours marcher le premier, & ſe fortifier à l'aide des régles qui l'accompagnent.

Bon uſage, moyen d'apprendre les régles.

Avant la lecture des petits hiſtoriens à la tête deſquels il met l'hiſtoire ſacrée de Sulpice Sévère, il demande que dès l'âge de ſix ou ſept ans on faſſe voir & entendre les cartes géographiques de l'ancien monde, pour y montrer à pluſieurs repriſes les lieux célebres par de grands événemens, (ſans oublier les plus connus par de bonnes productions.)

La Géographie.

Après un uſage déja ſoutenu des auteurs d'un bon choix, il montre que l'eſprit étant raiſonnablement plein des termes, des tours & des régles, il eſt tems de ſe mettre à compoſer, & à imiter les auteurs. Il diſtingue l'imitation conve-

La Compoſition.

nable aux enfans, & celle qui convient à des hommes faits. Voici ce qu'il dit de la première, dont il s'agit ici.

L'Imitation. » On peut leur faire traduire en leur » langue naturelle un endroit de Cicéron » ou autre, en s'aſſurant qu'ils l'enten- » dent bien, & quelques jours après » leur dicter le même endroit en fran- » çois, ou en telle autre langue vulgaire » qui ſoit la leur, pour le leur faire » compoſer en latin. On rapproche ce » latin de celui du grand maître de la » langue : on les compare, & c'eſt de » Cicéron qu'on reçoit une leçon com- » me s'il étoit préſent; (mais cet exercice aboutiroit à peu de choſe, s'il n'étoit fréquemment réitéré.)

» On peut s'y prendre enſuite autre- » ment : choiſir une lettre de Cicéron » ou un trait hiſtorique ayant rapport à » nos uſages & à nos affaires, a quel- » que fait connu du jeune compoſiteur : » par exemple, Cicéron conſole dans » ſes lettres des perſonnes placées dans » telle circonſtance. Le jeune homme » qui ſe propoſe de conſoler quelqu'un, » tirera d'une de ces lettres ou de plu- » ſieurs, ſes expreſſions & même ſes » phraſes entières ; (il y fera les chan-

gemens convenables : nouvelle épreuve, nouveau profit.) „ De la ſorte il „ apprendra de Cicéron même l'air qu'il „ faut donner à la langue Romaine, & „ la manière de former un corps de diſ- „ cours régulier.

Voſſius attend aſſez tard, comme on voit, pour venir à la compoſition ; mais comme elle réuſſit très-bien, quand la tête eſt déja fournie d'une ample proviſion ; il eſt ſenſible qu'elle peut très-bien réuſſir quand on l'appliquera dès les premiers commencemens à ce qu'on traduit d'un jour à l'autre, pourvu qu'on l'entende bien. C'eſt cette marche de la nature qui m'a autoriſé à dire dans la Mécanique des Langues, que la ſuppreſſion des thêmes, ou compoſitions de françois en latin, n'étoit nullement néceſſaire ; mais qu'il y avoit même un moyen de les multiplier à profit, qui étoit de dicter du françois, non pour le bâtir en latin ſur telle & telle régle, ſelon le tour de la langue maternelle, mais pour le rétablir, tantôt ſans changement, tantôt avec changement, ſur un latin connu auquel on a par avance appliqué les régles des inflexions & de la ſtructure grammaticale. De cette ſorte on

laiſſe ſubſiſter dans les premières études tout ce qui s'y trouve d'uſage : rudiment, régles, thêmes, verſions, imitations, fréquentes répétitions, ou de latin en françois, ou de françois en latin, ſoit de vive voix, ſoit la plume à la main. Le Dictionnaire même, tout trompeur qu'il eſt, (& il l'eſt aſſurément, puiſque de quatre mots qu'on y trouvera pour un, il n'indique pas quel eſt le bon :) le Dictionnaire alors peut être de ſervice : un mot de ce latin traduit peut s'oublier : le jeune homme qui le cherche en françois, le trouvera entre trois ou quatre autres, & l'y démêlera. C'eſt celui-là, dira-t-il : nous nous connoiſſons. Cette façon eſt celle qui imite le mieux l'apprentiſſage des langues vulgaires. Elle en a l'agrément : elle en a la promptitude, & n'en a pas les inconvéniens.

Le grand agrément qu'éprouve celui qu'on met tout d'abord auprès de gens qui parlent bien, c'eſt d'apprendre leur langue ſans préparatifs, par la ſimple impreſſion de la nature, & ſans faire des efforts d'eſprit pour compoſer lui-même un diſcours qui ſeroit ridicule : tel eſt l'avantage de celui qu'on met tout d'abord auprès de Térence & de Cicéron ;

mais à qui Térence & Cicéron ne disent rien qui ne soit à sa portée. Il les écoute & il les copie. La promtitude des progrès dans les langues vulgaires vient de la grande habitude d'entendre nommer les objets, & de redire les formules dont on se sert pour exprimer ce qu'on en pense. C'est ici de même: faites dire & redire ce qui est bien nommé & bien exprimé; il ne s'agit point ici d'effort de tête : c'est ce qui retarde tout : la seule force de l'habitude & de la réitération des mêmes formules rend l'ouvrage expéditif.

Enfin nul inconvénient dans la pratique perpétuelle de traduire & de répéter les formules ou les tours dont les Romains les plus polis se servoient pour exprimer les choses ordinaires : ce n'est pas toujours de même dans les langues vivantes. Un enfant vient à perdre sa mere; on le confie à une gouvernante de province, ou même à une villageoise : un autre séjourne en un pays étranger : un autre dans les troupes : presque tous perdent leur premier langage pour prendre le tour gascon, l'accent provincial, même le villageois : la durée des nouvelles impressions est avec la sensibilité de la jeunesse, ce qui décide en fait

de langue. Il n'y a donc aucun risque; & il ne peut y avoir qu'une très-grande avance pour ceux qu'on destine aux belles-lettres, de leur épargner dans les plus petits commencemens des impressions, qu'on sait très-bien être défectueuses, & de ne les habituer qu'à ce qu'il y a de plus juste & de plus sûr.

Ces impressions ont une telle force sur le cerveau de l'enfance, que les premières, quand elles sont fausses, nuisent par avance à de meilleures qui succéderont; & que les secondes, quand elles sont mauvaises, effacent peu-à-peu les bonnes qui ont précédé. Montagne peut faire autorité en ceci: ce qu'il raconte, à propos de l'étude des langues, lui étoit arrivé: voici ses paroles.

Essais, L. 1. Ch. 19.

» Je dirai ici une façon qui a été essayée en moi-même. S'en servira qui » voudra. Feu mon pere (avoit) fait toutes les recherches qu'homme peut faire » parmi les gens sçavans & d'entendement, d'une forme d'institution exquise... Lorsque j'étois encore en nourrice, & avant le premier dénoûment » de ma langue, (il) me donna en charge » à un Allemand, qui depuis est mort » fameux médecin en France, du tout

» ignorant de notre langue, & très-bien
» versé en la latine. Cettui-ci, qu'il avoit
» fait venir exprès, & qui étoit très-ché-
» rement gagé, m'avoit toujours entre
» les bras. Il en eut aussi avec lui deux
» autres, moindres en sçavoir, pour me
» suivre & soulager le premier. Ceux-ci
» ne m'entretenoient d'autre langue que
» latine. Quant au reste de la maison, c'é-
» toit une régle inviolable, que ni lui-
» même, ni ma mere, ni valet, ni cham-
» briere ne parloient en ma compagnie
» qu'autant de mots de latin que chacun
» avoit appris pour jargonner avec moi.
» C'est merveille du fruit que chacun y
» fit : mon pere & ma mere y apprirent
» assez de latin pour l'entendre, & en ac-
» quirent à suffisance pour s'en servir à la
» nécessité, comme firent aussi les autres
» domestiques, qui étoient plus attachés
» à mon service. Somme : nous nous la-
» tinisâmes tant, qu'il en regorgea jus-
» qu'à nos villages tout autour, où il y
» a encore, & ont pris pié par l'usage
» plusieurs appellations latines d'artisans
» & d'outils. Quant à moi, j'avois plus
» de six ans, avant que j'entendisse non
» plus de françois, ou de perigordin,
» que d'Arabesque : & sans art, sans li-

» vre, ſans grammaire ou précepte; » ſans fouët & ſans larmes, j'avois ap- » pris du latin tout auſſi pur que mon » maître d'école le ſçavoit : car je ne » pouvois l'avoir mêlé ou altéré.

» Si par eſſai on me vouloit donner » un thême à la mode des colleges; on » le donne aux autres en françois : mais » à moi il me le falloit donner en mau- » vais latin pour le tourner en bon : & » Nicolas Grouchi qui a écrit *de comi-* » *tiis Romanorum*, Guillaume Guerente » qui a commenté Ariſtote, George Bu- » chanan, ce grand Poëte Ecoſſois, & » Marc-Antoine Muret, que la France » & l'Italie reconnoiſſent pour le meil- » leur orateur de notre tems (*a*)... m'ont » dit ſouvent que j'avois ce langage en » mon enfance ſi prêt & ſi à main, qu'ils » craignoient de m'accoſter ... (Mais) » comme ceux que preſſe un furieux dé » ſir de guériſon ſe laiſſent aller à toute » ſorte de conſeil, mon pere ayant ex- » trême peur de faillir en choſe qu'il » avoit tant à cœur, ſe laiſſa enfin em- » porter à l'opinion commune, qui ſuit » toujours ceux qui vont devant comme

(*a*) Il les a eus pour maîtres au collége de Guyenne à Bordeaux.

les grues, & se rangea à la coutume n'ayant plus autour de lui ceux qui lui avoient donné ces premières instructions... & m'envoya environ mes six ans au collége de Guyenne très-florissant alors, & le meilleur de la France. Mon latin s'abâtardit incontinent, duquel depuis par désacoutumance j'ai perdu tout l'usage.

La conséquence naturelle de cette ducation singulière, n'est, ni de s'y conormer pour avoir du latin : ce seroit acquérir à trop cher compte ; ni de rendre de l'éloignement pour les études ubliques : elles méritent incontestablenent la préférence par la continuité les exercices, par l'émulation de la jeunesse, & par le choix des maîtres. Ce que nous en devons inférer comme nécessaire, c'est de préserver l'enfant de la longue habitude d'un langage vicieux, qui traverse en tout la langue qu'on lui veut apprendre, & restraint à un petit nombre de bons esprits les effets des meilleures leçons.

Le latin pur étoit la langue du jeune Montagne : il en perdit l'usage par l'habitude d'entendre lire plusieurs années le suite des compositions d'une latinité

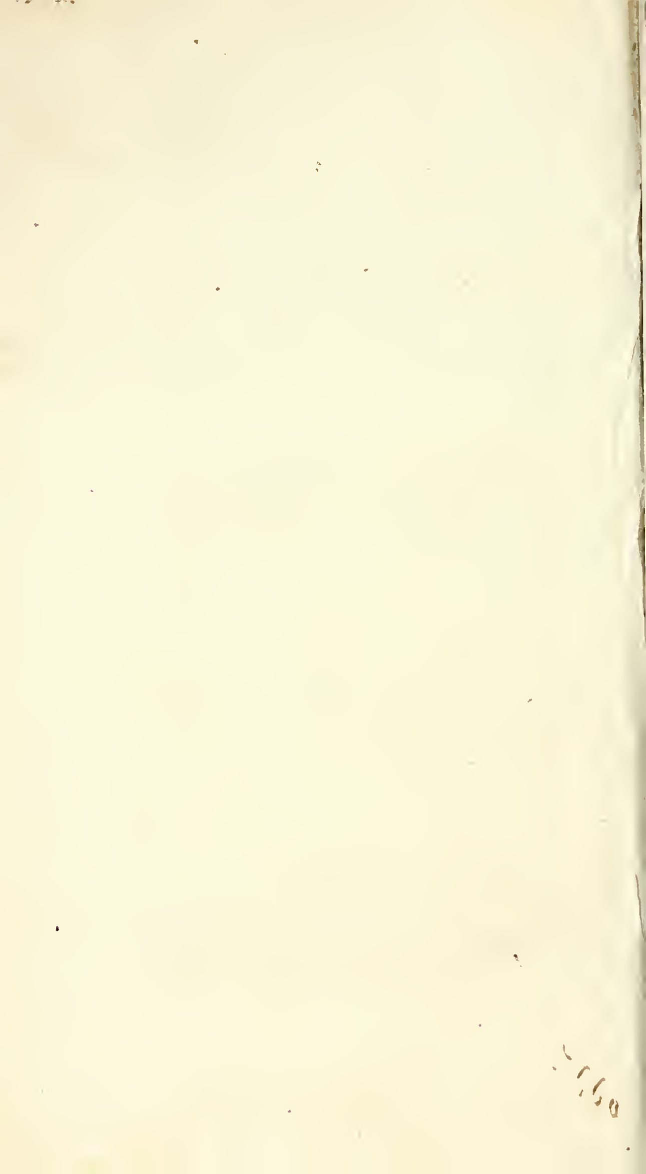
fausse, & d'entendre bourdonner autour de lui un patois dont les mots pouvoient être latins & assemblés selon les régles; mais dans le génie d'une autre langue. Ce qui acheva de lui faire perdre l'usage de la sienne, ce fut de ne la plus parler: il avoue cependant qu'il la retrouva dans les bons Auteurs qu'on lui fit voir; qu'il s'apperçut qu'il n'y avoit que ces gens-là qui parlassent comme lui, & qu'il éprouvoit, en les lisant, une facilité, un plaisir & un goût qui alla toujours depuis en augmentant.

Ce qu'on fit pour apprendre la langue Romaine au jeune Montagne; ce que faisoient les Romains pour apprendre à leurs enfans la langue d'Athènes, en les confiant à des esclaves venus de Grece, nous le pouvons faire sans tant d'efforts ou d'apprêts, à tout âge, en public, & dans le particulier, soit pour la jeunesse, soit pour nous-mêmes, quelle que soit la langue que nous voulons acquérir.

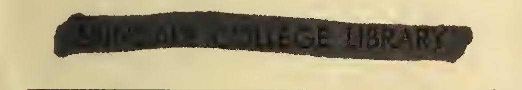
Commençons par entendre, ou par voir la traduction d'une infinité de termes d'usage, & d'une infinité de phrases d'usage: remettons fréquemment le tout de françois en latin. La dextérité,

le choix, la ſuite des idées, tous les ſignes acceſſoires, la nouveauté, le plaiſir ſeront les attaches les plus ſûres de ces pieces ſi découſues. Les régles & les raiſons de tout ſe joignant enſuite à cette première avance, tout deviendra plus expéditif & plus juſte. Nous mettrons, il eſt vrai, à la ſeconde place ce qu'on mettoit ordinairement à la première : mais tout ſubſiſte, & c'eſt l'ordre de la nature. Avec les régles ſans l'uſage, on avançoit peu : avec l'uſage ſecondé des régles, tout avance & ſe ſoutient heureuſement. Y a-t-il à délibérer ſur le parti qu'il faut prendre?

FIN.






[redacted]


UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

